

Étranges Histoires

Ivan Tourgueniev

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Étrange histoire

Il y a environ quinze ans, nous raconta M. C..., les devoirs de mon service m'amenèrent au chef-lieu du gouvernement de T..., où je dus passer quelques jours. Je trouvai un assez bon hôtel, établi depuis six mois seulement par un tailleur juif qui s'était enrichi. À ce que j'ai ouï dire, la maison ne garda pas longtemps sa renommée, accident assez ordinaire chez nous. Alors elle était dans tout son éclat. Les meubles neufs jouaient et craquaient la nuit ; on eût dit un feu de file. Les draps, les nappes, les serviettes, sentaient le savon ; les planchers peints avaient une forte odeur d'huile de chanvre, ce qui, au dire du premier garçon, gaillard fort déluré, mais médiocrement propre, était souverain contre la propagation des insectes. Le garçon susdit, jadis valet de chambre du prince G..., se distinguait par l'aisance de ses manières et par son assurance. Portant un habit qui n'avait pas été fait pour lui, des souliers éculés, une serviette sous le bras, la face bourgeonnée, les mains en sueur, il gesticulait sans cesse en lançant quelques petites phrases insinuantes. Tout d'abord il m'avait honoré de sa protection, me jugeant capable d'apprécier son mérite et son usage du monde. Quant à son avenir, c'était une âme désenchantée.

« Voulez-vous savoir notre position, me dit-il un jour, représentez-vous des harengs pendus au séchoir. »

Il s'appelait Ardalion.

J'eus des visites à faire aux fonctionnaires de la ville. Grâce à Ardalion, je me procurai une calèche et un valet de pied, dépourvus de fraîcheur et fort râpés l'un et l'autre ; en revanche, le valet avait une livrée et la voiture des armoiries. Après mes visites officielles, j'allai chez un ancien ami de mon père, établi à T… depuis longtemps. Il y avait bien vingt ans que je ne l'avais vu. Il s'était marié, il était devenu père de famille, veuf et fort riche par suite de spéculations sur les fermages d'eau-de-vie ; c'est-à-dire qu'il prêtait aux fermiers sur hypothèque et à gros intérêts. « Courir des risques, c'est, dit-on, faire acte de noblesse. » Au fond, il ne courait guère de risques. Tandis que j'étais à causer avec lui, une jeune personne d'environ seize ans, petite, fluette, entra dans le salon, s'avançant sur la pointe du pied, d'un pas léger, mais un peu incertain.

« C'est ma fille aînée, me dit mon ami, ma Sophie, que je vous présente. Elle a remplacé ma pauvre femme ; elle tient la maison et a soin de ses frères et de ses sœurs. »

En la saluant, tandis qu'elle se glissait sur une chaise, je pensais à part moi qu'elle ne ressemblait guère à une maîtresse de maison et à une institutrice. Elle avait une figure tout enfantine, rondelette, avec de petits traits agréables, mais immobiles. Ses yeux bleus, sous des sourcils singulièrement dessinés et également immobiles, regardaient avec une attention étonnée, comme s'ils apercevaient quelque chose d'inattendu. Sa bouche un peu gonflée, — la lèvre supérieure légèrement saillante, — ne souriait pas, et semblait n'avoir jamais souri. Deux taches roses allongées se dessinaient sur ses joues délicates. De chaque côté de son front étroit pendaient en boucles des cheveux blonds et fins. Sa poitrine se soulevait à peine, et ses bras se pressaient contre sa taille

avec une sorte de gaucherie rigide. Elle avait une robe bleue tombant sans plis, comme celle d'un enfant, jusqu'à ses pieds. L'impression que produisait cette jeune personne n'était pas celle d'une nature maladive : c'était une énigme à deviner. Pour moi, je ne la pris pas pour une petite provinciale timide, mais je crus trouver un caractère singulier, que je ne m'expliquais pas, qui ne m'inspirait ni attraction ni répulsion ; seulement il me sembla que jamais je n'avais rencontré une âme plus sincère. Une sorte de pitié, — oui, de pitié, s'éveillait en moi en pensant à cette jeune vie déjà si sérieuse et si préoccupée, Dieu sait pourquoi !

Elle n'est pas de ce monde, me disais-je, bien que dans l'expression de sa figure il n'y eût rien d'idéal. Évidemment M Sophie entrait au salon uniquement pour remplir son devoir de maîtresse de maison que son père lui avait attribué.

Il se mit à me parler de la vie qu'on menait à T..., des plaisirs et des agréments qu'elle offrait.

« On y est bien tranquille, le gouverneur est un peu mélancolique, le maréchal de la noblesse... est garçon. Mais, à propos, après-demain il y a un grand bal à l'assemblée de la noblesse. Je vous engage à y aller. Vous y verrez de jolies personnes et aussi toutes nos intelligences. »

Mon ami, en homme qui avait étudié à l'université, aimait à se servir d'expressions savantes. Il les employait avec une apparence d'ironie sous laquelle on sentait son respect pour le style élevé. D'ailleurs il est reconnu que les spéculations sur les fermages développent chez les gens, avec la solidité des principes, une tendance à la profondeur.

« Oserai-je vous demander si vous irez à ce bal ? dis-je à M Sophie. — J'avais envie d'entendre le son de sa voix.

— Papa doit y aller, et je l'accompagne. — Sa voix était douce, lente, elle prononçait les mots comme si elle n'avait pas complétement compris.

— Permettez-moi, en ce cas, de vous inviter pour la première contredanse. »

Elle baissa la tête en signe de consentement, mais sans m'honorer du moindre sourire.

Je pris congé un instant après, et je me rappelle l'effet singulier que produisit sur moi son regard attentif qui me suivait. Involontairement je me retournai, croyant qu'il y avait derrière moi quelqu'un ou quelque chose.

De retour à l'hôtel, où m'attendaient l'éternelle julienne, les côtelettes aux petits pois et une gelinotte brûlée, je dînai à la hâte ; puis, assis sur mon divan, je m'abandonnai à mes pensées. Elles roulaient sur l'énigmatique Sophie ; mais Ardalion, qui venait de desservir, s'expliqua ma méditation à sa manière.

« Il y a bien peu de distractions dans cette ville-ci pour messieurs les voyageurs qui passent, dit-il de son air dégagé en époussetant le dos des fauteuils avec une serviette sale, occupation, comme on sait, ordinaire aux domestiques civilisés ; — bien peu de distractions ! » Et une grosse pendule à cadran blanc et chiffres violets semblait appuyer de son tintement monotone la remarque d'Ardalion, et répéter après lui : « Bien peu ! bien peu ! » — Pas de concerts, continua-t-il, pas de théâtres. (Il avait voyagé hors de son pays avec son maître, peut-être même était-il

allé à Paris ; c'est pourquoi il savait bien qu'il ne faut pas dire kiatr comme les paysans.) — Pas de bals ni de soirées parmi messieurs de la noblesse ; rien de tout cela ! (Il s'arrêta un moment, probablement pour me permettre de remarquer la pureté de son style.) On ne se voit guère, chacun reste sur son perchoir comme une chouette. Où peuvent aller messieurs les voyageurs ? Nulle part en vérité. »

Ardalion me jeta un regard oblique.

« Écoutez donc, reprit-il après un instant de silence, si par hasard vous vous trouviez en disposition de… » Il me regarda de nouveau en dessous, mais probablement il ne me trouva pas dans la disposition qu'il fallait. Le garçon civilisé se dirigea vers la porte, fit mine de réfléchir, puis, se retournant, s'approcha de moi, et, penché à mon oreille, il me dit avec un sourire enjoué :

« Si monsieur voulait voir des morts ? »

Je le regardai avec stupéfaction.

« Oui, continua-t-il à voix basse, nous avons ici un homme pour cela. Mon Dieu, c'est un pauvre garçon, sans lettres, et pourtant il fait des choses extraordinaires. Si par exemple on se présente à lui et qu'on veuille voir n'importe quel défunt de sa connaissance, il vous le montre tel quel.

— Comment cela ?

— C'est son secret, car bien que ce soit un homme qui n'a pas étudié, à vrai dire, qui ne sait pas dire deux…, il a la foi, il est fort dans les choses divines. Les marchands ont beaucoup de respect pour lui.

— Est-ce qu'on sait cela dans la ville ?

— Ceux qui en ont besoin le savent ; mais pourtant, à cause de la police, on y fait des façons, parce que, on a beau faire, ces choses-là sont défendues, et pour les gens du peuple… cela fait du scandale. Les gens du peuple, la populace…, vous savez, cela finit toujours par des coups de poing.

— Vous a-t-il fait voir des morts ? » demandai-je à Ardalion. Je n'aurais pas osé tutoyer un mortel aussi distingué.

Ardalion baissa la tête.

« Oui, il m'en a fait voir. Il m'a montré mon père comme s'il eût été vivant. »

Je le regardai avec attention. Il souriait et jouait de sa serviette ; il soutenait mon regard avec condescendance, mais aussi avec fermeté.

« Cela est fort curieux, m'écriai-je enfin. Est-ce que je pourrais faire la connaissance de cet homme-là ?

— Ce n'est pas impossible, mais il faut d'abord commencer par la maman. C'est une vieille femme respectable, qui vend des pommes en plein air sur le pont. Si vous voulez, je la préviendrai.

— Oui, faites-moi ce plaisir. »

Ardalion toussa dans sa main.

« Et vous lui ferez un petit cadeau, peu de chose s'entend, car c'est à elle, à la vieille, qu'il faut donner. Moi, de mon côté, je lui expliquerai qu'elle n'a rien à craindre, que vous êtes un voyageur,

un homme comme il faut, qui comprend bien que tout cela doit rester secret, et qui ne voudrait pas qu'il lui arrivât de la peine. »

Ardalion prit son plateau d'une main et, imprimant un balancement gracieux à la fois à son épine dorsale et à ce plateau qu'il tenait en équilibre sur le bout de ses doigts, il se dirigea vers la porte.

« Ainsi je puis compter sur vous ? lui dis-je comme il se retirait.

— Ayez bon espoir, répondit-il d'une voix assurée. Voyons d'abord la vieille, et nous vous rendrons réponse bien exactement. »

Je vous fais grâce de toutes les pensées que me suggéra la révélation du garçon de l'hôtel, j'avouerai seulement que j'attendis la réponse avec impatience. Le soir, assez tard, Ardalion, tout penaud, m'annonça qu'il n'avait pas trouvé la vieille. Pour l'encourager, je lui donnai un assignat de trois roubles. Aussi, le matin suivant, il entrait dans ma chambre le sourire aux lèvres. La vieille consentait à me voir.

« Eh ! petit, cria-t-il dans le corridor. Eh ! jeune artisan, arrive ici ! »

Sur quoi entra un enfant de six ans, tout barbouillé de suie, comme un chat de mars, la tête tondue, sans cheveux même par places, portant une robe de chambre à raies, toute déchirée, et des galoches à ses pieds nus.

« Vois-tu, tu vas mener monsieur où tu sais, dit Ardalion en se tournant vers le gamin et me désignant à lui. Quand vous serez

arrivé, monsieur, vous n'avez qu'à demander Mastridia Karpovna. »

L'enfant fit entendre un petit grognement, et nous nous mîmes en route.

Après avoir marché assez longtemps par les rues non pavées de la ville de T..., nous nous trouvâmes dans une des plus désertes et des plus misérables. Mon guide s'arrêta devant une vieille maisonnette de bois à deux étages, et, s'essuyant le nez à la manche de sa souquenille, il me dit :

« C'est ici, la porte à droite. »

Je montai le perron, j'entrai dans un petit vestibule, et je frappai à droite. Une porte basse avec des ferrures rouillées s'entr'ouvrit, et je me trouvai en présence d'une grosse vieille femme en casaque de couleur cannelle, doublée de peau de lièvre, un mouchoir de couleur sur la tête.

« Mastridia Karpovna ! lui demandai-je.

— À vous servir, monsieur, répondit-elle d'une voix glapissante. Soyez le bienvenu. Monsieur veut-il s'asseoir ? »

La chambre était encombrée d'une quantité de vieilles nippes, de chiffons, de coussins, de matelas, de sacs, si bien qu'il n'était pas facile de s'y retourner. Le soleil y entrait à peine par deux petites fenêtres couvertes de poussière. Dans un coin, derrière un tas de paniers posés les uns sur les autres, sortait un bruit étrange. On soupirait, on geignait. Était-ce un enfant malade, un petit chien ?... Je m'assis, et la vieille se tint debout devant moi. Son visage était jaune, presque diaphane et comme de cire. Ses lèvres avaient disparu, et l'on ne reconnaissait sa bouche, perdue

au milieu de ses rides, qu'à une fente transversale. Une mèche de cheveux blancs s'échappait de dessous son mouchoir de tête. Quoique profondément enfoncés sous son front proéminent, ses yeux gris, bordés de rouge, brillaient comme des charbons. Son nez, plus pointu qu'une alène, flairait l'air sournoisement.

« Oh ! oh ! ma commère, me dis-je à moi-même, tu es une fine mouche, toi ! »

Elle sentait légèrement l'eau-de vie.

Je lui exposai le but de ma visite, dont elle devait d'ailleurs être déjà prévenue. Elle m'écouta en clignotant des yeux, tandis que son nez semblait s'allonger comme le bec d'une poule qui va picoter un grain de blé.

« Oui, oui, me dit-elle enfin, Ardalion Matveïtch nous a dit comme cela… que monsieur aimerait à voir ce que sait faire notre enfant… Seulement c'est que nous craignons…

— Quant à cela, lui dis-je en l'interrompant, vous pouvez être bien tranquille… Je ne suis pas un mouchard.

— Oh ! mon petit père, que nous dites-vous là ? s'écria la vieille. Qui est-ce qui oserait penser pareille chose d'un monsieur comme vous ? Et puis à propos de quoi nous moucharder ? Est-ce que nous faisons quelque chose de mal ? Mon pauvre enfant, monsieur, n'est pas de ceux qui voudraient faire ce qu'il ne faudrait pas… ni se mêler de vilaines sorcelleries… Ah ! Dieu garde, et la très-sainte mère de Dieu ! (Ici la vieille se signa trois fois.) Dans tout le gouvernement, il n'y en a pas un pour jeûner et prier comme lui, monsieur. Même c'est pour cela qu'il a obtenu cette

grâce-là… Que voulez-vous ? ce n'est pas œuvre de ses mains ; cela vient d'en haut, mon doux monsieur… Oui…

— Eh bien ! lui dis-je, c'est affaire conclue. Quand pourrai-je voir votre fils ? »

La vieille se remit à clignoter des yeux, et deux fois tira d'une de ses manches son mouchoir de poche pour le remettre dans l'autre manche. « C'est que, monsieur, nous avons peur…

— Mastridia Karpovna, veuillez prendre ceci, lui dis-je en lui donnant un assignat de dix roubles.

De ses doigts tordus et gonflés, pareils aux serres charnues d'un hibou, la vieille saisit le billet et le fourra dans sa manche ; puis, après avoir fait mine de réfléchir, elle se frappa les genoux de ses mains, comme si elle prenait une résolution soudaine.

« Viens-t'en ici ce soir, mon cher monsieur, me dit-elle, non plus de sa voix ordinaire, mais d'un ton plus grave et plus solennel. Pas dans cette chambre-ci, mais tu auras la bonté de monter au second. À gauche, il y a une porte, ouvre-la, et tu entreras, mon bon monsieur, dans une chambre vide, et dans cette chambre tu verras une chaise. Assieds-toi sur cette chaise et attends, et, quoi que tu voies, ne dis pas un mot et ne fais rien. Et ne t'avise pas de causer avec mon fils, parce que… il est trop jeune, et avec cela il tombe du haut mal. Il est facile de l'effrayer… Il tremble, il tremble comme un poulet,… pauvre petit ! »

Je regardais Mastridia.

« Vous dites qu'il est tout jeune ; mais, s'il est votre fils…

« Fils de l'âme, mon petit père, fils de l'âme ! J'en ai beaucoup d'orphelins, moi, ajouta-t-elle en faisant un signe de tête dans la direction du coin où j'avais entendu geindre. Hélas ! seigneur mon Dieu, très-sainte mère de Dieu ! Et vous, mon petit père, mon bon monsieur, je vous en prie, avant de venir, ayez la bonté de penser un petit peu fortement à n'importe qui de vos défunts parents ou amis, qu'ils puissent avoir le royaume des cieux ! Repassez un peu, à part vous, vos défunts, et celui que vous aurez choisi, ayez-le bien dans la tête, tenez-le bien, pour quand mon petit garçon viendra.

— Faudra-t-il dire à votre fils la personne que… ?

— Du tout, du tout, mon petit père, pas un mot ! Il saura bien découvrir dans vos pensées ce qu'il lui faudra. Seulement mettez-vous bien dans l'esprit la personne défunte, et puis à votre dîner buvez un petit peu de vin…, un verre, deux, trois verres. Le vin ne gâte jamais rien. »

La vieille sourit, se lécha les lèvres, et, portant la main devant sa bouche, laissa échapper un soupir.

« Ainsi, à sept heures et demie ? lui dis-je en me levant.

— Sept heures et demie, mon petit père, monsieur, » me répondit avec assurance Mastridia Karpovna.

Je rentrai à mon hôtel. Je ne doutais pas qu'on ne me préparât quelque mystification ; mais comment s'y prendrait-on, voilà ce qui excitait ma curiosité. Je n'échangeai que quelques mots avec Ardalion.

« A-t-elle consenti ? » me demanda-t-il en fronçant le sourcil, et, sur ma réponse affirmative, il s'écria : « C'est un ministre que

cette vieille ! » Selon le conseil du ministre, je me mis à passer en revue les morts de ma connaissance et, après une assez longue méditation, mon choix s'arrêta sur un vieillard mort depuis longtemps, un Français qui avait été mon précepteur. Ce n'était pas une attraction particulière pour le personnage qui me le fit choisir ; mais c'était une figure originale, n'ayant aucun rapport avec celles de ce temps-ci, et qu'il était impossible de contrefaire. Il avait une tête énorme, entourée de cheveux touffus, blancs, peignés en arrière, avec d'épais sourcils noirs, un nez crochu et deux verrues lilas au milieu du front. Il portait un habit vert à boutons de métal poli, un gilet rayé à revers droits, un jabot et des manchettes.

« S'il me montre mon vieux Deserre, me disais-je, je conviendrai qu'il est réellement sorcier. »

Àdîner, selon le conseil de la vieille, je bus une bouteille de Lafitte, premier choix, au dire d'Ardalion, ayant un fort goût de liége brûlé et laissant au fond du verre un épais précipité de bois de Campêche.

Exactement à sept heures et demie je me trouvais devant la maison de l'honorable Mastridia Karpovna. Tous les volets étaient fermés, mais la porte était ouverte. J'entrai dans la maison, je grimpai un escalier branlant, et au second étage, ayant ouvert la porte à gauche, comme la vieille me l'avait recommandé, je me trouvai dans une chambre assez grande, mais démeublée, faiblement éclairée par une chandelle posée sur l'enseuillement de la fenêtre. En face de la porte, contre la muraille, était une chaise de paille. Je mouchai la chandelle, je m'assis sur la chaise et j'attendis.

Les dix premières minutes passèrent assez vite. Dans cette chambre, il n'y avait absolument rien pour attirer l'attention ; mais au moindre petit bruit que j'entendais, je regardais la porte. Le cœur me battait. Après les dix premières minutes, dix autres encore se passèrent, puis une demi-heure, trois quarts d'heure…, rien ne bougeait. De temps en temps je toussais, afin d'avertir de ma présence. Je commençai à frapper du pied ; l'impatience me gagnait. Être mystifié de cette manière n'était pas mon compte. L'envie me vint de me lever, de prendre la chandelle et de descendre… Je regardai la chandelle dont la mèche allongée s'était recouverte d'un gros champignon, et en tournant mes regards vers la porte je frissonnai involontairement… Un homme debout s'appuyait contre cette même porte. Il était entré si vite et si doucement que je n'avais rien entendu.

Il avait une simple capote bleue ; il était de taille moyenne et assez robuste en apparence. Les mains derrière le dos et avançant la tête, il me regardait fixement. La faible lumière de la chandelle ne me permettait pas de bien distinguer ses traits ; je n'apercevais qu'une masse de cheveux en désordre, retombant sur son front, de grosses lèvres tordues et des yeux presque blancs. J'allais lui adresser la parole quand je me rappelai l'injonction de Mastridia, et je n'ouvris pas la bouche. L'homme me regardait toujours fixement, et moi je le regardais de même, quand, chose étrange, tout d'un coup, je me sentis saisi par un mouvement de peur, et, involontairement docile à la leçon qui m'avait été faite, je me mis à penser à mon vieux précepteur. Toujours mon homme était devant la porte, respirant péniblement comme celui qui gravit une montagne ou qui porte un fardeau ; mais ses yeux semblaient s'élargir et se rapprocher de moi, et je me sentais mal à l'aise sous ce regard inflexible, lourd et me-

naçant. Par moments, ses yeux s'allumaient intérieurement d'un feu sinistre, tel que j'en avais remarqué dans l'œil d'un lévrier prêt à piller un lièvre, et, tel qu'un lévrier, mon homme s'attachait à suivre mon regard lorsque j'essayais un crochet, c'est-à-dire quand je détournais les yeux.

Je ne saurais dire combien de temps cela dura : une minute, peut-être un quart d'heure ; lui toujours me regardant fixement, moi toujours plus mal à l'aise, effrayé et pensant à mon Français. Deux ou trois fois j'essayai de me dire : Quelle bêtise, quelle comédie ! Je voulus rire, hausser les épaules… Non, ma volonté s'arrêtait comme figée, je ne trouve pas d'autre terme pour exprimer ce qui se passait en moi. Je me sentais captivé, enchaîné. Tout à coup mon homme quitta la porte et fit un pas ou deux vers moi, puis il me sembla qu'il sautait à pieds joints et se rapprochait encore… puis encore, puis encore… Ses yeux menaçants restaient obstinément fixés sur les miens, tandis que ses mains demeuraient croisées derrière son dos et qu'il respirait toujours plus fortement. Ces sauts me semblaient ridicules ; mais ma terreur n'en devenait pas moindre, et en même temps, ce que je ne puis m'expliquer, je me sentais pris de somnolence. Mes paupières se fermaient… Cette figure aux cheveux ébouriffés, aux yeux blanchâtres, parut se dédoubler devant moi… et aussitôt disparut… Je me secouai. Il était de nouveau entre la porte et moi, et toujours plus près… Puis encore il disparut… comme dans un brouillard… Un instant après, je le revoyais… Plus rien… Encore, le voilà, et plus près, toujours plus près !… sa respiration étranglée, devenue une espèce de râlement, tombait sur moi. De nouveau un brouillard confondit tout, et de ce brouillard je vois sortir des cheveux blancs peignés en arrière et la tête de mon vieux précepteur. Oui, voilà ses verrues, ses sourcils noirs, son

nez crochu ; voilà son habit vert, ses boutons de métal, son gilet rayé et son jabot !... Je poussai un cri, et me levai de ma chaise... Le vieillard avait disparu, et à sa place je voyais l'homme à la redingote bleue. Il se dirigeait en chancelant vers la muraille, s'y appuya de la tête et des deux mains, et, râlant comme un cheval qui corne, il s'écria d'une voix sourde :

« Du thé ! »

Aussitôt Mastridia, venue je ne sais d'où, courut à lui.

« Vasinka, Vasinka ! » lui dit-elle en essuyant précipitamment la sueur qui coulait à flots de son front et de ses cheveux. J'allais m'approcher quand d'une voix déchirante elle s'écria :

« Mon cher monsieur, mon père chéri, ne le tuez pas ! allez-vous-en, pour l'amour du Christ ! »

J'obéis. Elle, se tournant vers son fils :

« Mon père nourricier, ma petite colombe, lui disait-elle pour le calmer, tout de suite tu auras du thé, tout de suite. Et vous, mon petit père, allez chez vous prendre aussi une petite tasse de thé. »

Je sortis.

De retour à l'hôtel, je suivis le conseil de Mastridia et me fis apporter du thé. J'étais fatigué, abattu.

« Eh bien, me demanda Ardalion, vous y êtes allé ? vous avez vu ?

— On m'a montré quelque chose, répondis-je, que...., je l'avoue, je n'attendais pas.

— C'est un homme d'une grande sagesse, dit Ardalion en posant le samovar… Les marchands ont pour lui la plus grande considération. »

Dans mon lit, en méditant sur mon aventure, je m'imaginai y trouver une explication. Cet homme sans doute possédait un pouvoir magnétique considérable, Agissant sur mes nerfs par des moyens à moi inconnus, il avait réveillé l'image de mon précepteur d'une manière si vive et si précise que j'avais cru qu'elle s'offrait à moi, que je l'avais devant les yeux… La science connaît ces métastases, ces déplacements de sensations. Fort bien ; mais la force qui produit de pareils effets demeure toujours un mystère inexplicable. « J'ai beau faire, pensai-je, j'ai vu de mes yeux mon vieux précepteur qui est mort. »

Le lendemain était le jour du bal à l'assemblée de la noblesse. Le père de Sophie passa chez moi et me rappela l'invitation que j'avais faite à sa fille. À dix heures du soir, j'étais à mon poste avec elle au milieu d'une salle bien éclairée, dansant des contredanses françaises au grondement terrible d'une musique militaire. Il y avait énormément de monde, beaucoup de dames, et d'assez jolies ; mais la palme entre toutes appartenait à ma compagne, bien qu'il y eût dans sa physionomie quelque chose de bizarre. Je remarquai que ses paupières ne s'abaissaient que très-rarement, et que l'expression de franchise de ses yeux rachetait à peine ce qu'ils avaient d'étrange ; mais elle était bien faite, et ses mouvements étaient gracieux, quoique timides. Lorsqu'en valsant sa taille se cambrait et qu'elle penchait son col délicat sur son épaule droite, comme pour s'éloigner de son cavalier, on n'aurait pu imaginer rien de plus jeune et de plus chaste. Elle

était tout en blanc, avec une croix de turquoises attachée par un ruban noir.

Je l'invitai pour la mazurka et j'essayai de causer avec elle, mais elle me répondait par monosyllabes et comme à regret ; en revanche, elle écoutait avec attention et ses traits exprimaient cet étonnement pensif qui m'avait intrigué la première fois que je l'avais vue. Pas l'ombre de coquetterie dans toute sa personne ; jamais un sourire, et ces yeux fixés imperturbablement sur ceux de son interlocuteur, — ces yeux qui, dans ce moment même, semblaient voir autre chose que ce que tout le monde voyait… Étrange créature ! À la fin, ne sachant comment l'intéresser, l'idée me vint de lui raconter mon aventure de la veille.

Elle m'écouta avec une curiosité évidente ; mais, contre mon attente, elle ne montra aucune surprise à mon récit, et me demanda seulement si l'homme ne se nommait pas Vassili. Je me rappelai que la vieille l'avait appelé devant moi Vasinka. « Oui, répondis-je, il s'appelle Vassili ; le connaîtriez-vous ?

— Il y a ici un saint homme nommé Vassili, dit-elle. Je pensais que ce devait être lui.

— La sainteté n'a rien à voir ici, répliquai-je ; c'est un effet du magnétisme, un fait intéressant pour les docteurs et les naturalistes. »

J'essayai de lui exposer ce que c'est que cette force particulière qu'on appelle le magnétisme, au moyen de laquelle la volonté d'un individu est soumise à celle d'un autre individu, etc. ; mais, à dire la vérité, mes arguments un peu confus ne parurent faire aucune impression sur elle. Sophie m'écoutait, laissant tomber sur ses genoux ses mains croisées, qui tenaient un éventail. Elle

était absolument immobile, aucun de ses doigts ne remuait, et il me semblait que toutes mes paroles rejaillissaient loin d'elle comme si elles fussent tombées sur une statue de marbre. Elle les comprenait, mais il était évident qu'elle avait ses idées à elle, bien arrêtées et inébranlables.

« Vous n'admettez pourtant pas les miracles ? m'écriai-je à la fin.

— Assurément je les admets, répondit-elle tranquillement. Comment ne pas admettre les miracles ? Est-ce que l'Évangile ne nous dit pas qu'avec de la foi autant qu'un grain de sénevé, on peut remuer les montagnes ? Qu'on ait de la foi, et on fera des miracles.

— Il faut qu'il y ait peu de foi dans ce temps-ci, répondis-je, car on n'entend pas parler de miracles.

— Il y en a pourtant ; vous même en avez vu. Non, la foi n'a pas disparu aujourd'hui, mais le commencement de la foi…

— Le commencement de la sagesse, interrompis-je, c'est la crainte de Dieu.

— Le commencement de la foi, continua-t-elle sans se troubler, c'est l'abnégation, l'humilité.

— L'humilité aussi ? lui demandai-je.

— Oui, l'humilité ! L'orgueil, l'arrogance, la présomption, voilà ce qu'il faut détruire, ce qu'il faut déraciner. Vous parliez tout à l'heure de la volonté…, il faut aussi qu'elle soit brisée. »

J'enveloppais de mon regard toute la figure de cette jeune fille qui prêchait ainsi. « La petite ne badine pas », me disais-je à

mol-même. Je regardai nos voisins de la mazurka : ils m'observaient, et il me sembla que mon étonnement les amusait. Un d'eux me souriait d'un air sympathique, et semblait me dire : « Eh bien ! n'avons-nous pas notre demoiselle phénomène ? Nous la connaissons, allez. »

« Et vous, mademoiselle, repris-je, avez-vous essayé de briser votre volonté ?

— Chacun est tenu de faire ce qui lui paraît la vérité, répondit-elle d'un ton un peu dogmatique.

— Permettez-moi de vous demander, repris-je après un moment de silence, si vous croyez possible d'évoquer les morts ? »

Sophie secoua doucement la tête.

« Il n'y a pas de morts !

— Comment, il n'y en a pas ?

— Il n'y a pas d'âmes mortes. Elles sont immortelles et peuvent toujours paraître, si elles veulent. Elles sont sans cesse autour de nous.

— Comment ? Supposez-vous, par exemple, qu'à côté de ce major de garnison au nez rouge il peut se trouver une âme immortelle ?

— Pourquoi pas ? La lumière du soleil éclaire bien son nez, et la lumière du soleil, de même que toute lumière, vient de Dieu. Et que signifient les apparences ? Pour celui qui est pur, il n'y a rien d'impur. Seulement il faut trouver un maître, trouver un guide.

— Permettez, permettez, dis-je, non sans un peu de méchanceté ; vous voulez un guide… Votre confesseur, à quoi vous sert-il donc ? »

Sophie me regarda froidement.

« Je crains que vous ne veuillez vous amuser à mes dépens. Mon confesseur me dit ce que je dois faire, et moi, j'ai besoin d'un guide qui me montre lui-même, par son exemple, comment on se sacrifie. »

Elle leva les yeux au plafond. Ce visage de jeune fille, avec cette expression de rêverie immobile, d'extase profonde et continuelle, me rappelait les madones de Raphaël…, pas celles de sa dernière manière, qui ont toutes mes préférences.

« J'ai lu quelque part, continua-t-elle sans se tourner vers moi et presque sans remuer les lèvres, qu'un grand seigneur voulut être enterré sous le seuil d'une église, afin que tous ceux qui entreraient le foulassent aux pieds… Voilà ce qu'il faut faire de son vivant… »

Boum ! boum ! tarararara ! Les instruments de cuivre retentirent.

J'avoue que notre conversation au milieu d'un bal était fort excentrique. Involontairement elle éveillait en moi des pensées… d'une nature entièrement opposée à la dévotion. Je profitai d'une invitation faite à ma dame dans une des figures de la mazurka pour laisser tomber notre discussion quasi théologique. Un quart d'heure après, je ramenais M Sophie à son père, et le surlendemain je partis. Bientôt l'image de cette jeune personne au visage

enfantin, à l'âme impénétrable comme le marbre, s'effaça de ma mémoire.

Deux ans se passèrent, et cette image se reproduisit encore, voici comment. Je causais avec un de mes camarades qui revenait d'une tournée dans la Russie méridionale. Il avait passé quelques jours à T… et me donnait des nouvelles de ce pays.

« À propos, s'écria-t-il, tu connais sans doute V… G… B… ?

— Parfaitement.

— Et sa fille Sophie, tu la connais aussi ?

— Je l'ai vue deux fois.

— Figure-toi qu'elle a pris la clef des champs.

— Comment cela ?

— Oui. Voilà trois mois qu'elle a disparu et qu'on n'a plus de ses nouvelles. Et le plus drôle, c'est que personne ne peut dire avec qui elle s'est enfuie. Impossible de rien découvrir ! Pas le moindre soupçon. Elle avait refusé tous les partis. C'était la modestie, la réserve personnifiée. Voilà mes prudes et mes dévotes ! Ç'a été un scandale diabolique dans tout le gouvernement de T… Son père est au désespoir… Et quel besoin avait-elle de se faire enlever ? Son père aurait fait tout ce qu'elle aurait voulu. Ce qui est surtout incompréhensible, c'est que de tous les lovelaces du gouvernement…, pas un ne manque à l'appel !

— Et on ne l'a pas encore rattrapée ?

— Comme si elle était tombée à l'eau. Une jolie fille à marier de moins, voilà qui est triste ! »

Cette nouvelle me surprit fort ; elle bouleversait toutes les idées que je m'étais faites sur Sophie B… ; mais il arrive tant de choses singulières !

Pendant l'automne de cette même année, mon service m'obligea d'aller dans le gouvernement de S…, sur la route de T…, comme on sait. Par un temps pluvieux et froid, les rosses de la poste tiraient à grand'peine mon léger tarantas dans la boue d'une route effondrée. La journée avait été, il m'en souvient, des plus malheureuses. Trois fois nous nous étions embourbés jusqu'au moyeu. Mon cocher, à chaque pas, me jetait dans une ornière, et quand, à force de crier et de jurer, il en était dehors, il retombait aussitôt dans une autre plus profonde, si bien que le soir, arrivant harassé au relais, je résolus de passer la nuit dans la maison de poste. On me conduisit dans une chambre où je trouvai un vieux divan de bois, un parquet tout de travers, une tenture en papier toute déchirée. Cela sentait le qvas, la vieille natte, l'oignon et même la térébenthine. Les mouches s'y ébattaient en immenses essaims ; pourtant on y était à l'abri de la pluie, qui pour lors tombait à seaux. Je dis qu'on m'apportât un samovar, et, assis sur le divan, je m'abandonnai à ces pensées, couleur… non de rose, familières à tous ceux qui voyagent en Russie. Elles furent interrompues par un grand bruit dans la salle commune, dont ma chambre n'était séparée que par une mince cloison. C'était un grincement aigu de ferrailles semblable au frottement d'une chaîne, mais il était dominé par une rude voix d'homme criant à tue-tête :

« Dieu bénisse tous les habitants de ce logis ! Dieu bénisse ! Dieu bénisse ! Amen ! amen ! Arrière, Satan ! »

La voix traînait la dernière syllabe de chaque mot d'une façon presque sauvage ; puis j'entendis un profond soupir et comme un corps très-pesant qui tombait sur un banc en faisant résonner la chaîne.

« Akoulina ! servante de Dieu, viens-t'en, reprit la voix. Regarde : misère et bénédiction ! Ha, ha, ha ! Pouah ! Seigneur mon Dieu, Seigneur mon Dieu, Seigneur mon Dieu ! (On eût dit un diacre au chœur.) Seigneur Dieu, souverain de mon cœur ! pardonne à mes méfaits. Oh ! oh ! oh ! Pouah ! Fi ! et bénis cette maison à la septième heure ! »

« Qu'est-ce que cela ? demandai-je à l'hôtesse, qui m'apportait le samovar.

— Ah ! mon Dieu, répondit-elle en chuchotant avec empressement, c'est un saint homme de Dieu. Il n'y a pas longtemps qu'il est venu dans notre pays ; il a bien voulu visiter ma maison, et par un temps comme celui-ci ! Il ruisselle, mon bon monsieur, c'est comme une rivière..., et les chaînes qu'il porte..., c'est une pitié ! »

« Bénis Dieu, bénis Dieu, recommença la voix. Akoulina, Akoulina-Akoulinouchka, mon amie ! où est notre paradis... notre doux paradis... ? Que cette demeure, pour étrenne de ce siècle, reçoive la paix !... Oh ! oh ! oh ! »

La voix murmura quelques mots incompréhensibles, et tout d'un coup, après un bâillement prolongé, j'entendis comme un rire enroué. Ce rire semblait involontaire, et chaque fois qu'il s'était produit, l'homme crachait avec indignation, comme s'il se reprochait son acte de gaieté.

« Hélas ! mon Dieu ! dit l'hôtesse en se parlant à elle-même avec beaucoup d'émotion, Étienne, mon mari, n'est pas ici. Voilà un malheur ! Il dit des choses si consolantes, et moi, pauvre femme, je n'y comprends rien. »

Elle sortit en hâte.

Il y avait une fente à la cloison, j'y mis l'œil et je vis un « innocent » assis sur un banc et me tournant le dos. Je ne voyais qu'une tête énorme, grosse comme un chaudron à bière, des cheveux hérissés, un large dos voûté, couvert de haillons rapiécés et ruisselant d'eau. À genoux en face de lui, sur l'aire de terre battue, était une femme d'apparence maladive, portant une casaque mouillée, et sur la tête un mouchoir foncé qui lui retombait sur les yeux. Elle faisait tous ses efforts pour ôter les bottes de l'innocent ; mais ses doigts glissaient sur le cuir détrempé et couvert de boue. La maîtresse de la maison, les mains croisées sur sa poitrine, contemplait avec béatitude le saint homme, qui continuait à grommeler des phrases inintelligibles.

Enfin la femme parvint à lui ôter ses bottes, mais peu s'en fallut qu'elle ne tombât à la renverse. Sans s'arrêter, elle se mit à défaire les bandes de toile qui couvraient, au lieu de bas, les pieds de l'innocent. Il avait une plaie sur le cou-de-pied… Je quittai ma fente avec dégoût.

« Est-ce que vous ne prendriez pas une petite tasse de thé, mon bon père ? lui demanda humblement la maîtresse de poste.

— De quoi s'avise-t-elle ? répondit l'innocent ; choyer une guenille pécheresse… oh ! oh ! oh ! J'en voudrais briser tous les os, et elle… du thé ! Oh ! oh ! ma respectable bonne dame, Satan est fort chez nous… Sur lui tombe le froid, sur lui la famine, et les ca-

taractes du ciel, les pluies qui transpercent ; mais il vit toujours… Souviens-toi du jour de l'intercession de la mère de Dieu ! Tu verras ce qui t'arrivera… Tu verras !… »

L'hôtesse poussa un léger soupir d'étonnement.

« Seulement écoute-moi. Donne tout, donne ta tête, donne ta chemise… On ne demande pas : donne toujours ! parce que Dieu te voit. Lui faut-il beaucoup de temps pour éparpiller ton toit ? Il t'a donné, le bienfaiteur t'a donné du pain… Mets-le dans le poêle… Oui, il voit tout, tout. Tu sais bien, l'œil dans le triangle. À qui ? »

L'hôtesse se signa à la dérobée sous son fichu.

« Vieil ennemi, dur comme diamant ! s'écria tout à coup l'innocent : diamant ! diamant ! »

Et il grinçait des dents avec fureur.

« Vieux serpent ! Mais Dieu ressuscitera, oui, il ressuscitera et il dispersera ses ennemis… Je réveillerai les morts. Je marcherai sur l'ennemi de Dieu… Ah ! ah ! ah ! Pouah !

— N'auriez-vous pas un peu d'huile, demanda une autre voix que j'entendais à peine. Je voudrais en mettre sur sa plaie… J'ai sur moi un linge propre. »

Je regardai de nouveau à la fente. La femme était toujours occupée de la jambe de l'innocent. « C'est la Madeleine », me dis-je.

« Tout de suite, tout de suite, ma colombe, dit l'hôtesse, et elle courut à ma chambre prendre avec une cuiller l'huile de la lampe allumée devant les images.

« Quelle est la femme qui l'accompagne ? lui demandai-je.

— Nous ne savons pas, mon petit père, qui elle est ; mais elle fait son salut… Peut-être que c'est pour ses péchés ; mais lui, quel saint homme que c'est !

— Akoulinouchka, ma chère enfant, ma fille bien-aimée… reprit l'innocent, et tout à coup il fondit en larmes. Sa compagne, toujours à genoux devant lui, leva les yeux.

« Ô ciel ! me dis-je, où donc ai-je vu ces yeux-là ? »

L'hôtesse rentra avec l'huile. La femme acheva le pansement, et, se relevant, demanda s'il serait possible d'avoir place dans un grenier avec un peu de foin… « Vassili Nikititch aime beaucoup à coucher sur le foin.

— Comment donc ! certainement, répondit l'hôtesse. Venez-vous-en, mon petit père, dit-elle à l'innocent. Séchez-vous, reposez-vous. »

Le fou en geignant se leva lentement du banc où il était assis. La chaîne qu'il portait se mit à tinter, et comme il se retournait pour chercher les saintes images, je vis sa figure en plein, tandis qu'il faisait de grands signes de croix du revers de sa main.

Je le reconnus à l'instant ; c'était ce Vassili qui m'avait fait voir mon défunt précepteur. Ses traits avaient peu changé, mais son expression était encore plus sauvage, encore plus farouche. Ses joues pendantes étaient couvertes d'une barbe hérissée. Ses haillons pleins de fange, sa mine hideuse, inspiraient plus de dégoût que de terreur. Il continuait ses signes de croix tout en promenant un regard stupide sur le sol, dans les coins de la chambre ; il avait l'air d'attendre quelque chose.

« Vassili Nikititch ! » dit sa compagne en le saluant humblement. Il releva la tête, et, essayant de faire un pas, chancela et faillit tomber. Elle s'avança aussitôt et le soutint en lui prenant le bras. La voix, la taille de cette femme, indiquaient qu'elle était jeune ; mais il était impossible de voir son visage.

« Akoulinouchka, mon amie ! » dit l'innocent en traînant la voix et en ouvrant une bouche énorme ; en même temps il se frappait la poitrine et faisait entendre un long gémissement qui semblait venir du fond de l'âme. Tous les deux sortirent en suivant l'hôtesse.

Je demeurai quelque temps encore sur mon dur canapé à réfléchir sur ce que je venais de voir. Mon magnétiseur avait fini par devenir un « innocent. » Voilà où l'avait conduit ce pouvoir qu'il était impossible de méconnaître en lui.

Le matin, je voulus me mettre en route ; la pluie n'avait pas cessé, mais je ne pouvais m'arrêter plus longtemps. Sur le visage de mon domestique, qui m'apportait de quoi me faire la barbe, je remarquai une sorte de sourire sardonique contenu, dont je savais bien la cause. À coup sûr, il venait d'apprendre quelque chose d'extraordinaire et qui n'était pas à la gloire des maîtres. Évidemment il était impatient de m'en faire part.

« Eh bien ! lui dis-je enfin, qu'y a-t-il ?

— Monsieur a vu l'innocent d'hier ?…

— Oui, eh bien ?

— Et sa compagne, monsieur l'a vue aussi ?

— Oui.

— C'est une dame… de la noblesse.

— Allons donc !

— Comme j'ai l'honneur de vous le dire. Des marchands de T… ont passé par ici et l'ont reconnue. Ils ont nommé sa famille ; seulement j'ai oublié comment ils l'appellent. »

Il me sembla qu'un éclair passait devant mes yeux.

« L'innocent est-il encore ici ? lui demandai-je.

— Oui, il n'est pas encore parti. Mon gaillard est là sous la porte qui leur sert un plat de son métier. Il leur en compte de belles, il sait ce que cela lui rapporte. »

Mon domestique appartenait à cette classe de serviteurs éclairés dont Ardalion faisait partie.

« Et la demoiselle est avec lui ?

— Oui, elle fait aussi son service. »

Je sortis sur le perron et vis l'innocent. Il était assis au-dessous de la porte sur un banc qu'il tenait à deux mains, dandinant à droite et à gauche sa tête baissée comme une bête féroce en cage. Les touffes épaisses et crépues de ses cheveux allaient et venaient, ainsi que ses grosses lèvres pendantes, d'où sortait un murmure étrange et qui ne ressemblait pas à la voix humaine. Sa compagne cependant se lavait la figure à un seau suspendu près du puits. Elle n'avait pas encore remis son mouchoir de tête, et achevait sa besogne à quelques pas de la porte, se tenant sur une petite planche au-dessus de la mare au fumier. Je la regardai, et, maintenant qu'elle était tête nue, je frappai des mains d'étonnement. Sophie B… était devant moi ! Au bruit, elle se retourna et

fixa sur moi ses yeux bleus immobiles, comme autrefois. Elle était bien changée. Le hâle avait donné à son teint une nuance uniforme de jaune rougeâtre, son nez s'était effilé, ses lèvres s'étaient rétrécies. Cependant elle n'était pas devenue laide, mais à son ancienne expression de rêverie et d'étonnement s'en joignait une nouvelle : c'était un air de résolution, presque de hardiesse et d'enthousiasme concentré. Sur ce visage, plus la moindre trace de grâce enfantine.

Je m'approchai.

« Sophie Vladimirovna, m'écriai-je, est-ce vous dans ce costume et dans cette compagnie ?… »

Elle frissonna, me regarda encore plus fixement, comme pour reconnaître qui lui adressait la parole ; mais, sans me répondre un mot, elle courut à son compagnon.

« Akoulinouchka, bégaya l'innocent avec un profond soupir, nos péchés, nos péchés…

— Vassili Nikititch, partons tout de suite, tout de suite, entendez-vous ? lui dit-elle, tout en jetant d'une main son mouchoir sur sa tête, tandis que de l'autre elle soulevait le coude de l'être immonde accroupi devant elle. Allons, Vassili Nikititch, ici il y a du danger !

— Je viens, je viens, ma petite mère, répondit l'innocent avec soumission, et, portant tout son corps en avant, il se souleva de son siége ; seulement il faudrait quelque chose pour attacher la bonne petite chaîne. »

Je courus après Sophie, je me nommai, je la suppliai de m'écouter, d'entendre un mot seulement. Je cherchai à la retenir en

lui disant que la pluie qui tombait à flots pourrait lui faire le plus grand mal, ainsi qu'à son compagnon. Je lui parlai de son père… Rien n'y fit. Une animation méchante, impitoyable, s'était emparée d'elle. Sans faire la moindre attention à mes paroles, ses lèvres serrées, la respiration entrecoupée, elle pressait son compagnon tout ahuri, lui adressait à voix basse quelques mots d'un ton impérieux, l'entourait d'un bras et de l'autre soutenait sa chaîne. En un instant, elle lui avait enfoncé sur les yeux une mauvaise casquette d'enfant, lui avait mis son bâton à la main, elle-même avait jeté la besace sur son épaule…, et déjà ils étaient sur la route. Je n'avais pas de droit pour l'arrêter, et d'ailleurs qu'aurais-je pu faire ? Elle entendit mon dernier appel désespéré et ne tourna pas la tête. Soutenant son saint homme, elle s'avançait à grands pas sous une pluie battante, au milieu de la boue noire qui couvrait la route. Un instant, je suivis les deux figures de Sophie et du fou au milieu du brouillard ; à un tournant ils disparurent, et je ne les revis plus.

Je rentrai dans ma chambre consterné, abasourdi. Je ne pouvais comprendre qu'une jeune fille bien élevée, riche, abandonnât ainsi sa maison, sa famille, ses amis, renonçât à toutes ses habitudes, à tout le bien-être de l'existence, et pourquoi ? pour courir après un vagabond imbécile et s'en faire la servante ! Impossible de s'arrêter un instant à l'idée qu'une passion capricieuse, un amour dénaturé eût été le mobile de sa résolution. Il suffisait de regarder l'ignoble figure de son saint homme pour rejeter une pareille supposition. Non, Sophie était restée pure, et, comme elle me l'avait dit une fois, pour elle, il n'y a rien d'impur. Je ne comprenais pas son coup de tête, mais je ne la condamnais pas, de même que je ne condamne pas d'autres jeunes âmes qui se sont sacrifiées à ce qu'elles croyaient la vérité, à ce qu'elles

croyaient leur vocation. Je regrette sa fuite insensée, mais je ne puis lui refuser ni une certaine admiration, ni même mon respect. Elle était sincère quand elle me parlait d'abnégation et d'humilité…, et, pour elle, penser et agir c'était même chose. Elle avait cherché un directeur, un guide, et elle l'avait trouvé…, mais où, grand Dieu !

Elle avait voulu subir l'humiliation, elle avait voulu être foulée aux pieds… Plus tard, j'ai entendu dire que sa famille l'avait enfin retrouvée et que la brebis perdue était rentrée au bercail ; mais elle n'y demeura pas longtemps et mourut bientôt en silence, avec son secret.

Paix à ton cœur, pauvre être incompréhensible ! Vassili Nikititch probablement promène encore sa folie. Ces gens-là ont une santé de fer.

Le Roi Lear de la steppe

Pendant une soirée d'hiver, nous étions une demi-douzaine d'amis réunis chez un ancien camarade de l'Université. On se mit à causer de Shakespeare, des personnages de ses pièces, de la façon profonde et puissante dont chaque type est saisi dans les entrailles de la nature humaine. Nous admirions surtout leur étonnante vérité ; chacun de nous nommait des Othellos, des Hamlets, des Falstaffs, voire des Richards III et des Macbeths, — ces derniers, bien entendu, par simple hypothèse, — parmi les personnes que le hasard lui avait fait connaître.

« Et moi, Messieurs, s'écria notre hôte, j'ai connu un roi Lear.

— Comment cela ?

— Je vais vous le dire. » Et il commença :

J'ai passé mon enfance et ma première jeunesse à la campagne, dans un domaine de ma mère, riche propriétaire du gouvernement de X***. L'impression la plus frappante qui me soit restée de ce temps déjà lointain, c'est la figure de notre plus proche voisin, un certain Martin Petrovitch Kharlof… Il eût été difficile que cette impression s'effaçât, car de toute ma vie je n'ai plus rien rencontré de pareil. Imaginez un homme d'une taille gigantesque. Sur un corps énorme était plantée, un peu de travers et sans nulle apparence de cou, une tête monstrueuse ; une masse de cheveux emmêlés, d'un jaune grisonnant, la surmontait, partant presque des sourcils ébouriffés. Sur le vaste espace de ce visage, rougi par le hâle, s'avançait un puissant nez épaté et s'ouvraient de petits yeux bleus d'une expression très-hautaine, ainsi qu'une bouche fort petite aussi, toute fendillée de rides et du même ton que le visage. La voix qui sortait de cette bouche était enrouée et néanmoins retentissante ; elle rappelait le bruit strident que font des barres de fer qu'on transporte dans une charrette cahotée sur un mauvais pavé. Kharlof parlait toujours comme si par un grand vent il s'adressait à quelqu'un placé de l'autre côté d'un ravin. Il n'était pas aisé de préciser la véritable expression de son visage, car on avait de la peine à en embrasser d'un regard toute l'étendue ; mais cette expression n'était pas désagréable. On y trouvait même une certaine grandeur ; seulement c'était trop étrange et trop extraordinaire. Quels bras il avait ! quelles jambes ! des mains larges comme des coussins ! Je me souviens que je ne pouvais pas, sans une sorte de terreur respectueuse, considérer le dos immense de Kharlof et ses épaules,

semblables à des meules de moulin ; mais ce qui surtout me confondait d'admiration, c'étaient ses oreilles. Soulevées des deux côtés par ses énormes joues, elles me rappelaient, dans leurs longues volutes, ces grands pains de froment tordus et roulés, si connus en Russie sous le nom de kalatchi.

Été comme hiver, Kharlof portait une sorte de casaque en drap vert, serrée à la taille par une ceinture circassienne, et des bottes goudronnées. Je ne lui ai jamais vu de cravate : autour de quoi l'aurait-il attachée ? Il respirait lentement, lourdement, comme un bœuf, et marchait sans bruit. On pouvait croire qu'une fois entré dans une chambre il avait constamment la crainte de tout renverser, de tout briser ; il s'avançait avec précaution, de côté, et comme en glissant. Sa force herculéenne lui valait le respect de tous les environs. Des légendes s'étaient formées sur son compte. On racontait qu'un jour, rencontré dans un bois par un ours, il l'avait terrassé ; qu'ayant surpris dans son enclos aux abeilles un paysan qui venait voler ses ruches, il l'avait lancé par dessus la haie avec son cheval et son chariot ; et ainsi de suite. Pourtant Kharlof ne se vantait jamais de sa force. « Si ma dextre, disait-il, a été bénie de Dieu, c'est par la volonté d'en haut. » S'il était plein d'orgueil, ce n'était pas sa vigueur qui le lui inspirait, c'était sa naissance, sa position dans le monde, l'esprit et l'intelligence qu'il s'attribuait.

« Notre race, répétait-il souvent, vient du Chédois (il voulait dire Suédois) Kharlus, arrivé en Russie sous le règne d'Ivan Vassilitch l'Aveugle. Ce Chédois Kharlus n'a pas daigné être un comte païen, il a voulu devenir un gentilhomme russe, et s'est fait inscrire dans le livre d'or. Voilà d'où nous descendons, nous autres, les Kharlof. Et par cette même raison, nous naissons tous

blonds de chevelure, clairs d'yeux et blancs de visage, car nous avons poussé sous la neige.

— Mais, Martin Pétrovitch, m'enhardis-je un jour à lui dire, il n'y a jamais eu d'Ivan Vassilitch l'Aveugle. Il y a eu un Ivan Vassilitch le Terrible, mais c'est le grand-duc Vassili Vassilitch qu'on avait surnommé l'Aveugle.

— Radote, radote, répondit tranquillement Kharlof ; quand je dis une chose, c'est ainsi. »

Un jour ma mère se mit à le louer en sa présence pour son désintéressement, qui était en effet des plus remarquables.

« Eh ! Natalia Nicolavna, s'écria-t-il presque avec dépit, voilà un beau sujet de louanges ! Nous autres grands seigneurs, pouvons-nous agir autrement ? Il ne faut pas qu'aucun homme de la glèbe, aucun vilain, aucun manant, ose seulement supposer de nous quelque chose de vil et de déshonorant. Je suis un Kharlof, ma famille descend de là (et il élevait son doigt au plafond aussi haut que possible) ; comment pourrais-je écouter mon intérêt ? »

Une autre fois, un personnage important, qui était en visite chez ma mère, s'avisa de persifler Kharlof. Celui-ci avait encore parlé du Chédois Kharlus qui était venu en Russie…

« Au temps du tzar Haricot ? interrompit le visiteur.

— Non, pas à cette époque, mais sous le règne du grand-duc Vassili Vassilitch l'Aveugle.

— Quant à moi, reprit l'autre, je crois votre race encore beaucoup plus ancienne. Elle remonte aux temps antédiluviens,

quand la terre portait encore des mastodontes et des mégalothérions. »

Quoique ces termes scientifiques fussent parfaitement inconnus de Kharlof, il comprit qu'on se moquait de lui.

« C'est possible, dit-il d'un ton bref ; notre race est très-ancienne. On dit qu'à l'époque où mon aïeul vint s'établir à Moscou, il y vivait un imbécile du genre de Votre Excellence, et de tels imbéciles ne viennent au monde qu'une fois tous les mille ans. »

Le visiteur se leva furieux. Kharlof jeta la tête en arrière, avança le menton, poussa un hum ! de défi, et s'éloigna fièrement.

Deux jours après, il revint à la maison. Ma mère lui adressa des reproches.

« C'est une leçon que j'ai voulu lui donner, madame, interrompit Kharlof. Une autre fois, il y prendra garde. Il est encore trop jeune, il faut le faire marcher droit. »

Or, le visiteur n'était pas moins âgé que Kharlof ; mais ce géant semblait considérer tous les hommes comme des mineurs. D'ailleurs, il ne craignait absolument personne. « Qui peut me faire quelque mal ? Est-il un homme au monde qui en soit capable ? » demandait-il quelquefois, avec un éclat de rire très-bref, mais assourdissant.

Ma mère était très-difficile en fait de connaissances ; cependant elle recevait Kharlof avec une bienveillance toute particulière. Elle lui pardonnait beaucoup, car il lui avait probablement sauvé la vie une vingtaine d'années auparavant, en retenant sa voiture sur le bord d'un profond ravin où les chevaux étaient déjà tombés. Les traits et les harnais se cassèrent ; Kharlof ne lâcha

point la roue qu'il avait saisie, quoique le sang lui jaillît sous les ongles. C'est ma mère aussi qui l'avait marié. Elle lui avait donné pour femme une orpheline de dix-sept ans qu'elle avait élevée dans sa maison ; quant à lui, il avait alors quarante ans sonnés. La femme de Kharlof était de très-petite taille ; on racontait qu'il l'avait fait entrer dans la chambre nuptiale en la portant sur la paume de la main. Elle ne vécut pas longtemps et lui laissa deux filles. Même après la mort de cette jeune femme, ma mère continuait à étendre sa protection sur Kharlof. Elle avait placé sa fille aînée dans la pension noble du gouvernement, puis l'avait mariée, et déjà elle tenait prêt un mari pour la seconde.

Kharlof était un bon agriculteur ; il avait arrondi les trois cents déciatines de son domaine, et les avait dotées des bâtiments nécessaires. Quant à l'obéissance de ses paysans, inutile d'en parler. Gros et lourd comme il était, Kharlof n'allait nulle part à pied. La terre, disait-il, ne peut me porter. Il allait partout sur un petit droski (banc posé sur quatre roues basses), et menait lui-même son cheval, vieille jument efflanquée et décrépite, portant sur l'épaule la cicatrice d'une blessure qu'elle avait reçue à la bataille de la Moskova, sous un maréchal des logis de cuirassiers. Cette jument boitait des quatre jambes à la fois : elle ne pouvait pas marcher au pas, au galop moins encore ; elle sautillait dans une espèce de trot inégal. Elle mangeait l'absinthe et les chardons dans les sillons des champs, ce que je n'ai jamais vu faire à un autre cheval. Je m'étonnais constamment qu'une telle rosse, à peine vivante, pût traîner un aussi énorme poids, car je n'ose dire combien de pouds était censé peser notre voisin. Sur le droski, derrière le dos de Kharlof, se tenait son petit Cosaque Maximka. Le visage et tout le corps appuyés sur les reins de son maître, et les pieds nus posés sur l'essieu des roues de derrière, il semblait

un brin d'herbe ou un vermisseau que le hasard aurait accroché à la masse énorme qui se dressait devant lui. Le même petit cosaque rasait Kharlof une fois par semaine ; pour accomplir cette opération, il montait sur une table, et les plaisants prétendaient qu'il était forcé de courir autour du menton de son seigneur.

Kharlof n'aimait pas à rester longtemps à la maison ; de sorte qu'on le rencontrait souvent dans son sempiternel équipage, une main tenant les rênes, et l'autre crânement étalée sur son genou, le coude en avant. Une vieille et toute petite casquette était plantée au sommet de son crâne. Il promenait avec assurance autour de lui ses petits yeux d'ours, parlait d'une voix de tonnerre à tous les paysans, marchands et bourgeois qu'il rencontrait, lançait d'énergiques jurons aux prêtres, qu'il ne pouvait souffrir. M'ayant rencontré un jour que j'étais sorti le fusil à la main, il poussa un tel à vous ! en voyant un lièvre gîté près du chemin, que les oreilles m'en tintèrent jusqu'au soir.

J'ai déjà dit que ma mère recevait Kharlof avec déférence. Elle n'ignorait pas le profond respect qu'il lui portait. En lui parlant, il l'appelait bienfaitrice. Elle voyait en lui une sorte de géant dévoué, qui, le cas venu, n'hésiterait pas à combattre toute une armée de paysans révoltés, et, bien qu'une pareille collision ne fût guère alors à craindre, néanmoins ma mère, restée veuve encore jeune, pensait qu'il ne fallait pas dédaigner un tel défenseur, — d'autant plus qu'il était loyal, n'empruntait jamais de l'argent, ne buvait pas, et, s'il manquait d'éducation, ne manquait pas d'intelligence. Quand ma mère eut l'idée de dicter son testament, ce fut Kharlof qu'elle prit pour premier témoin ; il alla tout exprès à sa maison pour y chercher de grandes lunettes rondes, en fer, larges comme des roues de droski, sans lesquelles il ne pouvait pas

écrire. Même avec ses lunettes sur son nez, ce ne fut qu'au bout d'un quart d'heure que, soufflant et gémissant, il parvint à tracer son nom et son rang. Les lettres, telles qu'il les écrivait, étaient énormes, carrées, ornées de queues et de panaches, et après avoir achevé ce labeur, il déclara qu'il se sentait fatigué, et que, pour lui, écrire ou prendre des puces, c'était absolument la même chose.

Malgré toute la bienveillance que lui témoignait ma mère, on ne le laissait jamais, chez nous, dépasser la salle à manger : il répandait une odeur qui rappelait la terre remuée, l'âcre émanation des grands bois et la vase des marais. « C'est un vrai léchi (esprit des bois), » disait ma vieille bonne. Lorsqu'il dînait chez nous, on lui mettait une table dans un coin. Il ne le prenait pas en mauvaise part ; il comprenait qu'il aurait gêné ses voisins, et trouvait plus commode de manger en pleine liberté, car il mangeait comme personne, je crois, n'a mangé depuis les temps de Polyphème. Par mesure de précaution, on lui donnait, tout au commencement de son repas, un pot de kacha (gruau de blé noir) pesant six livres. « Sans ce potage, tu me dévorerais, lui disait ma mère en riant. — Vous avez raison, bienfaitrice, je vous dévorerais, » répondait-il en riant aussi. Ma mère écoutait volontiers ses réflexions sur quelque objet d'administration domestique ; mais elle ne pouvait entendre longtemps sa voix.

« Petit père, s'écriait-elle, tu devrais tâcher de te guérir de cette voix que tu as. Tu m'as complétement assourdie ! c'est une vraie trompette !

— Natalia Nicolavna, ma bienfaitrice, répondait Kharlof, je ne suis pas maître de mon gosier… Et puis, quel remède voulez-vous qui agisse ? Regardez-moi. Je vais plutôt me taire un tantinet »

En effet, je ne crois pas qu'il y eût remède au monde capable de mordre sur Kharlof. Du reste, il n'avait jamais été malade.

Il ne savait pas et n'aimait pas raconter. « Les longs récits vous font l'haleine courte, » disait-il avec dépit. Ce n'est que lorsqu'on le mettait sur le chapitre de l'année 1812 (il avait alors servi dans les milices et reçu une médaille de bronze, qu'il portait les jours de fête), lorsqu'on l'interrogeait sur l'invasion des Français, qu'il racontait deux ou trois anecdotes, toujours les mêmes. Et pourtant il affirmait que les vrais Français n'étaient pas venus cette année-là en Russie, mais de malheureux petits maraudeurs, qui mouraient de faim dans leur pays, et qu'il avait ramassé des tas de cette vermine dans les bois.

Qui aurait dit que cet indestructible géant, si sûr de lui-même, avait des instants de mélancolie et de tristesse ? Sans aucune raison apparente, un profond ennui l'envahissait. Il s'enfermait dans sa chambre. Là, tantôt il se mettait à bourdonner, faisant tout seul le bruit d'une ruche entière, tantôt il appelait son Cosaque Maximka, et lui ordonnait ou de lire à haute voix dans le seul livre qui eût jamais trouvé accès jusque dans sa maison, le Travailleur au repos, de Novikof, ou de chanter quelque chose. Et Maximka, qui, par un étrange hasard, savait épeler les syllabes, se mettait à lire à tue-tête, en hachant les mots et mettant les accents tout de travers, des phrases dans le genre de celle-ci : « Mais l'homme passionné déduit de cet endroit vide qu'il découvre dans les animaux des conséquences complétement contradictoires. Chaque animal pris isolément, dit cet homme passionné, est incapable de faire mon bonheur. » Ou bien il entonnait d'une voix de fausset très-aiguë quelque chansonnette lugubre, où l'on ne pouvait distinguer que des i, i… oh… ah…, et

puis : douleur ! Kharlof écoutait, secouait la tête, discourait sur la fragilité des choses humaines, annonçait que tout se réduirait en poussière comme l'herbe des champs ! Dans sa chambre, il avait accroché une gravure où se voyait une chandelle entourée de gros êtres joufflus qui soufflaient dessus de toutes leurs forces, avec cette légende : « Telle est la vie humaine. » Quand l'heure de la mélancolie était passée, il la retournait contre le mur. Kharlof, ce colosse, craignait la mort. Du reste, même au plus fort de ses accès de bile noire, il ne priait guère. Kharlof, il faut le dire, était peu dévot ; il allait rarement à l'église. À la vérité, il prétendait que les dimensions de son corps ne lui permettaient pas d'y aller, qu'il y occupait la place de trop de fidèles. L'accès se terminait d'habitude de la façon suivante. Kharlof commençait à siffloter, puis il ordonnait d'une voix de tonnerre qu'on fît venir son équipage, et quelques instants plus tard on le voyait roulant dans le voisinage et agitant crânement au-dessus de sa vieille casquette la main qui ne tenait pas les rênes, comme s'il eût dit : « Le monde est à nous ! » — Après tout, c'était un Russe.

Les hommes d'une grande force physique sont généralement flegmatiques ; Kharlof, au contraire, s'emportait facilement. Personne n'avait le don de le mettre hors de ses gonds à l'égal du frère de sa défunte femme, un certain Bitchkof, être bizarre, moitié parasite et moitié bouffon, qui vivait chez nous et qu'on avait, dès sa plus tendre enfance, surnommé Souvenir ; de sorte qu'il était Souvenir pour tout le monde, même pour les domestiques, qui se contentaient d'ajouter à ce sobriquet son nom patronymique de Timoféitch. Je crois bien que lui-même avait oublié son prénom chrétien. Cet être chétif, que tout le monde se croyait en droit de mépriser, et auquel manquaient toutes les dents d'un côté, de façon que son mince visage ridé paraissait tordu, était

toujours en mouvement, se glissait partout, tantôt dans l'appartement des servantes, tantôt dans la maison des prêtres, tantôt dans l'isba du starosta. On le chassait de partout ; mais lui ne faisait que plier les épaules, cligner ses yeux louches, et puis il riait d'un vilain rire, semblable au rincement d'une bouteille. J'avais toujours pensé que si Souvenir eût eu de l'argent, il serait devenu un très-méchant homme, immoral et cruel ; heureusement il était pauvre. On ne lui permettait de boire que les jours de fête, et on l'habillait convenablement par ordre de ma mère, dont il faisait tous les soirs la partie de piquet ou de boston. Écouter aux portes, rapporter des cancans, et surtout narguer quelqu'un, c'étaient là ses plaisirs. Il agissait ainsi comme si quelque ancien grief lui eût donné le droit de se venger sur tout le monde. Il appelait Kharlof son petit frère, et le harcelait jusqu'à lui faire manger de la rave amère, comme disent nos paysans.

Un jour que Kharlof se tenait dans notre billard, vaste pièce où jamais personne n'avait vu voler une mouche, et que par cette raison notre voisin, grand ennemi du soleil et de la chaleur, affectionnait beaucoup, Souvenir se mit à sautiller et à tournoyer autour de son ventre, en lui disant avec force ricanements et grimaces : « Pourquoi, petit frère, avez-vous fait mourir ma sœur Margarita Timoféïevna ? » Kharlof, qui était assis entre le mur et le billard, n'y tint plus ; il avança brusquement ses deux larges mains. Heureusement pour Souvenir, ce dernier eut le temps d'esquiver le choc ; les poignets de son beau-frère vinrent se heurter contre le billard, et les six vis qui tenaient la lourde machine fixée au plancher se brisèrent toutes à la fois. Que serait devenu Souvenir si un tel coup l'eût atteint ?

Depuis longtemps j'avais la curiosité de connaître la maison de Kharlof, de voir quelle espèce d'habitation il s'était fabriquée. Je lui proposai un jour de le reconduire à cheval jusqu'à Ieskovo (ainsi se nommait son domaine).

« Voyez-vous ce gars ! s'écria Kharlof ; il veut voir mon royaume. Allons, viens. Je te montrerai le jardin et la maison, et la grange, et tout ; j'ai un tas de belles choses. »

Nous partîmes. De notre château jusqu'à Ieskovo il y avait trois verstes. « Le voilà, mon royaume », dit-il bientôt en s'efforçant de tourner vers moi sa lourde tête et en agitant sa main de droite et de gauche. « Tout cela est à moi. » L'habitation de Kharlof s'élevait au sommet d'une colline. En bas, quelques misérables cabanes semblaient collées l'une à l'autre le long d'un étang. Debout sur une planche, une vieille paysanne frappait à tour de bras sur du linge qu'elle venait de tordre. « Axinia ! » cria Kharlof d'une voix si formidable qu'une bande de corbeaux s'envola d'un champ de seigle voisin, « c'est la culotte de ton mari que tu laves ? »

La vieille femme se retourna tout d'une pièce et fit une profonde révérence.

« Oui, sa culotte, mon petit père », murmura-t-elle d'une voix cassée.

« Que je te voie faire autre chose ! Tiens, regarde, continua-t-il en s'adressant à moi et trottinant le long d'une clôture en ruine, voici mon chanvre, à moi, et celui-là est aux paysans. Vois-tu la différence ? Et ceci, c'est mon jardin ; c'est moi qui ai planté ces pommiers, et ces saules moi aussi. Avant moi il n'y avait aucun arbre. Apprends comme il faut faire, blanc-bec. »

Nous entrâmes dans une cour entourée de palissades. En face de la porte cochère s'élevait une maisonnette toute vieillotte, avec un toit en chaume et un petit perron que soutenaient des colonnettes en bois. Une autre maisonnette un peu plus neuve, et ornée d'une mansarde, avait été construite sur le côté de la cour ; elle aussi semblait, comme on dit chez nous, se tenir sur des pattes de poule.

« Vois-tu, me dit Kharlof, dans quel taudis ont vécu nos pères. Eh bien ! regarde quel palais je me suis bâti ! » Ce palais avait l'air d'un château de cartes. Cinq ou six chiens, tous plus velus et plus laids les uns que les autres, nous accueillirent par des aboiements furieux. « Ce sont des chiens de berger, dit Kharlof, de la vraie race de Crimée. Taisez-vous, maudits ! pour un rien, je vous pendrais tous. »

Un jeune homme vêtu d'une longue redingote en nankin apparut sur le perron de la maison neuve ; c'était le mari de la fille aînée. Il ne fit qu'un bond jusqu'au droski, et, soutenant respectueusement d'une main le coude de son beau-père, il étendit l'autre comme pour aider aussi l'énorme jambe de Kharlof, qui descendait du droski comme d'un cheval. Ensuite, il vint m'aider à quitter ma monture.

« Anna, s'écria Kharlof, le fils de Natalia Nicolavna a daigné nous rendre visite ; il s'agit de le régaler. Où est la petite Evlampia ? » Anna était l'aînée de ses filles, Evlampia la cadette.

« Elle n'est pas à la maison, elle est allée aux champs cueillir des bluets, répondit Anna, qui ouvrit une fenêtre à côté de la porte.

— Y a-t-il du lait caillé ? demanda Kharlof.

— Il y en a.

— Et de la crème aussi ?

— Et de la crème.

— Allons, traîne tout cela sur la table. En attendant, je lui montrerai mon cabinet. Venez par ici, » ajouta-t-il en me faisant signe du doigt. — Dans sa maison, il ne me tutoyait plus ; avec un hôte, on doit être poli. Il me conduisit le long d'un corridor. « Voilà où je réside, dit-il tout à coup, en enjambant le seuil d'une large porte, voilà mon cabinet. Soyez-y le bienvenu. »

C'était une grande chambre, presque nue, sans revêtement en plâtre, de sorte qu'on voyait les solives qui en formaient les parois. Sur de grands clous, plantés sans symétrie, pendaient deux fouets, un vieux chapeau à trois cornes, un fusil à pierre, un sabre, un potiron, un étrange collier de cheval avec des plaques de cuivre, et la fameuse gravure représentant la chandelle allumée et exposée à tous les vents. Dans un coin était posé un divan en bois recouvert d'un tapis bariolé. Des milliers de mouches bourdonnaient sourdement sous le plafond. Du reste, il faisait frais dans cette chambre ; mais on y était pris à la gorge par cette odeur sauvage que partout Kharlof portait avec lui.

« N'est-ce pas que mon cabinet est beau ? me demanda-t-il.

— Très-beau.

— Regarde un peu ce collier hollandais que j'ai là, continua-t-il en retombant dans son tutoiement habituel. C'est un merveilleux collier. Je l'ai acquis d'un juif, par échange. Regarde bien.

— C'est un beau collier.

— Rien de meilleur pour le service. Flaire un peu. Quel cuir ! »

Je flairai le collier ; il sentait le suif rance, et rien de plus.

« Allons, asseyez-vous là, sur cette petite chaise. Soyez comme chez vous, » me dit Kharlof, et, s'asseyant lui-même sur le divan, il ferma les paupières et sembla s'endormir. Je le regardais de tous mes yeux et ne pouvais assez l'admirer. Une vraie montagne ! Il se secoua tout à coup. « Anna ! » s'écria-t-il d'une voix de tonnerre, et son large ventre s'éleva et retomba comme une vague dans la mer. « Anna ! ne m'as-tu pas entendu ? Allons ! qu'on se remue !

— Tout est prêt, veuillez venir, » répondit de loin la voix de sa fille.

Émerveillé de la rapidité avec laquelle s'exécutaient les ordres de Kharlof, je le suivis au salon, où, sur une table recouverte d'une nappe rouge avec des dessins blancs, s'étalait déjà le déjeuner : du lait caillé, de la crème, du pain de froment, et même du sucre en poudre mêlé avec de la cannelle. Pendant que je humais le lait caillé, Kharlof s'était endormi de nouveau, assis dans un coin. Immobile devant moi et les yeux baissés, se tenait Anna Martinovna, et par la fenêtre je pouvais voir son mari qui promenait mon cheval dans la cour, en frottant dans ses mains la gourmette qu'il avait détachée de la bride.

Ma mère n'aimait pas la fille aînée de Kharlof. Elle la trouvait fière. En effet, Anna Martinovna ne venait jamais chez nous présenter ses devoirs, et sa contenance devant ma mère restait froide et réservée, quoique ce fût grâce à ses bienfaits qu'elle

avait été élevée en pension, qu'elle avait trouvé un mari, et que, le jour de son mariage, elle avait eu mille roubles de dot, ainsi qu'un châle de cachemire de couleur jaune, un peu usé à la vérité. C'était une femme de taille moyenne, maigrelette, vive et rapide dans tous ses mouvements, avec une épaisse chevelure brune et un agréable minois basané, où se dessinaient d'une façon étrange, mais charmante, des yeux longs et minces, d'un bleu clair ; elle avait le nez fin et droit, les lèvres fines aussi, et le menton pointu. Chacun, en la voyant, devait penser : « Tu as de l'esprit, toi, et tu es méchante ». Pourtant toute sa personne était attrayante ; les grains de beauté semés sur son visage ne faisaient que rendre plus vif le charme qu'elle exerçait. Debout, les mains cachées sous son fichu, elle me toisait à la dérobée. Un petit sourire malveillant errait sur ses lèvres, sur ses joues et jusque dans les longs cils de ses yeux. « Ô enfant gâté de seigneur ! » semblait dire ce sourire. Chaque fois qu'elle respirait, ses narines se dilataient légèrement. Malgré tout, je me disais que, si Anna Martinovna voulait de ses lèvres fines et minces me donner un baiser, j'aurais de bonheur sauté au plafond. Je savais qu'elle était très-sévère, très-exigeante, que les femmes et les filles des paysans la craignaient comme le feu. Rien n'y faisait. Anna Martinovna avait le don d'agiter mon cœur ; mais j'avais alors quinze ans, et à cet âge…

Kharlof se secoua de nouveau. « Anna, s'écria-t-il, tu devrais tapoter quelque chose sur le piano ; ça plaît aux jeunes messieurs. » Je tournai la tête ; il y avait en effet dans un coin de la pièce un piteux semblant de clavecin.

« J'obéis, mon père, répondit Anna ; seulement, que puis-je jouer à monsieur ? Ça ne l'intéressera guère.

— Qu'est-ce donc qu'on vous enseigne à la pension ?

— J'ai tout oublié ; et puis les cordes sont cassées. »

Le timbre de la voix d'Anna était fort agréable, sonore et légèrement plaintif, comme le cri des oiseaux de proie.

« Alors, dit Kharlof, qui se mit à rêver ; alors… voulez-vous voir ma grange à blé ? C'est très-curieux. Volodka (diminutif de Vladimir) va vous conduire. Eh ! Volodka, cria-t-il à son gendre, qui continuait à promener mon cheval dans la cour, mène Monsieur à la grange, et partout. Montre-lui tout le bataclan, Quant à moi, il faut que je dorme. Au plaisir de vous revoir. »

Il sortit, et je le suivis. Aussitôt Anna, rapidement et comme avec dépit, se mit à desservir la table. Sur le seuil de la porte, je me retournai et lui adressai un profond salut ; elle n'eut pas l'air de s'en apercevoir, et se contenta de sourire, d'un sourire moins bienveillant encore que la première fois.

Je pris mon cheval des mains du gendre de Kharlof, et le menai par la bride. Nous allâmes ensemble visiter la grange ; mais, comme il ne s'y trouvait rien de particulièrement curieux, et que mon guide ne pouvait pas supposer chez un garçon de mon âge la passion de l'agronomie, nous traversâmes le jardin pour regagner la grande route.

Vladimir Slotkine était un orphelin, fils d'un petit employé qui avait été l'agent d'affaires de ma mère. Elle avait commencé par le mettre à l'école du district, puis on en avait fait un commis dans le bureau d'administration de nos biens. Plus tard, il était entré au service des dépôts d'approvisionnement de la couronne, et finalement on l'avait marié à la fille de Kharlof. Ma mère l'ap-

pelait petit juif : avec ses cheveux frisés, ses yeux noirs et toujours humides comme des pruneaux cuits, son nez crochu et ses larges lèvres rouges, il offrait tout à fait le type de la race orientale. Du reste, il avait la peau blanche et pouvait passer pour joli garçon. Vladimir était d'un caractère très-serviable, tant que ses propres intérêts n'étaient point en jeu. L'âpreté au gain lui faisait presque perdre la tête et lui arrachait parfois des larmes. Il ne pouvait supporter qu'on ne lui tînt pas immédiatement une promesse faite ; il en tremblait de colère, il en geignait de dépit. Il aimait à rôder dans les champs avec un fusil ; lorsqu'il lui arrivait d'accrocher un lièvre, un canard, il les fourrait dans sa gibecière avec une singulière expression de visage. « Maintenant, mes petits amis, semblait-il leur dire en les caressant de la main, vous ne m'échapperez plus, je vous tiens, c'est à moi que vous allez servir. »

« Quel bon petit cheval que vous avez là ! fit-il de sa voix zézayante, en m'aidant à monter en selle. C'est comme cela que je voudrais en avoir un ; mais je n'ai pas tant de chance. Vous devriez en parler à Madame votre mère, et lui rappeler…

— Est-ce qu'elle vous en avait promis un ?

— Hélas ! non… Ah ! si elle m'avait promis !… Je supposais seulement que, vu sa grande générosité…

— Pourquoi ne vous adressez-vous à Martin Pétrovitch ?

— À Martin Pétrovitch ? répéta Slotkine en traînant sur chaque syllabe, ah ! bon Dieu ! Moi, à ses yeux, ou quelque misérable Maximka, c'est absolument la même chose. Il me tient dans la crasse, et nous ne sommes guère récompensés de tous nos travaux.

— En vérité ?

— Je vous le jure devant Dieu. Dès qu'il a dit : « Ma parole est sacrée, » c'est comme s'il vous coupait tous vos discours avec une hache. Priez-le, ne le priez pas, c'est tout un. Et puis, Anna Martinovna, mon épouse, n'est pas aimée de lui comme son autre fille Evlampia. »

S'interrompant tout à coup, il se frappa les cuisses avec désespoir. « Oh ! Seigneur Dieu, regardez, un brigand a fauché la moitié d'un quart d'arpent de notre avoine. Vivez donc après cela ! Les scélérats, les brigands !... Il y a pour un rouble et demi, pour deux roubles de dégât. » On entendait comme des sanglots dans les exclamations désespérées de Slotkine. Je donnai du talon à mon cheval, et le plantai là.

Les lamentations de Slotkine arrivaient encore à mon oreille quand, à l'un des détours du chemin, cette seconde fille de Kharlof, qui, au dire de sa sœur, avait été cueillir des bluets, s'offrit à ma rencontre. Une épaisse guirlande de ces fleurs lui entourait la tête. Nous nous saluâmes en silence. Evlampia n'était pas moins belle que sa sœur, mais dans un genre tout différent. De haute taille et fortement bâtie, tout en elle était grand, la tête, les membres, les mains, les dents, blanches comme de la neige, et surtout les yeux, qu'elle avait à fleur de tête, d'un bleu sombre et un peu chargés des paupières. Cette vierge monumentale était bien la fille de Kharlof. Sa tresse de cheveux blonds avait une telle longueur qu'elle était obligée de la rouler trois fois autour de son front. Elle avait une bouche charmante, d'une belle couleur purpurine et fraîche comme une rose. Quand elle parlait, sa lèvre supérieure se levait avec autant de naïveté que celle d'un enfant.

Mais il y avait quelque chose de sauvage, presque de farouche dans le regard de ses yeux, qui se mouvaient lentement.

« C'est une indomptée, un sang cosaque, disait Kharlof. » Au fond, elle m'intimidait ; cette colossale beauté me rappelait trop son père.

Je continuai donc mon chemin. Elle se mit à chanter d'une voix égale, forte, et un peu rude, une vraie voix de paysanne ; puis elle se tut brusquement. Je me retournai et, du haut de la colline où j'étais arrivé, j'aperçus Evlampia, debout près du gendre de Kharlof, en face du champ où l'avoine avait été fauchée. Lui se démenait, gesticulait ; elle se tenait dédaigneusement immobile. Le soleil éclairait vivement sa figure, et la guirlande de fleurs sauvages qu'elle portait sur la tête bleuissait sous le rayon.

Je crois vous avoir déjà dit, Messieurs, que ma mère avait jeté son dévolu sur un fiancé pour cette autre fille de Kharlof. C'était un de nos plus pauvres voisins, un major en retraite, nommé Gavrilo Gitkof, homme déjà mûr et, comme il le disait lui-même, non sans orgueil, « battu et rompu ». À peine savait-il lire et écrire, et l'esprit n'était pas chez lui au-dessus de l'instruction ; cependant il avait le secret espoir d'être un jour intendant général des biens de ma mère, car il sentait en lui le génie d'un exécuteur d'ordres. « Pour autre chose, disait-il, je ne veux pas me vanter ; mais pour ce qui est de compter les dents des paysans, je possède cette science-là jusque dans ses dernières finesses. C'est dans l'état militaire que j'ai eu l'occasion d'en faire un apprentissage approfondi. » Si Gitkof eût été moins sot, il aurait compris qu'il n'avait précisément aucune chance d'arriver à cette place d'intendant, car il aurait fallu d'abord écarter l'intendant titu-

laire, un certain Lisinski, Polonais très-entendu et très-ferme, en qui ma mère avait toute confiance. Gitkof avait un long visage de cheval, couvert d'un duvet de poils jaunâtres qui partait de dessous les yeux. Par les plus grands froids, ce visage était inondé de gouttelettes de sueur. À l'approche de ma mère, il prenait la pose du soldat devant son officier ; la tête lui branlait de zèle ; ses énormes mains frémissaient le long de ses cuisses, et toute sa personne semblait dire : « Ordonne, et je m'élance. » Ma mère ne se faisait aucune illusion sur les moyens du personnage ; cela ne l'empêchait point de désirer un mariage entre Evlampia et lui.

« Mais en viendras-tu à bout, mon petit père ? » lui demanda-t-elle un jour.

Gitkof sourit d'un air d'assurance. « Que dites-vous, Natalia Nicolavna ? J'ai mené tout un bataillon ; je l'ai fait marcher comme le long d'un fil. Faire marcher une femme ! est-ce que ça vaut la peine d'en parler ?

— Il y a une différence, mon père, entre un bataillon de recrues et une jeune fille de sang noble, répondit ma mère avec un accent de mécontentement.

— Oh ! Natalia Nicolavna, reprit le major, nous savons cela fort bien ; nous pouvons aussi comprendre le superfin de la délicatesse. Une demoiselle, c'est tout dire.

— Enfin, dit ma mère après un peu de réflexion, Evlampia saura se défendre. »

Un jour, c'était au mois de juin et la nuit s'avançait, on annonça l'arrivée de Kharlof. Ma mère s'étonna. Il y avait plus d'une se-

maine que nous n'avions vu notre voisin, et jamais il ne faisait si tard ses visites.

« Il est arrivé quelque chose », dit-elle à demi-voix.

En effet, Kharlof, qui se laissa tomber aussitôt sur une chaise près de la porte, était si pâle, son visage avait une expression si soucieuse, que ma mère ne put s'empêcher de répéter à haute voix l'exclamation qui venait de lui échapper.

Kharlof leva sur elle ses petits yeux, poussa un long soupir et finit par déclarer qu'il était venu… pour une affaire qui…, de telle nature…, pour cause…

Puis, après avoir marmotté d'autres paroles tout aussi incohérentes, il se leva brusquement et sortit.

Ma mère sonna et chargea un domestique de ramener Kharlof. Mais celui-ci avait eu le temps d'enfourcher son droski et avait disparu.

Le lendemain matin, ma mère, que l'action bizarre de Kharlof, et plus encore l'expression anxieuse de ses traits, avaient également surprise et troublée, allait lui dépêcher un exprès, lorsqu'il apparut en personne. Il semblait un peu plus tranquille.

« Voyons, mon petit père, s'écria ma mère, dès qu'elle l'aperçut, qu'avais-tu l'autre jour ? Seigneur Dieu, ai-je pensé, est-ce que notre vieillard aurait souffert dans son entendement ?

— Je n'ai point souffert dans mon entendement, madame, répondit Kharlof, je suis au-dessus de cela, mais j'ai besoin de vous consulter.

— Sur quoi ?

— Seulement, je doute… Cela vous sera-t-il opportun ?

— Parle, parle, mon père, dit-elle aussitôt, mais simplement. Ne m'agite pas. À quoi bon cet : opportun ? Est-ce encore ta mélancolie qui est venue te reprendre ? »

Kharlof fronça le sourcil.

« Non, ce n'est pas ma mélancolie. Elle arrive au temps de la pleine lune. Mais permettez-moi de vous faire une question, madame. Que pensez-vous de la mort ? »

Ma mère fit un geste d'effroi.

« De quoi ? dit-elle.

— De la mort. Peut-elle, cette mort, épargner qui que ce soit dans le monde ?

— Que diable dis-tu là, mon père ? Est-ce que quelqu'un de nous est immortel ? Toi-même, tout géant que tu es, tu auras une fin.

— Oh ! oui, j'aurai une fin, s'écria Kharlof en baissant la tête. Je viens d'avoir une hallucination nocturne, fit-il d'une voix sourde et lente.

— Comment ?

— Une hallucination nocturne, répéta Kharlof. Je suis un grand voyeur de songes.

— Toi ?

— Moi. Vous ne le saviez point ? »

Kharlof poussa un soupir.

« Écoutez. Il y a de cela un peu plus d'une semaine ; c'était précisément l'avant de Saint-Pierre. Je me couchai pour me reposer un peu, et je m'endormis. Tout à coup, je vois entrer dans ma chambre un poulain noir. Ce poulain se mit à jouer et à me montrer les dents. Un poulain noir comme un tarakane. »

Kharlof se tut.

« Eh bien ? demanda ma mère.

— Et voilà que ce même poulain se retourne et me lance une ruade dans le coude gauche, là, à l'endroit sensible. Je me réveille ; mon bras gauche ne fonctionne plus… et ma jambe gauche pas davantage. « Bon, me dis-je, c'est une paralysie. » Pourtant, petit à petit, le mouvement me revint ; mais des fourmis me coururent longtemps dans les jointures, et elles courent encore. Dès que j'ouvre la paume de la main, elles se mettent à courir.

— Mais, Martin Petrovitch, tu t'es couché sur ton bras, et voilà tout.

— Non, madame, ce n'est pas ce que vous daignez dire là. C'est un avertissement que j'ai reçu ; c'est ma mort qui m'est annoncée. En conséquence, voici ce que j'ai à vous faire savoir, madame, sans perdre un instant. Ne voulant pas, continua Kharlof en criant de toute la force de sa voix, que cette mort me prenne au dépourvu, moi esclave de Dieu, j'ai décidé ceci dans mon esprit : partager dès à présent, de mon vivant, tout mon bien entre mes deux filles Anna et Evlampia, de la façon que m'inspirera le seigneur Dieu. »

Kharlof s'arrêta, poussa un gémissement, et ajouta :

« Sans perdre un instant.

— Eh mais, c'est une idée raisonnable, fit observer ma mère. Seulement, je trouve que tu te hâtes trop.

— Et comme je désire en cette même affaire, continua Kharlof en élevant encore la voix, observer l'ordre et la légalité nécessaires, j'ai l'honneur de prier votre fils Dmitri Séménitch, — quant à vous, madame, je n'ose pas vous déranger, — je prie le dit fils Dmitri Séménitch, — et quant à mon parent Bitchkof, je le lui prescris comme un devoir, — d'assister à l'accomplissement de l'acte formel, et à la mise en possession de mes deux filles, Anna, mariée, et Evlampia, célibataire ; lequel acte devra s'accomplir après-demain, à la douzième heure du jour, dans mon propre domaine Ieskovo, avec la participation des autorités actuellement en exercice, lesquelles ont déjà reçu l'invitation pour ce faire. »

Kharlof eut beaucoup de peine à achever cette longue tirade, qu'il avait évidemment apprise par cœur, et qu'avaient interrompue de fréquents soupirs et gémissements. On aurait dit qu'il n'avait pas assez d'air dans la poitrine. Son visage, pâli depuis deux jours, était redevenu cramoisi ; il essuya plusieurs fois la sueur qui coulait de son front.

« Est-ce que tu as rédigé l'acte de partage ? demanda ma mère. Où as-tu trouvé le temps ?

— Oh ! j'ai eu le temps..., sans manger, sans boire, sans dormir.

— Tu l'as écrit toi-même ?

— Volodka m'a aidé.

— As-tu présenté ta requête ?

— Je l'ai présentée, et la cour du gouvernement y a fait droit, et le tribunal du district a reçu l'ordre, et la délégation temporaire dudit tribunal a déjà fixé le jour de son arrivée. »

Ma mère sourit.

« Je vois, Martin Pétrovitch, que tu as pris toutes tes mesures… Avec quelle célérité ! Il est probable que tu n'as pas épargné l'argent.

— Je n'ai rien épargné, madame.

— Seulement, pourquoi, disais-tu que tu venais me consulter ? Eh bien, Dmitri peut aller. Et j'enverrai aussi Souvenir, et je dirai encore à Lisinski de s'y rendre. Tu n'as pas invité Gavrilo Fedoulitch ?

— Gavrilo Fedoulitch…, le sieur Gitkof…, est pareillement averti de ma part : il doit venir… comme fiancé. »

Kharlof avait évidemment épuisé la dernière réserve de son éloquence. De plus, je croyais avoir remarqué qu'il voyait d'un œil peu bienveillant le mari que ma mère destinait à sa seconde fille. Peut-être rêvait-il un parti plus avantageux pour sa chère petite Evlampia.

Il se leva lentement de la chaise, et frotta le parquet du pied.

« Grand merci pour votre consentement, dit-il.

— Où vas-tu donc, reprit ma mère. Attends, je vais te faire donner à déjeuner.

— Grand merci, répéta Kharlof ; mais je ne puis, il faut retourner à la maison. »

Il s'avança à reculons vers la porte, et allait la franchir en se mettant de côté, suivant son habitude.

« Attends, attends, s'écria ma mère. Vraiment tu donnes ainsi tout ton avoir à tes filles, sans aucune réserve ?

— Assurément, sans réserve.

— Et toi, où vivras-tu ? »

Kharlof agita ses bras en l'air.

« Où je vivrai ? Mais dans ma maison, comme j'ai fait jusqu'à présent. Quel changement voulez-vous qu'il y ait ?

— Es-tu donc tellement sûr de tes filles et de ton gendre ?

— C'est de Volodka que vous daignez parler ainsi, de cette guenille-là ? Mais je le ferai marcher comme je voudrai. Quel pouvoir a-t-il ? Et quant à elles, à mes filles, elles doivent jusqu'à ma mort me nourrir, m'abreuver, m'habiller, me chausser… N'est-ce pas leur devoir, et le plus sacré ? Du reste, elles n'useront pas longtemps leurs yeux à me regarder. Elle est là, la mort…, derrière mes épaules.

— Dieu envoie la mort quand il lui plaît, reprit ma mère ; et quant à tes filles, c'est en effet leur devoir ; seulement, Martin Petrovitch, excuse-moi : ton aînée est une orgueilleuse, chacun le sait ; et ta seconde aussi a un regard de loup.

— Natalia Nicolavna ! s'écria Kharlof, que dites-vous là, bon Dieu ? Quoi ! qu'elles…, que mes filles…, que moi… manquent à

l'obéissance !… Pas même en rêve… Comment ? résister… à qui ? à un père… ? et la malédiction, se ferait-elle attendre ?… Elles ont passé toute leur vie dans le frémissement de la soumission…, et tout à coup… ah ! grand Dieu ! »

Une toux suffocante saisit Kharlof ; ma mère s'empressa de le calmer.

« Seulement je n'ai pu comprendre, ajouta-t-elle, pourquoi ce partage immédiat. Après toi, ce serait toujours elles qui auraient tout reçu. Je suppose que c'est ta mélancolie qui est cause de tout cela.

— Eh ! ma petite mère, répartit Kharlof, non sans dépit, vous me jetez toujours ma mélancolie à la tête. C'est peut-être une force d'en haut qui agit en ce moment. Et vous… ma mélancolie !… J'ai fait ce partage immédiat, madame, parce que j'ai voulu, moi, de ma personne, d'après ma propre décision, fixer et déterminer dès à présent ce qui doit revenir à chacune d'elles, et que chacune d'elles, ayant reçu mon bienfait, en ressente de la reconnaissance, et exécute fidèlement ce qu'a décidé son père et bienfaiteur. Car c'est une grande grâce… »

Ici la voix de Kharlof s'altéra de nouveau. « Assez, assez, mon père…, sans quoi le poulain noir pourrait bien apparaître de nouveau.

— Ô Natalia Nicolavna, ne me parlez pas de lui… je vois encore ses dents blanches… J'ai l'honneur de vous saluer… Quant à vous, mon jeune monsieur, j'aurai l'honneur de vous attendre après-demain chez moi. »

Kharlof sortit. Ma mère le regarda s'éloigner et hocha la tête :

« Voilà qui ne promet rien de bon, murmura-t-elle, rien de bon. As-tu remarqué, ajouta-t-elle en s'adressant à moi, que, tout le temps pendant qu'il parlait, il clignait des yeux comme quelqu'un qui a le soleil au visage ? C'est un mauvais signe. Quand un homme fait cela, c'est qu'il a un poids sur le cœur, et que le malheur le menace. Va chez lui après-demain avec Lisinski et Souvenir. »

Au jour fixé, notre grande voiture de famille à quatre places, attelée de six chevaux alezan brûlé, et conduite par le principal cocher, espèce de patriarche ventru à longue barbe grise, vint s'arrêter majestueusement devant le perron de notre maison seigneuriale. L'importance de l'acte que Kharlof allait accomplir et la solennité de son invitation avaient réagi sur ma mère. Elle-même avait donné l'ordre d'atteler cet équipage de gala ; elle m'avait recommandé, ainsi qu'à Souvenir, de mettre nos habits de fête pour honorer d'autant plus son protégé. Quant à Lisinski, il portait constamment l'habit noir et la cravate blanche.

Pendant tout le trajet, Souvenir ne cessa de jacasser comme une pie, se demandant à chaque pas si son beau-frère allait aussi lui laisser quelque chose, et le traitant, l'instant d'après, d'idole païenne et de loup-garou. Lisinski, homme sombre et bilieux, n'y tint plus.

« Voilà bien messieurs les gentilshommes, nos maîtres, dit-il avec son accent polonais ; ils ne peuvent se tenir de ressasser des fadaises. Ne sauriez-vous donc vous tenir tranquilles sans débiter toutes ces sottises dont personne n'a besoin ? (C'était son mot favori.)

— Bon, bon, murmura Souvenir avec dépit, et, se taisant, dirigea son regard louche par la portière de la voiture.

Une demi-heure ne s'était pas écoulée ; les chevaux, trottant d'une allure soutenue, commençaient à peine à mouiller de sueur les fines courroies de leur harnais, que déjà nous arrivions à la maison de Kharlof. Notre voiture roula dans la cour à travers la porte cochère toute grande ouverte. Le postillon des deux chevaux attelés en avant des quatre autres, enfant de cinq ou six ans dont les pieds dépassaient à peine le bord de la selle, poussa pour la dernière fois son cri de Gare ! Les deux coudes de notre cocher patriarcal s'élevèrent ensemble pour retenir les rênes, et nous nous arrêtâmes. Aucun chien ne nous salua de ses aboiements ; les nombreux enfants des domestiques que l'on voit grouiller dans les cours, avec leurs chemises ouvertes sur le ventre et la croix de bois au cou, avaient disparu. Le gendre de Kharlof nous attendait sur le seuil. On avait planté des jeunes bouleaux sur les deux côtés du perron, comme il est d'usage le jour de la Trinité. Tout semblait solennel. Le gendre de Kharlof portait une grande cravate en velours de coton avec un nœud en satin, et un habit noir horriblement étroit. Le petit cosaque Maximka avait mis tant de kvass en guise de pommade, que les gouttes ruisselaient de ses cheveux. Nous entrâmes au salon, et Kharlof s'offrit à nos regards, immobile au beau milieu de la chambre. Il avait endossé son casaquin de milicien de 1812, en drap gris avec un collet en drap noir. Une médaille de bronze s'étalait sur sa poitrine ; un sabre était accroché à son flanc. Sa main gauche portait sur le pommeau du sabre, tandis que sa droite reposait sur une table couverte d'un tapis rouge, appuyée sur une liasse de papiers.

Kharlof ne bougeait pas, ne semblait même pas respirer. Nul ne saurait exprimer la gravité de son maintien, l'assurance de son pouvoir illimité, absolu : c'est à peine s'il nous salua d'un mouvement de tête ; puis, nous montrant d'un geste du doigt une rangée de chaises, il nous dit d'une voix brève :

« Prenez place. »

Les deux filles de Kharlof se tenaient du côté droit du salon, tout endimanchées, Anna en robe verte et ceinture jaune, Evlampia en robe rose et rubans cerise. Gitkof était debout, auprès d'elle, dans son uniforme tout neuf, avec l'expression habituelle d'une attente avide et niaise et une plus grande quantité de sueur sur son visage velu. Au côté gauche du salon était assis le prêtre, vieillard vêtu de la longue riassa, usée et couleur de tabac. Ses cheveux gros et roides, ses yeux ternes et tristes, ses grandes mains calleuses, qu'il laissait tomber inertes sur ses genoux, les bottes trouées qui se voyaient sous sa soutane, tout témoignait en lui d'une vie de fatigue et de misère ; sa paroisse était très-pauvre. Près de lui se tenait l'ispravnik (chef de la police du district), petit homme gros et blême, court de bras et de jambes, avec de minces moustaches hérissées et un sourire constant et joyeux, mais d'expression mauvaise, dans les yeux et la bouche. Il passait pour un grand avaleur de pots de vin, et même pour un tyran, comme on disait alors ; et pourtant, non-seulement les gentilshommes, mais les paysans eux-mêmes, avaient fini par s'habituer à lui, et presque par l'aimer. Il promenait d'un air goguenard ses petits yeux noirs autour de lui ; toute cette procédure semblait l'amuser. Au fond, il ne s'intéressait qu'à la perspective d'un déjeuner arrosé d'eau-de-vie. En revanche, son voisin le procureur, personnage efflanqué, au visage maigre traversé par

des favoris qui allaient du nez aux oreilles, semblait prendre une part sérieuse à la cérémonie qui se préparait ; ses yeux ne quittaient point le maître de la maison. Souvenir prit place à ses côtés, et se mit à lui parler à l'oreille, après m'avoir prévenu que c'était le premier franc-maçon de toute la province. Je m'assis près de Souvenir, Lisinski près de moi. Sur le visage du Polonais affairé se lisait le dépit que lui causait ce dérangement, cette inutile perte de temps. « Voilà bien les fantaisies des seigneurs russes ! » semblait-il dire : « Oh, ces Russes ! »

Quand nous eûmes tous pris place, Kharlof se redressa de toute sa hauteur, promena sur l'assistance un regard altier, poussa un soupir bruyant et commença ainsi :

« Je vous ai invités, messeigneurs, voici à quel propos. Je deviens vieux, les infirmités m'accablent, j'ai déjà reçu un avertissement, et l'heure de la mort, vous le savez tous, s'approche de nous comme un voleur dans la nuit… N'est-ce pas, mon père ? ajouta-t-il en s'adressant au prêtre.

— Certainement, répondit l'autre d'une voix enrouée et secouant sa barbe.

— En conséquence de quoi, continua Kharlof en élevant soudain la voix, ne voulant pas que cette mort me prenne au dépourvu… »

Et il répéta mot à mot la phrase qu'il avait dite l'avant-veille à ma mère.

« Conformément à cette décision que j'ai prise, continua-t-il en élevant encore la voix et en frappant de la main les papiers étalés sur la table, cet acte formel a été dressé, et les autorités

compétentes ont été requises, et vous allez entendre point par point toutes mes volontés… J'ai régné… assez comme cela. »

Kharlof posa sur son nez ses lunettes en fer, et, prenant une des feuilles déposées sur la table, en fit ainsi la lecture :

« Acte de partage des biens appartenant au caporal en retraite et gentilhomme d'ancienne race Martin Kharlof, rédigé par lui dans la plénitude de ses facultés et de son libre arbitre, où sont déterminées avec exactitude les parts afférentes à ses deux filles, Anna et Evlampia… Saluez ! »

Elles saluèrent, et de quelle façon !

« Les serfs et autres cheptels sont répartis entre lesdites filles : Manu propria… »

« C'est son papier à lui, dit l'ispravnik à Lisinski avec son éternel sourire ; il veut en faire lecture pour la beauté du style. Quant à l'acte légal, il est rédigé dans les formes et sans toutes ces fleurs de rhétorique. »

Souvenir allait ricaner.

« Oui, mais conformément à mes volontés ! s'écria Kharlof, auquel n'avait pas échappé la remarque de l'ispravnik.

— Sans doute, conforme en tout point, reprit ce dernier d'un ton à la fois obséquieux et impertinent ; toutefois, vous le savez bien, Martin Pétrovitch, nous ne pouvons pas éviter la forme, et nous avons aussi émondé les détails superflus, car la cour ne saurait en aucune façon entrer dans cette kyrielle de vaches pies et de canards huppés.

— Approche-toi », cria Kharlof à son gendre, qui s'était glissé derrière nous et se tenait dans une attitude humble près de la porte. Il bondit aussitôt près de son beau-père.

« Tiens, lis ; cela me fatiguerait. »

Slotkine prit la feuille de papier des deux mains, et se mit à lire l'acte avec émotion et sensibilité, d'une voix claire, bien qu'un peu tremblante. Les parts des deux sœurs y étaient fixées avec la plus grande minutie. De temps en temps Kharlof interrompait la lecture :

« Écoute, Anna, ceci est pour toi, en récompense de ton zèle » ; ou bien : « De cela je te fais cadeau, ma petite Evlampia. »

Les deux sœurs saluaient, Anna jusqu'à la ceinture, Evlampia en inclinant seulement la tête ; et Kharlof les regardait avec une imperturbable gravité. Le « manoir seigneurial » (c'est-à-dire la maisonnette neuve) était attribué à Evlampia, comme la plus jeune fille, et d'après l'antique usage. La voix du lecteur s'étrangla en lisant ces désagréables paroles, tandis que Gitkof se passa la langue sur les lèvres. Evlampia le regarda de travers. L'expression dédaigneuse habituelle à Evlampia comme à toute beauté russe avait pris une nuance plus marquée. Kharlof se réservait à lui-même le droit d'habiter les chambres qu'il occupait en ce moment, et s'attribuait, sous le nom de dotation, « l'entretien complet de toutes provisions naturelles » et dix roubles par mois pour ses vêtements et sa chaussure. Puis il voulut lire lui-même la dernière phrase de sa rédaction personnelle.

« Que cette volonté paternelle, disait cette phrase, soit accomplie par mes filles saintement et inébranlablement, comme une loi de Dieu, car, après Dieu, je suis leur père et leur chef, et n'ai

de compte à rendre à personne, pas plus que je n'en ai jamais rendu ! Et si mes filles accomplissent ma volonté, ma bénédiction paternelle sera sur leur tête ; si elles n'accomplissent pas ma volonté, — ce dont Dieu nous garde ! — ma malédiction les frappera à présent, et toujours, et dans toute l'éternité. »

Kharlof éleva le papier et l'agita sur sa tête. Anna, aussitôt, se jeta à genoux et frappa la terre de son front. Son mari roula à côté d'elle.

« Et toi ? » dit Kharlof à Evlampia.

Celle-ci rougit et se baissa aussi jusqu'à terre. Gitkof se courba en deux en écartant les bras.

« Allons, levez-vous, dit Kharlof, et signez ici, en montrant du doigt le bras de la feuille… ici : Je remercie et j'accepte, Anna ; ici : Je remercie et j'accepte, Evlampia.

Les deux jeunes femmes se levèrent et signèrent l'une après l'autre. Slotkine se levait déjà et allait prendre la plume pour signer ; mais Kharlof le repoussa en passant l'index dans sa cravate avec une telle force que le gendre en eut comme un hoquet. Un silence d'une minute s'ensuivit. Kharlof laissa échapper un sanglot, et, se rangeant de côté, il dit d'une voix sourde :

« Maintenant, tout est à vous. »

Ses deux filles et son gendre échangèrent un regard, et, s'approchant, le baisèrent sur le bras entre le coude et l'épaule.

L'ispravnik fit lecture à haute voix de l'acte légal, puis, accompagné du procureur, il s'avança sur le perron et annonça l'événement aux témoins assermentés, aux paysans de Kharlof et aux

gens de service. C'est alors que commença la prise de possession des deux nouvelles propriétaires, qui apparurent aussi sur le perron, et que l'ispravnik désignait du doigt chaque fois que, fronçant le sourcil et donnant à son visage, insouciant d'habitude, une expression menaçante, il inculquait aux paysans le devoir de l'obéissance. Certes, il aurait pu se passer de ces recommandations, car je ne crois pas qu'il existât dans tout l'univers des physionomies plus humbles et plus façonnées à la soumission que celles des paysans de Kharlof. Vêtus de caftans rapiécés et de pelisses en loques, mais les reins fortement serrés dans la ceinture, ainsi que le veut l'usage dans toute occasion solennelle, ils se tenaient immobiles comme des statues en pierre, et chaque fois que l'ispravnik poussait une exclamation dans ce genre : « Entendez-vous, diables ? Comprenez-vous, démons ? » ils faisaient tous ensemble un profond salut. Chacun de ces diables et de ces démons tenait à deux mains son bonnet sur la poitrine et ne quittait pas des yeux la fenêtre où s'entrevoyait la figure de leur maître. Les voisins, témoins assermentés, ne ressentaient guère moins de terreur. « Connaissez-vous, criait l'ispravnik, quelque empêchement qui s'opposerait à la prise de possession de ces deux uniques filles et héritières de Martin Petrovitch ? »

Tous les témoins rentrèrent leurs têtes dans leurs épaules. « En connaissez-vous, diables que vous êtes ? criait derechef l'ispravnik.

— Nous ne connaissons rien, Votre Honneur, » répondit enfin hardiment un petit vieux ratatiné, avec les moustaches et la barbe coupées. C'était un soldat en retraite. « Quel intrépide que cet Eréméitch ! » disaient plus tard les voisins en rentrant chez eux.

Malgré la prière de l'ispravnik, Kharlof refusa de se montrer avec ses filles sur le perron. « Mes sujets, dit-il, obéiront à ma volonté sans ma présence. » Un nuage de tristesse couvrait son front. Il avait pâli, et cette pâleur, cette tristesse, allaient si peu à ses traits de géant, que je me demandai si c'était là cette mélancolie dont il subissait parfois les accès. Ce sentiment de surprise semblait partagé par les paysans. « Comment ? notre maître est là, vivant… et quel maître ! Martin Petrovitch…, et il ne nous possédera plus. Est-ce possible ? » Je ne sais si Kharlof se douta de ce qui se passait dans les têtes de ses serfs, ou s'il voulut montrer pour la dernière fois sa puissance : il ouvrit tout à coup le vasistas de la fenêtre, et, y passant sa large tête, il cria d'une voix de Stentor : « Obéissance ! » et referma brusquement le carreau. La stupeur des paysans n'en fut pas diminuée ; au contraire, ils semblèrent encore plus pétrifiés, et cessèrent même de regarder.

Dans le groupe des gens de service se trouvaient deux puissantes filles, dont les robes d'indienne trouées ne parvenaient pas à couvrir les énormes mollets, et un homme en caftan de serge tellement ancien que la vieillesse l'avait comme couvert de givre ; il avait été sonneur de trompe sous Potemkin. Quant au petit Cosaque Maximka, Kharlof s'en était réservé la possession. Ce groupe-là montrait plus d'animation que les paysans ; ils jetaient des regards furtifs sur leurs maîtresses actuelles. Celles-ci observaient un maintien grave, surtout Anna, dont les lèvres serrées et les yeux obstinément baissés ne promettaient rien de bon à ses nouveaux sujets. Evlampia ne remuait pas davantage. Pourtant elle se retourna une fois pour toiser d'un regard surpris son fiancé, qui avait cru devoir aussi se présenter sur le perron. « De quel droit parais-tu ici ? » semblaient dire ses grands yeux à la Junon. Pour Slotkine, c'est lui qui avait le plus changé de contenance.

Une activité empressée se voyait dans tous ses mouvements ; on eût dit qu'il éprouvait comme un appétit violent. Il étirait ses bras, agitait fiévreusement ses épaules ; sa tête seule restait courbée.

Ayant achevé la cérémonie de la mise en possession, l'ispravnik, en prévision du déjeuner, se frottait déjà les mains, geste qui lui était familier avant le premier verre d'eau-de-vie. Mais Kharlof déclara qu'il voulait d'abord entendre les prières avec aspersion d'eau bénite. Le prêtre revêtit donc un surplis qui tombait en lambeaux, et un diacre non moins décrépit sortit de la cuisine en soufflant avec effort sur les charbons d'un vieil encensoir en cuivre. Les prières furent récitées. Kharlof ne cessait de pousser des soupirs ; comme son embonpoint l'empêchait de se plier jusqu'à terre, tout en faisant les signes de croix de la main droite, il désignait de la gauche l'endroit où son front se serait prosterné. Slotkine était à la fois tout rayonnant et tout en larmes. Gitkof se contentait d'agiter les doigts devant les boutons de son uniforme, comme le font ces messieurs de la garde impériale. Lisinski, en qualité de catholique, avait quitté la chambre. Quant au procureur, il priait avec tant de ferveur, il soupirait avec tant de componction en levant les yeux au ciel et en remuant les lèvres, que je fus pris aussi d'un accès de dévotion et me mis à prier avec frénésie. Les oraisons dites, et l'eau bénite distribuée en aspersion (notez que Lisinski le catholique vint s'en mouiller les yeux aussi bien que le sonneur de trompe aveugle), Anna et Evlampia adressèrent un dernier remercîment à leur père, et le moment vint enfin d'aller déjeuner. Il y eut beaucoup de plats, tous très-bons, et tous nous y fîmes honneur. Quand apparut l'inévitable bouteille de champagne fabriqué sur les bords du Don, l'ispravnik, en sa qualité de représentant de l'autorité et d'initié aux usages du

grand monde, leva son verre et proposa de boire en l'honneur des belles propriétaires, ainsi que du très-respectable et très-magnanime Martin Pétrovitch Kharlof. À ce mot de magnanime, Slotkine jeta un cri d'enthousiasme, et se précipita sur son bienfaiteur pour l'embrasser. « C'est bien, c'est bien, » dit Kharlof en le repoussant du coude. Alors il se passa une de ces choses que nous nommons chez nous un désagréable incident.

Souvenir, dès le commencement du déjeuner, n'avait cessé de boire. Il se leva tout à coup de sa chaise, rouge comme une betterave, et, désignant Kharlof du doigt, il partit de son vilain éclat de rire.

« Magnanime, magnanime ! s'écria-t-il. Nous verrons de quel goût il trouvera sa magnanimité lorsqu'on le mettra, lui serviteur de Dieu, le dos nu dans la neige. — Que radotes-tu là, imbécile ? dit Kharlof avec mépris. — Imbécile, imbécile, répéta Souvenir ; Dieu seul, qui sait tout, peut savoir lequel de nous deux est le véritable imbécile. Quant à vous, petit frère, vous avez commencé par faire mourir ma sœur, votre épouse ; maintenant vous vous êtes détruit vous-même comme un chiffre barré… Ah ! ah ! ah !

— Comment osez-vous insulter notre vénérable bienfaiteur ! s'écria Slotkine, et, lâchant le bras de Kharlof, il se précipita sur Souvenir. « Savez-vous que, si notre bienfaiteur en témoignait le moindre désir, nous n'hésiterions pas à déchirer l'acte de donation que nous a octroyé sa munificence ? — Ça ne vous empêchera pas de le mettre le dos dans la neige, dit Souvenir en se tapissant derrière Lisinski.

— Silence ! cria Kharlof d'une voix tonnante. Si je te frappe, il ne restera qu'un peu de boue à la place que tu occupes. Et toi

aussi, dit-il à Slotkine, ne fourre pas ton museau où l'on ne t'appelle pas. Si moi, moi Martin Petrovitch Kharlof, j'ai décidé que cet acte de donation fût fait, qui donc peut le détruire ? qui donc dans le monde entier peut s'opposer à ma volonté ?

— Martin Petrovitch, commença d'une langue épaisse le procureur (il avait aussi bu largement, mais cela n'avait fait qu'ajouter à sa gravité), si pourtant monsieur le gentilhomme avait dit une vérité… Vous venez d'accomplir une grande action… Si pourtant, ce qu'à Dieu ne plaise, au lieu de la reconnaissance qui vous est due, vous receviez je ne sais quel affront… »

Je jetai à la dérobée un regard sur les deux sœurs. Anna semblait dévorer des yeux l'homme de loi qui venait de parler, et certainement je n'ai jamais vu de ma vie visage de femme plus méchant, plus venimeux et plus étrangement beau. Evlampia s'était détournée en se croisant les bras sur la poitrine ; mais un sourire plus méprisant que jamais tordait ses lèvres rosées. Kharlof se leva de sa chaise, ouvrit la bouche, mais la voix lui manqua ; il frappa la table du poing avec une telle force que tout sauta et tinta dans la salle.

« Père, s'empressa de dire Anna, monsieur ne nous connaît point : c'est pour cela qu'il parle ainsi. Daignez ne pas vous faire de mal ; vous avez tort de daigner vous fâcher. On dirait que votre visage se tord. »

Kharlof regardait Evlampia. Celle-ci ne dit mot, bien que son voisin de table, Gitkof, lui poussât le coude.

« Je te remercie, ma fille Anna, dit enfin Kharlof d'une voix sourde ; tu es une fille d'esprit. Je compte sur toi et sur ton mari. »

Slotkine poussa de nouveau un cri d'enthousiasme. Gitkof avança la poitrine et frappa du talon ; Kharlof ne sembla point faire la moindre attention à leurs efforts.

« Ce vagabond, continua-t-il en désignant Souvenir du menton, est heureux de me faire enrager. Quant à vous, monsieur le procureur, je vous dirai que vous n'êtes pas fait pour juger Martin Kharlof. Votre intelligence ne s'élève pas si haut. Vous êtes un homme gradué, mais vos paroles sont frivoles. La chose est faite ; ma décision ne changera pas. Vous étiez les bienvenus ; vous êtes les bien quittés. Je m'en vais. Je ne suis plus le maître ici ; je suis un visiteur et j'use de ma liberté… Anna, tiens compagnie à ces messieurs ; moi, je m'en vais. C'est assez. »

Il nous tourna le dos et, sans ajouter une parole, sortit lentement de la chambre.

Le départ du maître de la maison devait forcément déranger la réunion, d'autant plus que nos deux hôtesses disparurent bientôt à leur tour. Ce fut en vain que Slotkine essaya de nous retenir. L'ispravnik ne put s'empêcher de reprocher au procureur sa franchise déplacée.

« Je n'ai pu faire autrement, répondit l'autre ; ma conscience a parlé.

— Quand je vous disais que c'est un franc-maçon, murmura Souvenir à mon oreille.

— Votre conscience, répliqua l'ispravnik ; nous savons ce que c'est que votre conscience. Elle habite votre poche, tout comme chez nous autres pécheurs. »

Pendant cette conversation, le prêtre, déjà debout, mais pressentant la fin du repas, envoyait dans sa bouche morceau sur morceau.

« Je vois que vous avez bon appétit, lui dit Slotkine avec aigreur.

— C'est en prévision… ou comme provision, » dit humblement le prêtre.

On sentait dans cette réponse une habitude de faim invétérée.

Un bruit de voiture se fit entendre devant le perron, et nous nous séparâmes.

Au retour, personne ne se trouva pour empêcher Souvenir de bavarder, car Lisinski, ayant déclaré qu'il était excédé de ces momeries « inutiles », était parti à pied, et ce fut Gitkof qui prit sa place dans notre voiture. Le major en retraite était tout penaud et ne faisait qu'agiter ses moustaches dans le vide. « Eh, eh ! Votre Honneur, criait Souvenir, il paraît que la subordination est allée au diable ! Attendez, fiancé de malheur, on vous en mettra du poivre… hein ! pour vous faire sauter. » Souvenir se tordait de rire, et le pauvre Gitkof ne faisait toujours qu'agiter ses moustaches.

Rentré à la maison, Je racontai à ma mère tout ce qui s'était passé. Elle m'écouta jusqu'au bout et hocha souvent la tête.

« Cela ne promet rien de bon, dit-elle ; je n'aime pas toutes ces innovations. »

Le lendemain, Kharlof vint dîner chez nous. Ma mère le félicita sur l'heureuse terminaison de l'affaire qui l'avait occupé.

« Tu es maintenant un homme libre et tu dois te sentir plus léger.

— Certainement, je me sens plus léger, répondit Kharlof d'un air qui disait tout le contraire. Rien ne m'empêche maintenant de penser à mon âme et de me préparer à l'heure de la mort.

— Eh quoi ! demanda ma mère, est-ce que tes fourmis te courent encore dans la main ? »

Kharlof ouvrit et ferma la paume de la main.

« Elles courent, madame ; et je vous dirai encore une chose : quand je commence à m'endormir, j'entends quelqu'un qui me crie là, dans ma tête : Prends garde, prends garde !

— Ce sont les nerfs », dit ma mère.

Puis elle se mit à parler des incidents de la veille.

« Oui, oui, dit Kharlof l'interrompant, il s'est passé quelque chose… de peu grave. Seulement… voici ce que j'ai encore à vous dire…, ajouta-t-il après avoir hésité un peu. Les vaines paroles de Souvenir ne m'ont pas troublé hier, ni celles de M. le procureur… Celle qui m'a troublé, c'est… »

Ici Kharlof se tut.

« Qui donc ? » demanda ma mère.

Kharlof la regarda fixement :

« Evlampia.

— Evlampia ? ta fille ! Comment cela ?

— Madame, elle était de pierre ; une vraie statue ! Elle ne sent donc rien ? Anna, sa sœur, à la bonne heure ! elle a fait tout ce qu'il fallait ; c'est une fine mouche. Mais Evlampia !… Elle a toujours été… à quoi bon cacher ma faute à présent ?… ma préférée. Comment n'a-t-elle pas eu pitié de moi ? comment ne s'est-elle pas dit : Il faut qu'il soit bien mal, qu'il ne se sente plus de ce monde, pour qu'il nous donne ainsi tout ce qu'il a ? Elle est de pierre. Pas un mot, pas un regard ; elle salue jusqu'à terre, mais sans reconnaissance.

— Attends un peu, repart ma mère, nous lui ferons épouser Gavrilo Fedoulitch ; ça l'amollira. »

Kharlof leva les yeux.

« Vraiment, madame, vous comptez à ce point sur lui ?

— Sans doute.

— Allons, vous en savez plus long là-dessus que moi ; seulement, n'oubliez pas ceci : Evlampia et moi, c'est le même caractère ; le sang cosaque, et le cœur comme un charbon ardent.

— Aurais-tu un cœur de cette espèce, mon père ? »

Kharlof ne dit rien ; il se fit un court silence.

« Eh bien, Martin Petrovitch, reprit ma mère, comment penses-tu sauver ton âme ? Iras-tu faire un pèlerinage à Saint-Mitrophane ou à Kief, ou bien ici près, au couvent de Optino ? On dit qu'il vient de s'y manifester un moine d'une telle sainteté… Il se nomme Macaire… jamais un pareil saint ne s'est vu ; il n'a qu'à regarder, il voit tous vos péchés à travers votre corps.

— Si elle se montre, en effet, une fille ingrate, reprit Kharlof d'une voix rauque, il me semble qu'il me serait plus facile de la tuer de mes propres mains.

— Que dis-tu là, Seigneur Dieu ! s'écria ma mère ; reviens à toi. Voilà ce que c'est de ne m'avoir pas écoutée l'autre jour, quand tu venais me demander conseil. Maintenant tu vas te tourmenter au lieu de penser à ton salut ; et ce sera bien inutilement, comme si tu voulais te mordre le coude. Tu te plains, tu as peur. »

Ce dernier reproche sembla le piquer au vif. Tout son orgueil monta comme un flot ; il se redressa, renversa la tête en arrière, avança le menton.

« Je ne suis pas de ceux, madame Natalia Nicolavna, dit-il d'un air farouche, qui se plaignent, qui ont peur… Je n'ai rien voulu de plus que vous exprimer mes sentiments comme à une bienfaitrice, à une personne que je respecte infiniment. Mais le Dieu tout-puissant (il leva la main au-dessus de sa tête) sait que le globe terrestre se brisera en morceaux avant que je manque à ma parole, ou que j'aie peur, ou que je regrette ce que j'ai fait. Et quant à mes filles, elles ne sortiront pas de l'obéissance dans tous les siècles des siècles. »

Ma mère se boucha les oreilles.

« Oh ! petit père, tu sonnes comme une trompette. Si tu es tellement sûr de ta lignée, grand bien leur fasse et à toi aussi ; mais tu me brises la tête. »

Kharlof s'excusa, poussa deux ou trois soupirs et se tut. Il ne s'anima plus jusqu'au moment du départ. Il disait qu'il redoutait

surtout de mourir subitement, sans repentir ; qu'il voulait se faire une règle de ne plus se fâcher, car la colère gâte le sang et le fait monter à la tête. Puisqu'il avait renoncé à tout, à quoi bon se mettre en colère ? Que d'autres travaillent à leur tour ! que d'autres s'échauffent le sang !

Au moment de prendre congé de ma mère, il lui jeta un regard étrange, rêveur et interrogateur à la fois ; puis, tirant de sa poche, par un brusque mouvement, le volume du Travailleur au repos, il le lui glissa dans la main.

« Qu'est-ce ? demanda-t-elle.

— Lisez là, fit-il d'une voix brève, là où il y a une corne. On y parle de la mort. Je sens que c'est très-bien dit, mais je n'y puis rien comprendre. Je reviendrai et vous m'expliquerez ce que c'est. »

Et Kharlof disparut derrière la porte.

« Ça va mal, ça va mal, » dit ma mère.

Et prenant le volume à l'endroit marqué, elle lut ce qui suit : « La mort est un grand et important travail de la nature. Elle consiste en ceci, que l'esprit, étant beaucoup plus léger, plus subtil et plus pénétrant non-seulement que les éléments de matière auxquels il est soumis, mais même que la force électrique, se nettoie, se purifie d'une façon chimique, et ne cesse de tendre en avant jusqu'à ce qu'il rencontre un endroit également immatériel… »

Ma mère lut ce passage deux ou trois fois et jeta le livre.

Quelques jours plus tard, nous reçûmes la nouvelle que le mari de sa sœur était mort. Elle partit aussitôt m'emmenant avec elle. Bien que ma mère ne se proposât de rester chez sa sœur qu'une semaine ou plus, ce ne fut qu'à la fin de septembre que nous pûmes revenir chez nous.

Le premier mot que me dit mon valet de chambre Procope, qui était aussi mon chasseur, fut que les bécasses étaient arrivées en grande foule, et qu'elles étaient surtout nombreuses dans le petit bois de bouleaux près de Ieskovo, le domaine de Kharlof. Nous avions encore trois heures jusqu'au dîner. Je saisis mon fusil, ma carnassière, et, me faisant accompagner par Procope et mon chien d'arrêt, je partis en courant pour Ieskovo.

Nous y trouvâmes, en effet, beaucoup de bécasses, et sur une trentaine de coups tirés nous en tuâmes cinq ou six. Me hâtant de revenir avec mon butin, j'aperçus près de la route un paysan qui labourait. Son cheval s'était arrêté, et lui, avec force jurons et presque des larmes à travers, secouait violemment la corde qui servait de bride à son cheval, dont il avait presque tordu le cou. Je jetai un regard sur la malheureuse rosse dont les côtes semblaient crever la peau, tandis que ses flancs, inondés de sueur, se soulevaient et retombaient par secousses irrégulières comme un vieux soufflet de forge. Je reconnus sur-le-champ, à sa cicatrice sur l'épaule, la vieille jument étique qui pendant tant d'années avait voituré Kharlof. « Est-ce que Martin Petrovitch ne serait plus en vie ? » demandai-je à Procope. La chasse nous avait si complétement absorbés tous deux, que jusqu'à ce moment nous n'avions point parlé d'autre chose.

« Non, il est vivant, répondit Procope. Pourquoi le demandez-vous ?

— Mais c'est bien son cheval, répliquai-je ; l'aurait-il vendu ?

— En effet, ce cheval était à lui, mais il ne l'a pas vendu ; on le lui a pris pour le donner à ce paysan-là. Bien des choses se sont passées en votre absence, ajouta-t-il avec un léger sourire, et comme pour répondre à mon regard étonné. Et quelles choses, grand Dieu ! c'est maintenant M. Slotkine qui est le maître.

— Et Martin Petrovitch ?

— Oh ! Martin Petrovitch est devenu comme qui dirait le dernier des hommes. Il ne mange que du pain sec et du froid ; que voulez-vous de plus ? Il ne compte plus pour rien ; un de ces beaux matins on le chassera de la maison. »

L'idée qu'on pouvait chasser un pareil géant ne pouvait pas m'entrer dans la tête.

« Mais Gitkof, demandai-je, que dit-il de tout cela ? Je suppose qu'il est marié avec la seconde fille.

— Marié ! s'écria Procope en riant cette fois-ci tout de bon ; on ne lui laisse pas seulement passer le seuil de la porte. « Tourne tes brancards d'un autre côté ; nous n'avons que faire de toi. » Je vous l'ai déjà dit, c'est Slotkine qui commande.

— Et la fiancée ?

— Evlampia Martinovna ! Eh ! notre maître, je vous répondrais bien là-dessus, mais vous êtes trop jeune. Voilà… — Oh ! oh ! on dirait que Diane est en arrêt. »

En effet, ma chienne se tenait immobile devant un épais buisson de chêne qui terminait un ravin boisé aboutissant à la route. J'y courus avec Procope ; une bécasse partit du buisson : nous lui

lâchâmes deux coups de fusil sans l'atteindre, et nous allâmes la chercher à la remise.

La soupe était déjà sur la table quand je revins à la maison. Ma mère me gronda de l'avoir fait attendre. Je lui offris les bécasses que je rapportais ; mais elle ne les regarda seulement pas, elle avait l'air mécontent. Souvenir, Lisinski et Gitkof se tenaient dans la salle à manger ; le major en retraite s'était fourré dans un coin comme un écolier en pénitence. Son visage exprimait la confusion et le dépit, ses yeux étaient rouges : on eût dit qu'il venait de pleurer. Je n'eus pas grand'peine à deviner que, si ma mère montrait de la mauvaise humeur, mon arrivée tardive n'y était pour rien. Elle ne dit pas un mot pendant tout le dîner. Le major jetait sur elle des regards piteux, ce qui pourtant ne l'empêchait pas de manger avec voracité ; Souvenir tremblait comme s'il avait eu la fièvre ; seul, Lisinski gardait une attitude assurée.

« Vikenti Ossipitch, lui dit tout à coup ma mère, je vous prie d'envoyer dès demain un équipage à M. Kharlof pour le faire venir ici, puisqu'on vient de m'avertir que le sien n'est plus à sa disposition, et faites-lui dire qu'il faut absolument qu'il vienne ; je désire le voir. »

Lisinski allait répondre, mais il se retint.

« Faites aussi savoir à Slotkine que je lui ordonne de paraître devant moi… Entendez-vous bien ? je l'ordonne.

— Voilà un vaurien qu'il faudrait… » murmura Gitkof dans son assiette.

Ma mère lui jeta un tel regard de mépris qu'il se tut aussitôt et détourna la tête.

« Martin Petrovitch ne viendra pas, me souffla Souvenir à l'oreille au moment où nous quittions la salle à manger. Vous ne pouvez imaginer ce qu'il est devenu ; l'esprit humain se refuse à le comprendre. Il n'entend rien de ce qu'on lui dit, parole d'honneur. Cela fait penser au proverbe : La fourche a saisi la couleuvre. »

Et Souvenir partit de son vilain rire.

La prédiction de Souvenir se trouva justifiée : Kharlof ne voulut pas se rendre chez ma mère. Celle-ci ne se tint pas pour vaincue ; elle lui fit parvenir une lettre écrite de sa propre main. Kharlof lui renvoya un morceau de papier à sucre sur lequel étaient écrits en grandes lettres les mots suivants : « Devant Dieu, je ne puis, la honte me tuerait ; laissez-moi disparaître. Merci… ne me tourmentez pas. Kharlof, Martinko. » Slotkine vint, mais un jour entier plus tard que ma mère ne lui avait ordonné de paraître. Elle le fit introduire dans son cabinet. La conversation ne dura pas plus d'un quart d'heure. Slotkine sortit de chez ma mère le visage enflammé, avec une expression si insolemment méchante, que, l'ayant rencontré dans le salon, j'en restai stupéfait, et Souvenir, qui s'était glissé derrière moi, ne put achever son éclat de rire habituel. Quand ma mère sortit de son cabinet, elle n'avait pas le visage moins rouge, et déclara à haute voix, devant tous ses gens, que jamais elle ne permettrait que Slotkine fût admis en sa présence.

« Et si les filles de Martin Petrovitch, ajouta-t-elle, osaient se présenter, car elles ont assez d'impudence pour le faire, il faut aussi leur refuser la porte. »

Àdîner, elle s'écria tout à coup :

« Voyez-vous, quel misérable petit juif ! C'est moi qui l'ai tiré de la boue, par les oreilles, comme un lièvre embourbé ; j'en ai fait un homme, il me doit tout, et il a l'audace de me dire que je ne devrais pas me mêler de ce qui ne me regarde pas ; que Martin Petrovitch fait le capricieux, qu'on aurait tort de le traiter avec trop d'indulgence… Trop d'indulgence ! comprenez-vous cela ? Ô l'ingrat petit crapaud ! »

Le major Gitkof crut sans doute que Dieu lui-même lui offrait enfin l'occasion pour placer son mot ; elle l'arrêta dès qu'il ouvrit la bouche.

« Tu es bon aussi, toi ! s'écria-t-elle ; tu n'as pas pu venir à bout d'une jeune fille, et ça se dit un officier ! Je m'imagine comme ton bataillon devait t'obéir ! Et il avait encore la prétention de devenir mon intendant ; un bel intendant que j'aurais eu là ! »

Lisinski, qui était assis au bout de la table, sourit avec satisfaction, et l'infortuné major agita ses moustaches et cacha son long visage dans les plis de sa serviette.

Après dîner, il sortit sur le perron pour y fumer une pipe, selon son habitude ; il me parut si délaissé que, malgré mon peu de sympathie, je m'approchai de lui.

« Gavrilo Fedoulitch, lui dis-je, comment se fait-il que vos fiançailles avec Evlampia soient allées au diable ? Je vous croyais marié depuis longtemps. »

L'ex-major me jeta un regard plein de mélancolie.

« Un serpent venimeux, répondit-il en accentuant avec amertume chaque syllabe ; un serpent sorti en rampant de dessous

une racine pourrie m'a percé de son dard, et a mis en poussière toutes mes espérances dans cette vie. Et je vous aurais raconté, Dmitri Séménitch, toutes mes misères, si je ne craignais d'allumer le courroux de madame votre mère. »

Le mot de Procope : « Vous êtes trop jeune », me revint aussitôt à la mémoire

Gitkof poussa un gémissement et se frappa la poitrine de son poing fermé.

« La patience, la patience ! voilà tout ce qui me reste… Souffre, vétéran ; souffre, vieux soldat ! Tu as servi ton tzar avec fidélité, sans peur et sans reproche ; tu n'as épargné ni ta sueur ni ton sang… Voilà dans quel pétrin tu es tombé !… Si cela s'était passé dans mon régiment, et si j'en avais eu le pouvoir, continua-t-il en aspirant avec violence la fumée de son long tuyau, je l'aurais… je l'aurais traité à coups de plat de sabre… »

Gitkof retira sa pipe et regarda devant lui comme s'il eût aperçu le tableau que son imagination lui retraçait en ce moment. Souvenir s'approcha en sautillant. Je les laissai ensemble et me promis de revoir Kharlof coûte que coûte, tant ma curiosité enfantine était excitée par tous ces propos.

Le lendemain, je partis de nouveau avec mon chien et mon fusil, mais cette fois sans Procope, pour le bois de Ieskovo. Il faisait un temps merveilleux. Je crois que nulle part, hors de la Russie, on ne trouve un temps pareil au mois de septembre. Le calme était si grand qu'on pouvait entendre à plus de cent pas un écureuil sautiller sur les feuilles sèches qui déjà jonchaient le sol, ou bien une branche morte qui, se détachant du faîte d'un arbre, heurtait faiblement d'autres branches dans sa chute, et

tombait..., tombait pour ne jamais bouger... dans l'herbe fine. L'air, ni chaud ni frais, mais plein de senteurs et comme légèrement acidulé, vous caressait les joues et les yeux. Un fil de la Vierge, léger comme la soie, arrivait en flottant dans l'air, s'accrochait aux canons du fusil et s'étendait de toute sa longueur, signe certain d'un beau temps soutenu. Le soleil jetait une lumière pâle et douce : on eût dit un clair de lune. Je trouvai des bécasses, mais je n'y faisais pas grande attention cette fois. Je savais que le bois de Ieskovo arrivait presque à l'habitation de Kharlof, jusqu'à la haie de son jardin, et je me dirigeai de ce côté, sans savoir au juste de quelle façon j'y pourrais pénétrer, ni même si je ferais bien de l'essayer, puisque ma mère était en délicatesse avec les nouveaux maîtres du domaine.

Tout à coup j'entendis des pas à quelque distance de moi. J'écoutai ; quelqu'un se dirigeait de mon côté.

« Tu aurais dû prévenir..., dit une voix féminine.

— Allons donc ! répondit une voix d'homme ; est-ce qu'on peut tout faire à la fois ? »

Ces voix m'étaient connues. Une robe bleue apparut à travers les noisetiers déjà privés de leurs feuilles, un cafetan de couleur sombre se montra près d'elle ; puis Evlampia et Slotkine sortirent à cinq pas de moi sur la clairière où je me trouvais. Tous deux se troublèrent à ma vue. Evlampia se retourna aussitôt et disparut dans les broussailles. Quant à Slotkine, il hésita un moment, puis s'approcha de moi. Son visage n'offrait plus la moindre trace de cette humilité obséquieuse avec laquelle, quatre mois avant, il frottait dans ses mains la gourmette de mon cheval en le prome-

nant dans la cour de son beau-père ; cependant je n'y vis pas non plus cet air de défi insolent qui m'avait tant frappé la veille.

« Avez-vous tué beaucoup de bécasses ? me demanda-t-il en soulevant sa casquette et en passant sa main dans les boucles de ses cheveux noirs. Vous chassez dans notre bois, mais soyez le bienvenu : nous ne nous y opposons pas, au contraire.

— Je n'ai rien tué aujourd'hui, et je vais quitter votre bois sur-le-champ. »

Slotkine s'empressa de remettre sa casquette.

« Que dites-vous ? s'écria-t-il en étendant les deux mains ; nous ne vous chassons pas. Nous sommes même enchantés… Evlampia Martinovna vous dira la même chose… Evlampia ? venez ici ! Où est-elle donc ? »

La tête d'Evlampia parut au-dessus des buissons ; mais elle ne s'approcha point.

« Je dois même dire, reprit Slotkine, qu'il m'a même été très-agréable de vous rencontrer. Madame votre mère a daigné se fâcher hier contre moi, sans vouloir entendre aucune explication. Et moi, je vous le dis comme je le dirais devant Dieu, je ne m'accuse d'aucune faute. Impossible d'en agir autrement avec Martin Petrovitch ; il est tombé tout à fait en enfance. Nous ne pouvons pas pourtant satisfaire tous ses caprices, et quant à des respects, il en a tant qu'il en veut. Demandez plutôt à Evlampia Martinovna. »

Evlampia ne bougea point. Le sourire méprisant qui lui était familier errait sur ses lèvres et remontait jusqu'à ses yeux.

« Mais pourquoi, Vladimir Vassiliitch, lui dis-je, avez-vous vendu le cheval de M. Kharlof ? »

Je ne pouvais pas digérer que cette pauvre bête fût tombée aux mains d'un paysan.

« Pourquoi nous l'avons vendu ? Belle question ! À quoi pouvait-il servir ? À manger du foin sans profit. Un paysan saura toujours le faire labourer. Quant à Martin Petrovitch, s'il lui prend l'envie de sortir, il n'a qu'à nous en faire la demande. Nous ne lui refusons pas une voiture..., si ce n'est un jour de travail.

— Vladimir Vassiliitch ? » dit Evlampia d'une voix sourde, comme pour l'appeler, et sans quitter sa place. Elle tordait autour de ses doigts des tiges de plantain et en faisait sauter les têtes en les frappant l'une contre l'autre.

« Il y a encore le petit cosaque Maximka... continua Slotkine ; Martin Petrovitch se plaint qu'on le lui a enlevé pour le mettre en apprentissage. Daignez y réfléchir vous-même : qu'aurait-il fait chez Martin Petrovitch ? Le vagabond, et rien de plus. Il ne peut pas même servir comme il faut, parce qu'il est trop bête et trop jeune. Maintenant, il est apprenti chez un sellier. — Eh bien ! qu'il devienne un bon ouvrier ; il se rendra utile à lui-même et il nous payera un bon obrok. Dans notre petit ménage, c'est quelque chose ; il ne faut rien dédaigner dans un pauvre petit ménage comme le nôtre. »

Et voilà l'homme que Kharlof traitait de guenille ! pensai-je en moi-même. « Qui donc fait la lecture à Martin Petrovitch ?

— Que lire ? Il avait un livre, qui, grâce à Dieu, a disparu. Quelle idée de lire à son âge !

— Et qui lui fait la barbe ? » demandai-je encore.

Slotkine se mit à rire d'un air affable, comme pour encourager une bonne plaisanterie que j'aurais faite.

« Personne. Dans les premiers temps, il se grillait la barbe avec une chandelle ; à présent, il la laisse pousser… et c'est parfait.

— Vladimir Vassiliitch ? répéta Evlampia avec insistance ; venez donc ici ! »

Slotkine lui fit un petit signe de la main.

« Martin Petrovitch, reprit-il, est chaussé, vêtu ; il mange ce que nous mangeons. Que lui faut-il de plus ? N'a-t-il pas déclaré lui-même qu'il ne voulait plus rien en ce monde que penser au salut de son âme ? Eh bien ! qu'il y pense : il devrait se souvenir que maintenant…, tournez la chose comme il vous plaira… tout est à nous. Il se plaint aussi que nous ne lui payons pas sa pension… Est-ce que nous avons toujours de l'argent ? Et qu'a-t-il besoin de cet argent, puisque rien ne lui manque ? Je vous assure que nous le traitons tout à fait en bons parents… Voilà, par exemple, les chambres qu'il occupe. Nous en avons le plus grand besoin. Sans ces chambres, nous ne pouvons vraiment pas nous retourner. Et pourtant nous souffrons qu'il y demeure. Nous pensons même à lui procurer des distractions. Ainsi, pour le jour de la Saint-Pierre, je lui ai acheté à la ville d'excellents hameçons, très-chers, de vrais hameçons anglais. Nous avons des tanches dans l'étang ; il n'aurait qu'à s'asseoir sur le bord et pêcher à la ligne… Une heure, deux heures se passent, et la friture est prête. Quelle meilleure occupation pour un vieillard ?

— Vladimir Vassiliitch ? » s'écria pour la troisième fois Evlampia d'une voix impérieuse.

Et elle jeta loin d'elle les tiges qu'elle tordait dans ses doigts.

« Je m'en vais. »

Ses yeux rencontrèrent les miens.

« Je ne reste pas ici. »

Et bientôt elle disparut dans le bois.

« On y va ! on y va ! dit Slotkine… Martin Petrovitch lui-même nous approuve, continua-t-il en se retournant vers moi. D'abord, il se sentait offensé ; il murmurait même jusqu'à ce qu'il se fût rendu compte. C'était un homme, — vous vous en souvenez bien, — un homme violent, chaud, bien chaud. Maintenant, il est devenu tout à fait tranquille. Madame votre mère s'est fâchée contre moi… Que voulez-vous ? c'est une grande dame ; elle tient à son pouvoir, ni plus ni moins que Martin Petrovitch en son temps. Venez vous-même, voyez, et à l'occasion dites un mot en notre faveur. Je n'oublie pas les bienfaits de Natalia Nicolavna ; mais, après tout, il faut que nous vivions aussi.

— Et Gitkof ? demandai-je ; comment l'a-t-on refusé ? »

Slotkine haussa les épaules.

« Fedoulitch ? cette tête de cheval ? Mais, de grâce, à quoi pouvait-il être bon ? Il a été soldat toute sa vie, et voilà tout à coup qu'il imagine de s'occuper des choses du ménage. Il dit : « Je sais conduire les paysans, parce que je sais souffleter. » Il ne fait rien du tout, car il faut savoir souffleter à point. C'est Evlampia Martinovna elle-même qui l'a refusé. Est-ce qu'un soldat fait

quelque chose au monde ? Tout notre ménage avec lui fût allé au diable.

« — A-ou ! fit retentir la voix sonore d'Evlampia.

— J'y vais, j y vais, » répondit Slotkine. Il me tendit la main, et j'avoue, à ma honte, que je lui donnai la mienne. « J'ai l'honneur de vous saluer, Dmitri Séménitch, dit-il en montrant toutes ses dents blanches. Tirez des bécasses tant que vous voudrez : c'est un oiseau qui passe, qui n'appartient à personne ; mais si un lièvre traverse votre chemin, épargnez-le : c'est notre gibier. J'oubliais encore… N'auriez-vous pas un petit de votre chienne ?

— A-ou ! fit encore entendre Evlampia.

— A-ou ! a-ou ! » répondit Slotkine.

Et il s'éloigna en courant.

Je me souviens que, resté seul, je me dis à moi-même : Comment Kharlof n'a-t-il pas exterminé Slotkine jusqu'à ne laisser qu'un peu de boue sur la place, comme il l'en avait menacé ? Et comment celui-ci ne craignait-il pas un tel sort ? Il faut, pensai-je, que Kharlof soit devenu bien tranquille. Mon désir s'en accrut de pénétrer dans Ieskovo et d'apercevoir, ne fût-ce que du coin de l'œil, ce colosse que je ne pouvais pas me figurer humble et dompté.

J'étais déjà parvenu à la lisière du bois lorsque tout à coup sous mes pieds partit une bécasse qui prit son vol vers le fourré. Je la couchai en joue, mon fusil rata ; ne voulant pas perdre un si beau gibier, je m'élançai à sa poursuite. J'avais à peine fait une centaine de pas, que j'aperçus dans une clairière, sous un large bouleau, non pas la bécasse, mais le même Slotkine. Couché sur

le dos, les deux bras pliés sous la tête, et regardant le ciel d'un air satisfait, il balançait nonchalamment sa jambe gauche posée sur le genou droit. Il n'avait pas remarqué mon approche. À quelques pas de lui, lentement et les yeux baissés, se promenait Evlampia ; elle semblait chercher quelque chose dans l'herbe, comme des champignons ou des fleurs ; elle se penchait par moments, tendait la main et fredonnait un refrain. Je reconnus les paroles suivantes d'une vieille légende russe :

Sors, lève-toi, monte au ciel, nuée d'orage ;
Frappe, frappe mon beau-père ;
Foudroie, foudroie ma belle-mère.
Quant à ma jeune femme, je la tuerai moi-même.

Evlampia chantait d'une voix de plus en plus claire et haute ; elle appuya sur le dernier vers. Slotkine continuait à sourire d'un air béat, tandis qu'elle, en marchant, semblait tracer des cercles autour de lui.

« Voyez-vous ça ? dit-il enfin. Que ne vient-il pas à la tête de toutes ces femmes ?

— Eh, quoi donc ? »

Slotkine releva la tête.

« Comment, quoi donc ? Et quelles paroles chantes-tu là ?

— Tu sais, Valodia, qu'il n'est pas permis d'ôter un mot d'une chanson… »

Evlampia m'aperçut ; nous poussâmes tous deux un cri, et chacun s'enfuit de son côté. Un instant plus tard, j'étais revenu

sur la lisière du bois, et, après avoir franchi une étroite prairie, je me trouvai devant le jardin de Kharlof.

Je n'avais ni le temps ni le loisir de réfléchir à ce que je venais de voir ; je sais seulement que le mot de philtre, dont le sens m'avait étonné quelques jours avant, me revint à l'esprit. Je m'avançai le long de la haie, et bientôt, à travers les saules argentés, j'aperçus la cour et les deux maisonnettes de Kharlof. Toute l'habitation me sembla plus propre et mieux soignée ; partout se voyaient les traces d'une surveillance active et constante. Anna Martinovna parut sur le perron, et, clignant au soleil ses yeux d'un bleu pâle, regarda longtemps du côté du bois.

« As-tu vu le maître ? demanda-t-elle à un paysan qui traversait la cour.

— Vladimir Vassiliitch ? répondit celui-ci en arrachant son bonnet de sa tête. Je crois bien qu'il est allé au bois.

— Je sais qu'il y est allé. Ne l'as-tu pas vu revenir ?

— Non, je ne l'ai pas vu. »

Le paysan continuait à se tenir immobile et tête nue.

« Va-t'en, dit-elle… Mais non ; sais-tu où est Martin Petrovitch ?

— Martin Petrovitch, répondit le paysan d'une voix traînante, et soulevant tantôt le bras droit, tantôt le bras gauche, comme s'il voulait montrer quelque chose ; il est là-bas, sur le bord de l'étang, assis, tenant une ligne. Il est entré dans les joncs, et il tient une ligne à la main. Est-ce qu'il veut prendre du poisson dans ce temps-ci ? Dieu sait !

— C'est bien, va-t'en, répéta Anna, et relève d'abord cette roue qui traîne à terre. »

Le paysan s'empressa d'obéir, et elle, toujours sur le perron, regardait toujours du côté du bois ; puis elle fit lentement un geste de menace, et rentra dans la maison.

« Axutka ! » cria sa voix impérieuse.

J'avais été frappé de son air courroucé et de la façon dont elle serrait ses lèvres déjà si minces. Elle était vêtue négligemment, et une tresse déroulée de ses cheveux lui tombait sur l'épaule. Malgré le négligé de sa toilette, malgré sa mauvaise humeur, elle me semblait toujours attrayante, et j'aurais volontiers baisé cette main étroite et rageuse avec laquelle, par deux fois, elle avait rejeté avec dépit la tresse indocile.

Kharlof serait-il vraiment devenu un pêcheur ? me demandais-je à moi-même en m'approchant de l'étang que je savais être au bout du jardin. Je montai sur la digue, je regardai à droite et à gauche : personne ! Je me dirigeai sur un des bords ; enfin, au fond d'une petite baie, dans une forêt de joncs roussis et salis par l'automne, j'aperçus une masse grisâtre. C'était bien Kharlof. Sans bonnet, échevelé, dans une sorte de houppelande en toile, déchirée à toutes les coutures, les jambes repliées sous lui, il était assis, immobile, sur la terre nue ; tellement immobile, qu'à mon approche un petit cul-blanc partit de la vase desséchée, à deux pas de lui, et traversa l'étang à petits coups d'ailes en sifflotant. Il fallait donc bien que rien n'eût bougé dans son voisinage. Toute la figure de Kharlof était si étrange, qu'en l'apercevant mon chien s'arrêta court, serra la queue entre les jambes et se mit à grogner. Kharlof tourna à peine la tête, et jeta sur moi et sur mon chien

des regards d'homme sauvage. Sa barbe le changeait beaucoup ; elle était courte, mais épaisse, et crépue comme l'astrakan. Un des bouts du bois de sa ligne posait dans sa main droite, qu'il tenait ouverte ; l'autre sur l'eau. Mon cœur battit violemment ; cependant je m'approchai de lui et le saluai. Il se mit à cligner lentement des yeux comme quelqu'un qui s'éveille à peine.

« Vous êtes là… à pêcher du poisson, Martin Petrovitch ? lui demandai-je.

— Oui, du poisson », répondit-il d'une voix enrouée.

Et il donna une saccade à sa ligne, à l'extrémité de laquelle pendait un bout de ficelle sans hameçon.

« Mais votre ligne est cassée ! »

Je m'aperçus en même temps qu'il n'y avait auprès de lui ni cruche, ni vers d'amorce ; d'ailleurs, quelle pêche possible au mois de septembre ?

« Cassée ? répéta-t-il en se passant la main sur le visage ; c'est égal. »

Et il rejeta son bâton sur l'eau.

« Est-ce le fils de Natalia Nicolavna ? » demanda-t-il quelques instants plus tard, pendant lesquels je l'avais considéré avec stupeur. Il me semblait toujours un géant, quoiqu'il eût beaucoup maigri ; mais quels haillons le couvraient ! et quelle ruine que tout son corps !

« Oui, répondis-je, je suis le fils de Natalia Nicolavna.

— Vivante ?

— Ma mère se porte bien. Elle a été très-affligée de votre refus ; elle ne s'y attendait pas. »

Kharlof inclina le front.

« As-tu été là ? dit-il en me désignant de la tête la maison. Tu n'y as pas été ? Vas-y, qu'as-tu à faire ici ? Va, inutile de causer avec moi, ça m'ennuie. »

Il se tut quelques instants.

« Tu es toujours à vagabonder avec ton fusil. Quand j'étais jeune, je courais aussi dans ce sentier-là ; mais mon père… Oh ! comme je le respectais… Pas comme ceux d'à présent. Mon père me sangla de coups de fouet, et tout fut dit : plus de bêtises, car je le respectais, moi ! »

Kharlof se tut de nouveau.

« Ne reste pas ici, reprit-il ; va-t'en à la maison. Tu verras… ça marche à merveille. Volodka… » Sa voix s'étrangla. « Volodka est un vrai propre à tout… C'est un gaillard, et c'est aussi une canaille. »

Je ne savais que dire. Kharlof parlait avec un grand calme.

« Regarde aussi mes filles. Tu te rappelles bien… J'en avais deux… des ménagères achevées. Quant à moi, frère, je suis devenu vieux, je suis en retraite… La tranquillité… tu sais. »

Belle tranquillité ! pensai-je en jetant un regard autour de moi.

« Martin Petrovitch, m'écriai-je tout à coup, il faut absolument que vous veniez chez nous. »

Kharlof me jeta un regard de côté.

« Va-t'en, frère, va, te dis-je.

— Ne refusez pas à ma mère, venez.

— Va-t'en, va-t'en, répétait Kharlof ; à quoi bon causer avec moi ?

— Si vous n'avez pas de voiture, ma mère vous en enverra une.

— Va-t'en.

— Voyons, Martin Petrovitch, laissez-vous toucher. »

Kharlof pencha la tête ; il me sembla que ses joues terreuses se coloraient lentement.

« Vous viendrez chez nous, n'est-ce pas ? À quoi bon rester ici à vous tourmenter ?

— Qu'entends-tu par me tourmenter ?

— Je veux dire que vous avez tort d'être comme vous voilà. »

Kharlof parut rêver. Enhardi par son silence, je résolus de le pousser à bout. N'oubliez pas que j'avais à peine quinze ans.

« Martin Petrovitch, m'écriai-je en m'asseyant à côté de lui, je sais tout, tout absolument ; je sais de quelle façon indigne on vous traite. Quelle situation pour vous ! Mais pourquoi perdre courage ? »

Kharlof ne dit mot ; il laissa glisser dans l'eau le bâton qu'il tenait. Et moi, quel homme d'esprit, quel philosophe profond je me croyais en ce moment !

« Certainement, repris-je, vous avez agi d'une façon imprudente en donnant tout à vos filles. C'était grand et généreux, et certes je ne vous en ferai pas de reproche ; par le temps qui court, la grandeur d'âme est chose rare ; mais si vos filles sont ingrates, votre rôle, à vous, est de répondre par le mépris. Oui, par le mépris, et non pas de vous abandonner à cette humeur noire.

— Laisse-moi, murmura Kharlof en grinçant des dents, et ses yeux, toujours fixés sur l'étang, s'enflammèrent de nouveau. Va-t'en !

— Mais, Martin Petrovitch…

— Va-t'en, dis-je, ou je te tue. »

Je m'étais tout à fait rapproché de lui. À ces derniers mots, je bondis de ma place.

« Que dites-vous là ? m'écriai-je.

— Je te tuerai, va-t'en. »

La voix de Kharlof s'échappait de sa poitrine comme un hurlement rauque ; ses yeux furieux continuaient de regarder droit devant lui.

« Je te jetterai à l'eau avec tous tes conseils, imbécile, pour t'apprendre à venir déranger un vieillard, marmot que tu es ! »

Je vis qu'il pleurait ; de petites larmes glissaient sur ses joues l'une après l'autre, et pourtant son visage avait alors une expression tout à fait féroce.

« Va-t'en, ou, devant Dieu, je te tuerai… pour servir d'exemple à d'autres. »

Il fit un brusque mouvement de côté, relevant la lèvre comme un sanglier. Je ramassai mon fusil et me sauvai à toutes jambes. Mon chien me suivit en aboyant d'un air effaré ; il avait pris peur aussi.

De retour à la maison, je me gardai bien de raconter mon aventure à ma mère ; mais le diable sait pourquoi, ayant rencontré Souvenir, je m'avisai de lui dire tout. Cet être insupportable fut tellement enchanté de mon récit qu'il en rit à se tordre. J'eus grande envie de le battre.

« Oh ! disait-il tout haletant de rire, que j'aurais voulu voir cette grande carcasse de Kharlof assise dans la boue !

— Allez à l'étang, lui dis-je, si vous êtes si curieux.

— Ah ! bien oui, et s'il me tue au lieu de vous ? »

Je me repentis trop tard de mon bavardage déplacé. Gitkof, à qui Souvenir s'empressa de transmettre mon récit, considéra la chose sous un point de vue différent.

« On finira par devoir s'adresser à la police, dit-il, et peut-être faudra-t-il envoyer quérir un détachement de soldats. »

Vers la mi-octobre, trois semaines environ après mon entrevue avec Kharlof, je me tenais à la fenêtre de ma chambre, au second étage de notre maison, et je regardais tristement notre cour et le chemin qui passait au delà. Depuis cinq jours le temps était devenu si mauvais qu'il ne fallait plus songer à la chasse. Tout être vivant semblait s'être caché ; les moineaux eux-mêmes se tenaient abrités et les corbeaux avaient disparu. Tantôt le vent gémissait sourdement, tantôt il sifflait avec violence. Le ciel, voilé par des nuages très-bas et sans aucune percée de lumière, passait

d'un blanc pâle à une couleur plombée plus sinistre encore. La pluie, qui tombait sans cesse ni trêve, devenait à ce moment une véritable averse, et s'étalait sur les vitres en grosses larmes. Les arbres, déjà décolorés, s'agitaient en désespérés. Bien qu'il n'y eût plus une feuille à leur prendre, le vent s'obstinait à les tourmenter. On voyait partout de grandes flaques d'eau parsemées de feuilles mortes, et de grosses bulles d'air, naissant et éclatant sans cesse, glissaient en tremblotant sur leurs surfaces fouettées par la pluie. La boue des chemins était insondable. Le froid pénétrait dans les chambres, sous les vêtements, jusqu'à la moelle des os. Le cœur se glaçait par je ne sais quelle crainte de ne jamais revoir ni soleil ni couleurs, comme si cette boue gluante, cette humidité grise, ce froid aigre dussent durer éternellement, comme si ce vent dût éternellement gémir et siffler.

Je me tenais immobile et rêveur devant ma fenêtre, et je me rappelle que tout à coup, bien que la pendule marquât midi, l'obscurité devint noire autour de moi. Ce fut alors qu'il me sembla voir, traversant la cour, de la porte d'entrée au perron, quoi ? un ours, non pas à quatre pattes, mais comme on le représente quand il se dresse pour danser. J'en croyais à peine mes yeux. Si ce que j'avais vu n'était pas un ours, c'était un être énorme, noir et velu. Je cherchais encore à me rendre compte de cette apparition, lorsqu'un bruit épouvantable retentit dans l'étage inférieur. Des voix s'élevèrent, des bruits de pas… Je descendis l'escalier en courant et me précipitai dans la salle à manger.

Àla porte du salon, le visage tourné vers moi, se tenait, debout et comme pétrifiée, ma mère. Derrière elle se voyaient quelques figures de femmes effrayées. Le maître d'hôtel, deux laquais, le petit Cosaque, tous bouche béante, se pressaient à la porte de

l'antichambre. Au milieu de la salle à manger, couvert de boue, déguenillé, tellement imprégné d'eau, qu'une vapeur s'élevait de lui et que de petits ruisseaux coulaient sur le plancher, se tenait à genoux haletant, suffoqué, râlant, cet être monstrueux que je venais de voir traverser notre cour. C'était Kharlof. Je m'approchai, et j'aperçus non pas son visage, mais sa tête, car il pressait des paumes de ses deux mains ses cheveux souillés de boue. Il respirait bruyamment, convulsivement ; on eût dit que quelque chose bouillait dans sa poitrine. Tout ce que je pus distinguer dans cette masse immonde, ce fut le blanc de ses petits yeux qu'il roulait avec un effarement sinistre. Il était effrayant.

Je me rappelai le voisin qui l'avait traité de mastodonte. En effet, un tel aspect devait avoir quelque monstre antédiluvien, à peine échappé des griffes d'un autre monstre encore plus puissant, qui l'aurait attaqué dans la vase profonde des marais de l'âge primitif.

« Martin Petrovitch ! s'écria enfin ma mère en frappant dans ses mains ; est-ce bien toi ? Dieu de miséricorde !

— Moi, moi, répondit une voix brisée qui semblait accentuer chaque mot avec un effort douloureux, oui, moi.

— Que t'est-il arrivé ? bon Dieu !

— Nata… lia Nicolav… na… j'ai couru jusqu'ici de la maison… à pied…

— Par un tel temps ! Mais tu ne ressembles pas à un être humain ! Lève-toi, prends un siége. Et vous, dit-elle aux femmes de chambre, apportez vite des serviettes. N'y aurait-il pas quelque habillement ici ? demanda-t-elle au maître d'hôtel. »

Celui-ci leva les mains au ciel, comme pour dire : « Où trouver un vêtement à cette taille ? » — Du reste, on peut apporter un drap de lit ou bien une couverture de cheval ; nous en avons une toute neuve.

— Mais lève-toi donc, Martin Pétrovitch, assieds-toi, » répétait ma mère.

« On m'a chassé, madame, s'écria Kharlof avec un long gémissement, en renversant la tête et étendant les bras devant lui ; on m'a chassé, Natalia Nicolavna ; mes propres filles, de mon propre nid ! »

Ma mère fit un signe de croix : « Que dis-tu là ? Quelle horreur ! Mais lève-toi enfin, Martin Pétrovitch ; fais-moi cette grâce. »

Deux femmes de chambre arrivèrent avec des serviettes et s'arrêtèrent devant Kharlof. Elles ne savaient que faire avec cette masse boueuse qui se dressait devant elles. Le maître d'hôtel arriva de son côté avec une grande couverture de laine. La tête pointue de Souvenir parut et disparut à la porte de l'antichambre.

« Allons, debout, dit ma mère d'un ton de commandement, et raconte-moi, par ordre, tout ce qui est arrivé. »

Kharlof se souleva lentement. Le maître d'hôtel eut l'idée de venir à son aide ; mais il ne fit que se salir la main et recula en secouant les doigts. Chancelant comme un homme ivre, Kharlof s'approcha d'une chaise, et s'y laissa tomber. Alors les femmes de chambre s'avancèrent avec leurs linges ; il les éloigna d'un geste de la main, et refusa également la couverture. Du reste, ma mère

n'insista point : évidemment on ne pouvait sécher Kharlof. On se contenta d'essuyer les traces qu'il avait laissées sur le parquet.

« Comment donc t'ont-ils chassé ? » demanda ma mère à Kharlof, dès qu'il eut un peu repris haleine.

« Madame… Natalia Nicolavna, dit-il enfin avec effort », — et je fus encore frappé du mouvement inquiet du blanc de ses yeux, — « je vais vous dire toute la vérité. C'est moi qui suis le plus coupable…

— Voilà ce que c'est ; tu n'as pas voulu m'écouter, dit ma mère en agitant un flacon d'eau de Cologne : l'odeur marécageuse que répandait Kharlof n'était plus tolérable.

« Oh ! madame, ce n'est pas là qu'est ma faute ; c'est l'orgueil. L'orgueil m'a perdu, ni plus ni moins que le roi Nabuchodonosor. Je me disais : le seigneur Dieu ne m'a pas privé d'esprit…, si j'ai décidé quelque chose, ce doit être juste… Et puis, par là-dessus, la peur de la mort… et la tête m'a tourné… Je montrerai, me disais-je, au monde entier, avant d'en finir avec la vie, ma force et mon pouvoir. Je les gratifierai tous, et tous me devront reconnaissance jusqu'au tombeau… »

Kharlof bondit sur sa chaise. « Chassé à coups de pied, comme un chien galeux, voilà leur reconnaissance ! » Ses yeux continuaient à errer ; il éleva ses mains à la hauteur du menton, et les frappant l'une contre l'autre par le bout des doigts : « On m'a pris Maximka, on m'a pris ma voiture, mon cheval ; on m'a mis à la diète ; on ne m'a pas payé la pension convenue ; on a misérablement tout rogné autour de moi…, et je ne disais mot. Et je ne disais mot… encore à cause de mon orgueil, pour que mes cruels ennemis ne pussent pas dire : « Voyez-vous le vieil imbécile, il se

repent maintenant. » Et vous-même, madame, vous m'en aviez averti ; vous m'aviez dit : « Tu ne pourras plus mordre ton coude… » Voilà pourquoi je ne disais mot. Aujourd'hui, j'entre dans ma pauvre chambre ; elle est occupée. On a jeté mon lit dans un galetas. « Tu peux dormir là tout aussi bien ; on te tolère par grâce, et nous avons besoin de ta chambre pour notre ménage. » Et qui me dit cela ? Qui ? un Volodka Slotkine, un vil roturier, un misé… Sa voix se brisa.

— Mais tes filles, qu'ont-elles dit ? demanda ma mère.

— Je m'étais soumis, je ne disais mot, reprit Kharlof sans écouter la question ; et pourtant quelle amertume ! quelle honte ! je rougissais de regarder la lumière de Dieu. C'est pour cela que je n'ai pas voulu venir chez vous, ma mère. J'ai tout essayé, et les caresses, et les menaces. Je leur ai fait des reproches… et, pour tout dire, je les ai salués… tout bas… comme cela… — Kharlof montra comment il les avait salués, — et tout en vain ! Dans les premiers temps, je me disais : « Casse tout, brise tout… » pour qu'on sache qui je suis, moi… Mais plus tard, je me suis soumis. C'est une croix, me dis-je, qui m'est envoyée. — Il faut se préparer à la mort. — Et tout à coup, aujourd'hui… comme un chien !… Et qui ? Volodka !… Quant à mes filles, dont vous daignez vous informer, est-ce qu'il leur reste encore quelque volonté ? Des esclaves de Volodka, voilà ce qu'elles sont.

Ma mère fit un geste d'étonnement.

— Je comprends cela d'Anna, dit-elle, Anna est sa femme ; mais ta seconde fille.

— Evlampia ? Pire que l'autre… corps et âme, elle s'est donnée à Volodka ; c'est pour cela qu'elle a refusé votre militaire. Volod-

ka le lui a ordonné. Anna !… sans doute, elle devrait s'offenser… d'autant plus qu'elle ne peut souffrir sa sœur. Pourtant elle se soumet ; il l'a ensorcelée, elle aussi, le maudit. Et puis, voyez-vous, il est agréable à Anna de penser : « Étais-tu assez orgueilleuse, Evlampia ? Eh bien ! qu'es-tu devenue ?… » Oh ! mon Dieu, je n'en puis plus… je n'en puis plus !

Ma mère regarda de mon côté avec une certaine inquiétude. Je me retirai un peu, craignant qu'on ne me renvoyât.

— Je regrette fort, Martin Pétrovitch, dit-elle, que mon ci-devant pupille t'ait causé tant de chagrin, et soit devenu un si méchant homme. Moi aussi je me suis trompée. Comment pouvais-je m'attendre à cela de sa part ? »

Kharlof poussa un profond gémissement, et se frappa la poitrine de ses poings fermés.

— Madame, je ne puis supporter l'ingratitude de mes filles ; je ne le puis pas. Ne leur ai-je pas tout donné ? et de quel droit ? Ma conscience ne me laissait pas un moment de trêve. Oh ! que n'ai-je pas pensé, là, sur le bord de l'étang, en ayant l'air de pêcher du poisson ? Si du moins, me disais-je, tu avais été utile à quelqu'un dans ta vie ; si tu avais fait l'aumône aux pauvres ; si tu avais affranchi tes serfs, pour les récompenser de leur avoir mangé la vie ! Ne dois-tu pas répondre d'eux devant Dieu ? Voilà le moment où leurs larmes amassées viennent couler sur toi. Quel est leur sort maintenant ? Parlons vrai : déjà de mon temps, profond était leur fossé ; aujourd'hui on n'en voit plus le fond ! Tous ces péchés, j'en ai chargé mon âme ; ma conscience, je l'ai sacrifiée pour mes enfants… et en retour, un coup de pied comme à un chien ! Et lorsqu'il me dit, votre Volodka, reprit Kharlof avec une

nouvelle force, que je ne dois plus vivre dans ma chambre, moi qui avais placé de mes propres mains chaque soliveau de ses murs..., lorsqu'il me dit cela de sa bouche insolente..., Dieu seul sait ce qui se passa en moi. Dans ma pauvre tête, des ténèbres ; dans mon cœur, un coup de couteau... Ou l'assommer, ou fuir la maison... C'est alors que je suis accouru vers vous, ma bienfaitrice. Où pouvais-je aller poser ma tête ?... Et la pluie, et la boue... je suis peut-être tombé vingt fois. Me voilà maintenant dans cet état horrible... » Kharlof parcourut du regard ses haillons souillés, et fit un mouvement pour quitter sa chaise.

— Allons, reste en repos, Martin Pétrovitch, dit ma mère. Tu m'as sali le plancher, eh bien, quel beau malheur ! Écoute : on va te mener dans une chambre bien chaude, on te donnera un lit bien propre ; tu vas te déshabiller, te laver ; couche-toi et dors.

— Je ne pourrai pas m'endormir, ma mère, répondit tristement Kharlof, j'ai comme des marteaux qui me battent dans la cervelle. Chassé comme un animal immonde... !

— Couche-toi et dors, interrompit ma mère. Ensuite on te donnera du thé et nous causerons ensemble. Ne perds pas courage, mon vieil ami. On t'a chassé de ta maison, tu trouveras toujours un asile dans la mienne. Je n'ai pas oublié que tu m'as sauvé la vie.

— Ma bienfaitrice, s'écria Kharlof en se couvrant le visage des deux mains, c'est à votre tour de me sauver... »

Cet appel toucha ma mère presque jusqu'aux larmes. — Je ne demande pas mieux que venir à ton aide en tout ce que je puis, Martin Pétrovitch ; mais tu dois me promettre que tu m'obéiras désormais, et que tu chasseras bien loin toute mauvaise pensée.

Kharlof découvrit son visage. — S'il le faut, dit-il, je puis pardonner.

Ma mère fit de la tête un signe d'approbation. — Je suis ravie, dit-elle, de te voir dans une disposition d'esprit aussi vraiment chrétienne ; mais nous parlerons de cela plus tard. En attendant, fais-toi propre, et tâche de dormir. — Emmenez Martin Pétrovitch dans la chambre verte, dit-elle au maître d'hôtel, dans celle du défunt seigneur, et que tout ce qu'il demande lui soit à l'instant fourni. — Que ses habits soient nettoyés et séchés, et le linge nécessaire, demandez-le à la femme de charge. Vous m'avez entendue ?

— J'obéis, dit le maître d'hôtel.

— Et dès qu'il se réveillera, faites venir le tailleur, et qu'on lui prenne mesure pour des habits neufs. Il faudra aussi lui raser la barbe ; mais tout cela plus tard.

— J'obéis, répéta le maître d'hôtel. Martin Pétrovitch, daignez me suivre. — Kharlof se leva, jeta un long regard à ma mère, et allait s'approcher d'elle ; mais il se retint et se contenta de lui faire un salut en pliant le corps jusqu'à la ceinture. Puis il fit trois grands signes de croix devant les saintes images, et suivit le maître d'hôtel. Moi aussi, je me glissai hors de la chambre derrière eux.

Le maître d'hôtel emmena Kharlof dans la chambre verte, et s'empressa d'aller demander du linge à la femme de charge. Souvenir nous avait guettés dans le vestibule et s'était faufilé dans la chambre ; il se mit à cabrioler en grimaçant autour de Kharlof, qui, immobile et les bras ballants, s'était arrêté entre deux fenêtres. L'eau continuait à couler de ses vêtements.

« Suédois ! ô Suédois Karlus ! criait Souvenir qui se renversait en arrière et se tenait les côtes, ô grand fondateur de l'illustre race des Kharlof, regarde ton descendant, qu'il est beau ! il est digne de toi. Ah, ah, ah ! votre Excellence, laissez-moi vous baiser la main ; mais pourquoi avez-vous mis des gants noirs ? — Je voulus retenir ce bouffon ; vaine tentative ! — Il m'a traité de pique-assiette ! Il me disait : « Tu n'as pas un toit qui t'appartienne… et à cette heure, le voilà devenu un mangeur du pain d'autrui tout comme moi. Martin Kharlof ou Souvenir le va-nu-pieds, c'est tout un maintenant. Il se nourrira aussi du pain d'aumône. On prendra une vieille croûte sale, qu'un chien aura flairée et n'aura pas voulu manger, et on lui dira : « Tiens, régale-toi, ah, ah, ah ! — Kharlof se tenait toujours la tête penchée et les bras écartés. — Martin Kharlof, gentilhomme de vieille roche, de quelle morgue ne s'était-il pas entouré ! N'approche pas, disait-il, ou je te brise… Et quand, à force d'avoir trop d'esprit, il s'est mis à partager son bien, n'a-t-il pas gloussé : « La reconnaissance, la reconnaissance ! » Et moi, pourquoi m'a-t-il oublié ? Qui sait ? J'aurais peut-être eu plus de cœur ? N'avais-je pas raison de dire qu'on le mettrait le dos nu dans la neige ?

— Souvenir ! m'écriai-je. Le méchant bouffon ne m'écoutait pas. Kharlof continuait à ne pas bouger. On eût dit qu'il s'apercevait enfin combien il était souillé de pluie et de boue, et qu'il n'avait d'autre pensée que de s'en débarrasser ; mais le maître d'hôtel ne revenait pas.

« Et ça s'appelle un guerrier ! recommença Souvenir. Il a sauvé sa patrie en 1812 ; il a montré sa vaillance… Voilà ce que c'est : ôter les culottes à des maraudeurs à demi gelés, ça nous va ; mais

qu'une fille nous dise un mot de travers en frappant du pied, et le cœur nous tombe dans nos propres culottes.

— Souvenir ! m'écriai-je encore une fois.

Kharlof lui jeta un regard de travers. Jusqu'alors il n'avait point paru s'apercevoir de sa présence ; ce fut mon exclamation qui l'en avertit. — Prends garde, frère, dit-il d'une voix sourde : on saute, on saute, et on finit par se casser le cou.

Souvenir partit d'un éclat de rire. — Oh ! que vous m'avez fait peur, frère très-respectable ! Si du moins vous aviez peigné vos jolis cheveux ; car, s'ils viennent à sécher, ce qu'à Dieu ne plaise, on ne pourra plus jamais les laver ; il faudra les couper avec une faux... — Souvenir mit les poings sur les hanches. — Et vous voulez encore faire le bravache ? un ver nu, un mendiant ! Dites-moi plutôt où est maintenant ce toit dont vous étiez si fier ? « J'ai un toit, disiez-vous, un toit héréditaire, et toi, tu n'en as pas, de toit. » — Souvenir était comme enragé à répéter ce mot.

« Monsieur Bitchkof, lui criai-je, que faites-vous ? au nom du ciel ! — Mais lui continuait à jacasser et à gambader comme un singe autour de Kharlof. Et le maître d'hôtel ne venait pas, ni la femme de charge. Je m'effrayai : Kharlof, qui dans son entretien avec ma mère s'était calmé graduellement, et semblait même s'être réconcilié avec son sort, entrait de nouveau en fureur. Il respirait plus vite, les veines de son cou s'enflaient sous ses oreilles ; il agitait les mains, et ses yeux recommençaient à se mouvoir dans le masque sombre de son visage éclaboussé. Je menaçai Souvenir d'avertir ma mère ; mais on eût dit qu'un démon s'était emparé de lui. — Oui, oui, cria-t-il, respectable seigneur, voilà où nous en sommes à cette heure. Mesdemoiselles vos filles

et votre gendre Vladimir Vassiliitch se gaussent de vous sous votre toit héréditaire. Si du moins vous les aviez maudites, selon votre promesse… Mais vous n'étiez pas de taille à faire cela. Vous avez cru que vous pouviez lutter avec Vladimir Vassiliitch ; vous vous permettiez même de l'appeler Volodka. Il est maintenant monsieur Slotkine gros comme le bras, un propriétaire, un seigneur. Et toi, qu'es-tu ?

Un épouvantable hurlement interrompit la harangue de Souvenir. Kharlof éclatait. Ses poings se soulevèrent, son visage bleuit, l'écume parut sur ses lèvres, tout son corps frémit de rage. — Un toit, dis-tu ? cria-t-il de sa voix de fer. Les maudire, dis-tu ? Non, je ne les maudirai pas… ça leur est bien égal. Mais le toit… je le détruirai de fond en comble ; ils n'en auront pas plus que moi. Ils sauront quel homme est Martin Kharlof ; ils connaîtront ce qu'il en coûte à me tourner en dérision. Ma force ne m'a pas encore quitté… Oh ! ils n'auront pas de toit…

J'étais pétrifié de terreur. Ce n'était plus un homme que j'avais devant moi, c'était une bête fauve qui se démenait, haletante de fureur. Souvenir, mort de peur, s'était caché sous une table. — Ils n'auront pas de toit, répéta une dernière fois Kharlof, et, renversant presque la femme de charge et le maître d'hôtel qui entraient avec le linge, il se précipita hors de la maison, roula comme une boule à travers la cour, et disparut par la grande porte.

Ma mère aussi entra dans une terrible colère quand le maître d'hôtel vint lui apprendre, d'un air consterné, le départ de Kharlof. Il n'osa pas prendre sur lui de cacher le véritable motif de cet événement.

« C'est donc toi, dit ma mère à Souvenir, qui était accouru bêtement comme un lièvre pour lui baiser la main, c'est ta méchante langue qui est cause de tout.

— Grâce, grâce !... balbutia Souvenir, en jetant les bras derrière le dos, selon son habitude servile.

— Je connais ton grâce ! » répliqua ma mère, et, sans vouloir plus rien entendre, elle le chassa du salon. Elle fit venir Lisinski, lui donna l'ordre de partir sur-le-champ avec une voiture pour Ieskovo, et de ramener Kharlof coûte que coûte. « Ne revenez pas sans lui », furent ses dernières paroles. Le sombre Polonais s'inclina et sortit.

Je retournai dans ma chambre, je m'assis encore devant la fenêtre, et je restai plongé dans mes réflexions. Je ne pouvais pas comprendre comment Kharlof, qui avait supporté sans murmurer les injures de ses proches, n'avait pu se maîtriser aux piqûres de langue d'un être aussi infime que l'était Souvenir. Je ne savais pas encore dans ce temps-là quelle amertume extrême peut se cacher au fond d'une raillerie, même vulgaire et sortant d'une bouche méprisée. Le nom détesté de Slotkine, que Souvenir avait prononcé, était tombé comme une étincelle sur la poudre.

Une heure s'était passée. Je vis notre voiture rentrer dans la cour ; mais l'intendant s'y trouvait seul. Lisinski sauta précipitamment de la voiture et monta le perron en courant ; il avait l'air effaré, ce qui ne lui arrivait guère. Je descendis aussitôt et entrai derrière lui dans le salon.

« Eh bien ! vous le ramenez ? demanda ma mère.

— Non, répondit Lisinski. Je n'ai pas pu l'amener.

— Pourquoi ? L'avez-vous vu ?

— Oui.

— Que lui est-il donc arrivé ? Un coup de sang ?

— Non, rien ne lui est arrivé. Il est en train de démolir sa maison.

— Comment ?…

— Il se tient sur le toit de la maison neuve et la démolit. Il a déjà jeté par terre une trentaine de planches et une demi-douzaine de soliveaux. »

Ma mère ouvrit de grands yeux.

« Seul… sur le toit…, et il détruit sa maison ?

— Comme j'ai l'honneur de vous le dire. Il marche sur le plancher du grenier et brise tout à droite et à gauche. Sa force, comme vous daignez le savoir, est surhumaine… ; puis, il faut dire la vérité, le toit n'est pas bien solide : il est fait de voliges et de lattes, et cloué à broquettes. »

Ma mère me regarda.

« Voliges…, dit-elle, et broquettes… »

Évidemment elle ne comprenait pas le sens de ces mots.

« Mais enfin, qu'avez-vous fait ?

— Je suis revenu ici pour chercher des instructions. Sans envoyer beaucoup de monde, on ne pourra rien faire là-bas ; tous les paysans se sont cachés de peur.

— Mais les filles de Martin Petrovitch ?…

— Elles aussi ne sont bonnes à rien. Elles courent de ci, de là, tout éperdues ; elles entonnent le chant de mort… et voilà tout.

— Slotkine est-il là ?

— Lui aussi. Il hurle plus fort que les autres.

— Quoi, vraiment ! Martin Petrovitch se tient sur le toit ?

— Pas sur le toit ; sur le plancher du grenier, et de là il renverse le toit.

— Ah ! oui, je sais… la volige… »

Il était évident que c'était un cas bien singulier. Que fallait-il faire ? Envoyer à la ville chercher l'ispravnik ? Rassembler les paysans ? Ma mère avait complétement perdu la tête. Gitkof, qui était venu pour dîner, n'était pas moins ahuri. Il est vrai qu'il parla de requérir la troupe ; mais, habitué à la discipline, il ne savait donner aucun conseil, et se bornait à regarder ma mère avec dévouement et subordination. Lisinski, voyant qu'il n'y avait pas d'instructions à espérer, finit par dire à ma mère, avec le respect affecté qui lui était familier, que, si on lui permettait d'emmener quelques palefreniers, jardiniers et autres gens de service, il pourrait bien faire une tentative.

« Oh, oui ! faites une tentative, mais vite, vite ; je prends tout sur mon compte. »

Lisinski eut un froid sourire.

« Je dois, madame, vous avertir d'avance qu'on ne peut répondre du résultat. La force de M. Kharlof est bien grande… et

son désespoir aussi… et il se sent cruellement offensé.

— C'est cet affreux Souvenir, s'écria ma mère ; jamais je ne lui pardonnerai. Mais vite, vite, partez.

— Prenez beaucoup de cordes, Monsieur l'intendant, et des crochets à incendie, fit Gitkof d'une voix de basse ; et même si vous aviez un filet, vous feriez bien de l'emporter. Il est arrivé une fois, dans notre régiment…

— Je n'ai pas besoin de vos leçons, monsieur, interrompit l'intendant avec dépit ; je sais mieux que vous ce qu'il faut faire.

Gitkof répondit d'un air piqué qu'il s'attendait à être convoqué…

— Oh, non ! s'écria ma mère, reste ici. Que M. l'intendant aille seul. Partez, mon cher monsieur. »

Gitkof prit un air encore plus boudeur et Lisinski s'éloigna.

Je courus à l'écurie, je sellai moi-même mon petit cheval, et je partis au galop pour Ieskovo.

La pluie avait cessé ; mais le vent soufflait avec plus de violence et frappait mon visage. À mi-chemin ma selle faillit tourner. Je descendis de cheval et serrai les courroies avec les dents. Quelqu'un m'appela par mon nom ; c'était Souvenir qui courait à travers champs pour me rattraper.

« Eh, eh ! mon petit père, me criait-il de loin, la curiosité vous talonne. Eh bien, moi aussi ; il ne faudrait pas mourir sans avoir vu une telle chose.

— Vous voulez vous repaître de vos œuvres, m'écriai-je avec indignation », et, sautant sur mon cheval, je lui fis reprendre le galop. Cependant l'insupportable Souvenir ne restait pas en arrière ; il ricanait et grimaçait même en courant.

Voici enfin Ieskovo ; voici la digue, la haie du jardin, et les saules qui entourent l'habitation. J'arrivai à la porte cochère ; j'y attachai mon cheval, et restai muet de stupeur. D'un bon tiers du toit de la maison neuve il ne restait plus qu'un squelette. Des deux côtés de la maison étaient entassées des planches brisées. Sur le plancher du grenier, soulevant de la poussière et des débris, s'agitait avec une rapidité gauche et sinistre une masse noirâtre, un être informe ; tantôt cet être secouait le seul tuyau de cheminée qui restât, car l'autre s'était déjà écroulé ; tantôt il arrachait une planche du toit et la lançait par terre ; tantôt il saisissait les poutres à deux mains pour les ébranler : c'était Kharlof.

Cette fois encore il me fit l'effet d'un ours ; la tête, le dos, les épaules, les jambes écartées posant sur le talon, tout contribuait à la ressemblance. Le vent violent qui s'était élevé faisait tourbillonner ses haillons et ses cheveux. C'était horrible à voir, son corps nu et rouge qui se montrait par place à travers les déchirures ; c'était horrible à entendre, son grognement rauque et sauvage. Une foule de monde remplissait la cour ; des paysannes, des gens de service, des enfants se pressaient le long des haies. Une vingtaine de paysans s'étaient rassemblés en groupe, à quelque distance. Le vieux prêtre, que je connaissais déjà, se tenait sans chapeau sur le perron de l'autre maisonnette ; de temps en temps il soulevait des deux mains un vieux crucifix de cuivre, et semblait le montrer à Kharlof, en silence et sans espoir. Près de lui, le dos appuyé contre le mur et les bras croisés sur la poi-

trine, Evlampia regardait son père avec une sombre attention. Pour Anna, tantôt elle passait la tête hors de la fenêtre, tantôt elle bondissait dans la cour, puis rentrait dans la maison. Pâle, blême, vêtu d'une vieille robe de chambre, avec une calotte sur la tête, et tenant à la main son fusil à un coup, Slotkine piétinait la terre. Il était haletant, il menaçait, il grelotait, il couchait Kharlof en joue, et rejetait son fusil sur son épaule, puis le visait de nouveau, criait, pleurait ; il avait bien cette fois l'air d'un juif, comme disait ma mère. Dès qu'il nous aperçut, Souvenir et moi, il courut à notre rencontre.

« Voyez, voyez ce qu'il nous arrive, dit-il d'une voix larmoyante ; il est devenu fou, entièrement fou. Regardez ce qu'il fait. J'ai déjà envoyé chercher la police ; mais personne ne vient, personne ne vient. Si je lui tire un coup de fusil, je ne serai pas responsable devant la loi, car, enfin, chacun a le droit de défendre sa propriété. Je vais tirer, devant Dieu, je vais tirer.

Il s'élança vers la maison.

« Martin Petrovitch, si vous ne descendez pas, je tire.

— Tire, répondit sur le toit une voix terrible ; tire ! En attendant, voici un cadeau que je te fais. »

Une longue planche vola dans l'air, tournoya deux fois, et vint tomber lourdement aux pieds même de Slotkine. Celui ci fit un saut en arrière, Kharlof partit d'un éclat de rire.

« Seigneur Jésus ! » murmura quelqu'un derrière moi.

Je me retournai, c'était Souvenir.

« Ah ! ah ! me dis-je, tu cesses enfin de ricaner. »

Slotkine empoigna un paysan par le collet de sa casaque.

« Grimpe donc ! hurlait-il en le secouant de toutes ses forces ; grimpez tous, sauvez mon bien. »

Le paysan avança de deux pas, renversa la tête, agita ses mains : « Eh, là-haut ! monsieur… » puis il fit volte-face et disparut.

« Une échelle, apportez-moi une échelle ! cria Slotkine aux autres paysans.

— Où la prendre ? répondit-on du groupe.

— Et quand même il y aurait une échelle, dit une voix lente, qui diable s'aviserait d'y grimper ? Pas si bête ! Que quelqu'un s'y frotte, il lui tordra le cou comme à un poulet. »

Il était clair pour moi que, si même le danger eût été moindre, les paysans n'auraient pas obéi à leur nouveau maître. Ils approuvaient Kharlof, et l'admiraient certainement.

« Brigands ! scélérats ! vociféra Slotkine, attendez, Je vais vous… »

Àce moment, la dernière cheminée s'écroula avec fracas, et à travers un nuage de poussière jaune on vit Kharlof, poussant un cri de triomphe et levant ses mains ensanglantées, se tourner de notre côté.

Slotkine le mit en joue ; mais Evlampia lui poussa le coude. Il se retourna avec fureur.

« N'empêche pas ! cria-t-il.

— Et toi, dit-elle, n'ose pas. »

Ses yeux d'un bleu sombre, s'allumèrent sous ses sourcils rapprochés.

« Le père, dit-elle, détruit sa maison ; elle est à lui.

— Tu mens, elle est à nous.

— C'est toi qui le dis ; et moi, sa fille, je dis qu'elle est à lui. »

Slotkine étouffait de colère. Evlampia le regardait fixement, sans sourciller.

« Ah ! bonjour, bonjour, ma fille chérie, cria d'en haut Kharlof ; bonjour, Evlampia Martinovna. Comment vis-tu avec ton bon ami ? Vous caressez-vous bien, mes tourtereaux ?

— Père ! dit Evlampia d'une voix sonore.

— Quoi, fille ? » reprit Kharlof en s'avançant jusqu'au bord du mur.

Je crus apercevoir sur son visage un étrange sourire, serein, presque jovial, et par cela même d'autant plus sinistre. Bien des années après, J'ai vu un sourire pareil sur le visage d'un condamné à mort.

« Finis, père ; descends, viens à moi. Nous sommes coupables, nous te rendrons tout. Crois ta fille, descends.

— De quel droit prends-tu des décisions ? » interrompit Slotkine.

Evlampia ne daigna pas lui répondre.

« Je te restituerai ma part, continua-t-elle ; je te rendrai tout. Finis, descends, père ; pardonne-nous, pardonne-moi ! »

Kharlof continuait de sourire.

« Trop tard, ma colombe, dit-il, et chacune de ses paroles sonnaient comme de l'airain. Trop tard s'est émue ton âme de pierre : ça roule au bas de la montagne, ça ne peut plus remonter. Ne me regarde pas, je suis un homme perdu. Regarde plutôt ton Volodka. Vois un peu quel joli garçon ça fait. Regarde aussi ta vipère de sœur. Voilà qu'elle passe son museau de renard par la fenêtre ; elle fait ks, ks, à son charmant mari. Non, mes petits messieurs ; vous avez voulu me priver de mon toit ; eh bien, je ne vous laisserai pas solive sur solive. Je les avais toutes façonnées et placées de mes mains ; je les détruirai toutes de mes seules mains. Vous voyez : je n'ai pas même pris de hache. »

Il cracha dans la paume de ses deux mains et saisit de nouveau une poutre.

« Finis, père, reprit Evlampia. — Sa voix était devenue étrangement caressante. — Ne te souviens pas du passé. Crois-moi, tu m'as toujours crue. Descends, viens dans ma petite chambre, viens sur mon lit ; je te sécherai, je te réchaufferai ; je panserai tes plaies. Vois comme tu as déchiré tes pauvres mains. Tu vivras chez moi comme dans le giron du Christ. Tu mangeras des chatteries bien douces, et tu dormiras encore plus doucement. Oui, oui, nous avons été coupables. Allons, pardonne. »

Kharlof hocha la tête.

« Sornettes ! Je vais vous croire, n'est-ce pas ? Vous avez tué en moi la croyance, vous avez tout tué. J'étais un aigle, je me suis fait pour vous vermisseau…, et vous avez mis le talon sur le vermisseau. Je t'aimais, tu le sais, et combien ! Maintenant, tu n'es plus ma fille, et je ne suis plus ton père. Je suis un homme perdu.

Et toi, tire donc, lâche ! s'écria-t-il tout à coup en s'adressant à Slotkine. Pourquoi ne fais-tu que me viser ? Tu te rappelles sans doute la loi : « Si le donataire attente à la vie du donateur, celui-ci a le droit de reprendre ce qu'il a donné. » Ah ! ah !... n'aie pas peur, grand légiste, je ne demanderai rien ; je réglerai tout moi-même... Allons, tire donc !

— Père ! cria Evlampia d'une voix suppliante.

— Tais-toi !

— Martin Petrovitch, mon petit frère, pardonnez, soyez généreux, balbutia Souvenir.

— Père, père chéri.

— Tais-toi, chienne ! » Et, pour répondre à Souvenir, il cracha de son côté.

En ce moment, Lisinski avec sa suite montée sur trois télégas, apparut devant la porte de l'enclos. Les chevaux fatigués soufflaient avec force, et les hommes se hâtèrent de sauter l'un après l'autre dans la boue.

« Oh ! oh ! cria Kharlof d'une voix tonnante, une armée, toute une armée contre moi ! C'est bien. Seulement, je préviens que quiconque viendra me rendre visite sur mon toit, je le renverrai la tête en bas. Je suis un maître de maison pointilleux, et je n'aime pas les visiteurs qui viennent me déranger. »

Il s'accrocha des deux mains à la paire de solives qui forment sur le devant du toit ce qu'on nomme les jambes du fronton, et se mit à les secouer de toute sa force. Penché sur le fond du plancher, il leur imprimait des saccades en mesure, chantonnant

comme le font les bourlaki qui s'attellent aux bateaux sur les fleuves :

« Encore un coup, encore un… ouh ! »

Slotkine courut à Lisinski pour reprendre ses doléances ; l'autre le repoussa brusquement : il se préparait à exécuter le plan qu'il avait imaginé. Lui-même se plaça devant la maison et, pour faire diversion, entama une causerie avec Kharlof, lui représentant que ce qu'il faisait là n'était pas digne d'un gentilhomme…

« Encore un coup, encore un… ouh ! » chantait Kharlof.

Que Natalia Nicolavna était très-mécontente de sa façon d'agir, que ce n'était pas là ce qu'elle attendait de lui.

« Encore un coup…, ouh ! » chantait l'autre sur son toit.

Cependant Lisinski avait détaché quatre palefreniers, des plus forts et des plus hardis, de l'autre côté de la maison, pour qu'ils montassent sur le toit. Leur intention n'échappa point à la vigilance de Kharlof. Il abandonna le fronton et courut précipitamment à l'autre bout du grenier. Son aspect était si terrible que deux des palefreniers, qui s'étaient hissés jusqu'en haut, redescendirent immédiatement par la gouttière, à la grande joie et aux éclats de rire des gamins rassemblés dans la cour. Kharlof agita le poing derrière les fuyards et, revenant aussitôt à son fronton, il se remit à l'ébranler de nouveau en s'accompagnant de sa chanson de bourlak. Tout à coup il s'arrêta. « Maximouchka, ami de mon cœur, s'écria-t-il, est-ce bien toi que je vois ? »

Je me retournai. Le petit Cosaque Maximka se détachait en effet d'un groupe de paysans et s'avançait en riant d'une oreille à

l'autre. Son patron le sellier lui avait sans doute donné un jour de congé.

« Viens ici, Maximouchka, mon fidèle serviteur ! Viens, nous nous défendrons ensemble contre les méchants Tatares, contre les bandits polonais. »

Maximka, tout en continuant de rire, se mit en devoir de grimper ; mais on le saisit et on l'entraîna en arrière, Dieu sait pourquoi, si ce n'était pour donner un exemple aux autres, car il ne pouvait pas être d'un grand secours à Kharlof.

« Ah ! c'est comme ça ? cria celui-ci, qui attaqua de nouveau les solives.

— Vikenti Ossipitch, dit Slotkine à Lisinski, permettez que je lui tire un coup, pour l'effrayer seulement, car mon fusil n'est chargé qu'à plomb de bécassines… »

Lisinski n'eut pas le temps de lui répondre ; les jambes du fronton, furieusement secouées par les poignées d'airain de Kharlof, craquèrent, penchèrent sur la cour et s'écroulèrent avec fracas. Entraîné par elles, Kharlof aussi fut précipité. Il frappa le sol de tout son poids. Les assistants poussèrent un cri. Kharlof restait étendu sur la poitrine ; la longue poutre qui forme l'arête du toit avait suivi le fronton dans sa chute et était tombée sur les épaules du malheureux.

On accourut, on enleva la poutre, on retourna Kharlof sur le dos. Son visage était inanimé, du sang suintait au coin des lèvres, il ne respirait plus. « C'est fini, » murmuraient les paysans, qui s'étaient approchés.

On courut chercher de l'eau dans un puits, on lui en jeta un seau tout entier sur la tête. La boue et la poussière furent enlevées du visage, mais aucune fibre n'y tressaillit. Un banc fut apporté et placé près de la maison ; à grand'peine on l'y mit sur son séant, la tête appuyée contre la muraille.

Le petit cosaque Maximka s'approcha, plia un genou, écarta l'autre jambe, et, dans cette pose théâtrale, souleva des deux mains le bras gauche de son ancien maître. Pâle comme la mort, Evlampia vint se placer devant son père, et fixa sur lui ses yeux démesurément ouverts et immobiles. Ni Anna, ni Slotkine n'osèrent s'approcher. Tous se taisaient dans une attente morne. On entendit enfin une sorte de bouillonnement convulsif dans la gorge de Kharlof, comme d'un homme qui avale de travers un breuvage ; puis il fit un faible mouvement du bras droit, ouvrit un œil, aussi le droit, et, ayant promené autour de lui un regard hébété, comme s'il eût été en proie à je ne sais quelle terrible ivresse, il bégaya : « fra…cassé…, » puis après une pause : « le voilà, le poulain noir… » Un flot de sang épais jaillit de sa bouche ; tout son corps frémit. « C'est la fin, » pensai-je ; mais Kharlof ouvrit de nouveau l'œil droit (la paupière gauche restait immobile comme celle d'un mort), en dirigea le regard sur Evlampia, et, d'une voix presque éteinte :

« C'est toi, fille, dit-il, je te… »

Lisinski, d'un geste, appela le prêtre qui se tenait encore sur le perron. Le vieillard se hâta ; mais ses genoux chancelants s'empêtraient dans son long surplis. Tout à coup, une hideuse convulsion souleva les jambes de Kharlof, puis le tronc, et gagna son visage. Celui d'Evlampia se déforma de la même façon, comme si elle eût imité son père dans son agonie. Maximka fit le signe de la

croix. J'eus peur, et, courant près de la porte d'entrée, je me pressai la poitrine contre un des poteaux. À ce moment un murmure courut de bouche en bouche. Je compris que Kharlof avait cessé de vivre. La grosse poutre lui avait brisé l'épine dorsale.

Que voulait-il lui dire en mourant ? me demandai-je à moi-même, en retournant à la maison sur mon poney : je te maudis, ou je te pardonne ? — Bien que la pluie eût recommencé, j'allais au pas, voulant rester plus longtemps seul avec mes réflexions. Souvenir était parti sur l'une des télégas qu'avait amenées Lisinski. Si jeune et si léger que je fusse en ce temps-là, je ne pouvais m'empêcher d'être frappé par le changement subit et profond que produit dans tous les cœurs l'apparition inattendue, ou même attendue, de la mort, sa solennité, et ce que j'appellerais sa sincérité. J'avais été fort ému, et pourtant mon regard enfantin avait pu noter bien des choses : comment Slotkine, rapidement et furtivement, avait jeté loin de lui son fusil comme une chose volée ; comment sa femme et lui étaient devenus soudain l'objet d'une réprobation silencieuse et générale, et comment le vide s'était fait autour d'eux. Cette réprobation ne s'étendait pas sur Evlampia, bien que sa faute n'eût pas été moindre que celle de sa sœur ; elle avait même excité une certaine pitié lorsqu'elle tomba comme une masse inerte aux pieds de son père inanimé. Cependant il était senti par tout le monde qu'elle aussi était coupable. « Injustice envers le vieillard, dit un paysan à tête grise, appuyé, comme un juge antique, des deux mains et de la barbe sur un long bâton. Le péché est sur votre âme… Injustice. »

Ce mot injustice fut à l'instant accepté par tous comme un arrêt sans appel. La conscience du peuple avait parlé. Je le compris aussitôt, et je gardai à la main ma casquette que j'avais ôtée au

moment de la mort. Je remarquai aussi que, dans les premiers moments, Slotkine n'osait pas donner des ordres. Sans faire attention à lui, on souleva le corps et on le porta à la maison. Sans lui dire un seul mot, le prêtre alla chercher à l'église les objets nécessaires, et le starosta fit partir une téléga pour la ville, afin d'avertir l'autorité. Pour Anna, quand elle dit de chauffer un samovar pour laver le corps du défunt, ce ne fut pas avec son ton habituel de commandement, mais avec un ton de prière… et on lui répondit avec rudesse.

Moi, je me demandais toujours : « Qu'a-t-il voulu dire à sa fille ? Voulait-il lui pardonner ou la maudire encore ? » Je décidai en moi-même qu'il lui avait pardonné, et je me sentis soulagé comme si j'avais deviné juste. Trois jours plus tard eurent lieu les funérailles de Kharlof, aux frais de ma mère, qui, très-affligée de sa mort, avait donné l'ordre de ne rien épargner. Elle-même n'alla point à l'église, ne voulant pas, disait-elle, revoir les deux affreuses criminelles et cet horrible petit juif ; elle m'envoya avec Lisinski et Gitkof, que, depuis ce jour, elle ne traita plus que de femmelette. Il fut défendu formellement à Souvenir de reparaître à ses yeux, et longtemps après elle lui tint encore rigueur, l'appelant l'assassin de son ami. Cette disgrâce lui fut très-sensible. Il ne cessait de se promener sur la pointe des pieds dans la chambre voisine de celle de ma mère. Il était en proie à je ne sais quelle ignoble et lâche mélancolie ; il frissonnait à tout moment et murmurait : « Grâce ! grâce ! »

Pendant la cérémonie à l'église, Slotkine me sembla rentré dans son assiette ordinaire ; il s'agitait comme d'habitude, et prêtait une attention avide à ce qu'on ne dépensât rien de trop, bien que ce ne fût pas pris dans sa poche. Maximka, paré d'une ca-

saque toute neuve, présent de ma mère, s'était faufilé parmi les chantres, et poussait des notes de ténor tellement aiguës que personne ne pouvait plus douter de la sincérité de son attachement envers le défunt. Les deux sœurs étaient là, vêtues d'habits de deuil, et paraissaient plus troublées qu'affligées, surtout Evlampia. Anna avait pris un air humble et contrit ; cependant elle ne faisait aucun effort pour pleurer, et se bornait à passer continuellement sur ses cheveux sa main longue et sèche. De temps en temps, Evlampia se laissait tomber dans une sombre rêverie. Cette réprobation générale et sans appel que j'avais déjà remarquée le jour de la mort, je la retrouvais sur tous les visages, dans les mouvements et les regards des assistants. Seulement cette réprobation était devenue, non pas moins forte, mais plus froide et comme indifférente. On eût dit que tous ces gens savaient que le grand péché dont la famille de Kharlof s'était rendue coupable envers lui était maintenant porté devant le seul vrai juge, et qu'eux n'avaient plus besoin ni de s'inquiéter ni de s'indigner. Tous prièrent avec ferveur pour l'âme du défunt, de ce défunt qu'ils avaient peu aimé durant sa vie, que même ils avaient craint, tant la mort avait fait une entrée brusque et imprévue.

« Si, du moins, il avait aimé à boire, disait sur le perron un paysan à un autre.

— Eh ! il arrive aussi qu'on s'enivre sans boire.

— Oui, il y a eu injustice, reprit le premier, répétant ce mot décisif.

— Injustice ! murmurèrent tous autour de lui.

— Pourtant il a été dur pour vous, fis-je observer à un autre paysan dans lequel je reconnus un des serfs de Kharlof.

— C'était son affaire de seigneur, répondit le paysan ; ça ne change rien à l'injustice qu'on lui a faite. »

Devant la fosse ouverte, Evlampia trahissait la même absence d'esprit, elle semblait obsédée de la même rêverie morne. Je remarquai qu'elle traitait Slotkine, qui plusieurs fois tenta de lui adresser la parole, comme elle avait traité Gitkof, et plus mal encore.

Quelques jours après, le bruit se répandit qu'Evlampia Martinovna avait quitté pour toujours la maison paternelle, et sans dire où elle allait. Elle avait abandonné à sa sœur toute la part de fortune qui lui revenait, se bornant à emporter quelques centaines de roubles.

« Elle a racheté son mari, la bonne Anna ! » s'écria ma mère en apprenant cette nouvelle. Puis, s'adressant à Gitkof, qui avait remplacé Souvenir pour lui faire la partie de piquet : « Il n'y a que toi qui as les mains malhabiles, des mains qui ne savent ni prendre ni garder. »

Gitkof poussa un soupir en regardant ses larges mains étalées sur la table.

Peu de temps après, ma mère et moi nous allâmes nous établir à Moscou, et bien des années s'écoulèrent avant que j'eusse l'occasion de revoir les filles de Kharlof.

Ce fut de la façon la plus naturelle que je rencontrai d'abord Anna Martinovna. Comme je visitais, après la mort de ma mère, notre village, où je n'avais pas mis le pied depuis plus de quinze ans, je reçus du juge de paix l'invitation de me rendre, en consultation avec d'autres propriétaires du voisinage, chez la veuve

Anna Slotkine. C'était à l'époque où s'accomplissait, avec une lenteur qu'on n'a pas encore oubliée, le partage des terres seigneuriales communes. La nouvelle de la mort du petit juif aux yeux de pruneaux ne me causa, je l'avoue, aucun chagrin, et je n'étais pas fâché de revoir sa veuve. Elle jouissait, dans tout notre district, de la réputation d'une admirable ménagère. En effet, son domaine, ses fermes, sa maison (je regardai involontairement le toit, il était en feuilles de fer), tout se montrait dans l'ordre le plus parfait. Tout était rangé, balayé, peint à neuf. On eût dit qu'une Allemande habitait là. Anna elle-même avait certainement vieilli ; mais ce charme qui lui était particulier, ce charme sec et méchant, qui m'avait tant ému jadis, ne l'avait pas tout à fait abandonnée. Sa toilette était rustique, mais de bon goût. Elle nous reçut avec courtoisie. Lorsqu'elle m'aperçut, moi le témoin de l'horrible événement, elle n'eut pas l'air de sourciller. Elle ne fit aucune allusion ni à ma mère, ni à son père, ni à sa sœur, ni à son mari, tout comme si, d'après notre proverbe, elle eût eu la bouche pleine d'eau. Elle avait deux filles, toutes deux très-jolies, sveltes, à figures aimables avec une expression gaie et caressante dans leurs yeux noirs. Elle avait aussi un fils, qui ressemblait un peu trop au père, mais qui était pourtant un charmant garçon. Pendant la discussion entre les propriétaires, le maintien d'Anna resta très-calme, plein de dignité. Sans montrer ni trop d'obstination, ni trop d'avidité, personne ne comprenait mieux ses intérêts, ne savait exposer et défendre ses droits d'une façon plus convaincante. Toutes les lois qui avaient trait à l'affaire, et jusqu'aux circulaires ministérielles, lui étaient parfaitement connues. Elle parlait peu et d'une voix douce, mais chaque mot touchait le but. Le résultat final de cette conférence fut que nous consentîmes à toutes ses exigences, et que nous fîmes des conces-

sions dont nous restâmes ébahis nous-mêmes. Au retour, deux gentilshommes se traitèrent eux-mêmes et publiquement d'imbéciles. Tous grognaient et hochaient la tête d'un air mécontent.

« A-t-elle de l'esprit, cette femme ! disait l'un d'eux.

— C'est une fière canaille ! ajouta un autre, moins délicat dans ses expressions. Comme on dit, elle vous fait le lit très-doux, mais il est dur d'y dormir.

— Et quelle avare ! dit un troisième. Une cuillerée de caviar et un petit verre d'eau-de-vie par tête ! Voilà-t-il pas…

— Que pouvez-vous attendre de cette femme ? s'écria un gentilhomme resté jusque-là silencieux. Qui donc ignore qu'elle a empoisonné son mari ? »

Àma grande surprise, personne ne protesta contre cette horrible accusation. Je fus encore plus étonné en voyant que tous, quoi qu'ils en eussent, jusqu'au gentilhomme peu délicat, témoignaient pour Anna le plus grand respect. Le juge de paix s'éleva jusqu'au lyrisme. « C'est Sémiramis, s'écria-t-il, ou la grande Catherine. Pour l'obéissance des paysans, un modèle ; pour l'éducation des enfants, un modèle. Quelle tête ! quelle cervelle ! »

Sémiramis et Catherine à part, nul doute que la veuve Slotkine ne menât une vie très-heureuse. Sa famille, son entourage, elle-même, tout respirait le contentement du dedans et du dehors, l'agréable sérénité de la santé physique et morale. Jusqu'à quel point méritait-elle un semblable bonheur, c'est une autre question. Du reste, ces sortes de questions ne se posent guère que lorsqu'on est jeune. Tout dans ce monde, le bien et le mal, est donné à l'homme, non pas selon ses mérites, mais en vertu de je

ne sais quelle loi encore ignorée, mais logique, que je ne me charge pas de préciser, bien qu'il me semble l'avoir quelquefois ressentie confusément.

J'avais pris des informations sur Evlampia auprès du juge de paix. Depuis sa disparition l'on était resté sans nouvelles à son sujet ; on la croyait morte. Pourtant, je suis convaincu que je l'ai rencontrée ; voici dans quelles circonstances. Environ quatre ans après ma dernière entrevue avec Anna au sujet des terres communes, je m'étais établi pour tout l'été à Mourino, petit village des environs de Saint-Pétersbourg, bien connu comme lieu de villégiature d'un ordre inférieur. À cette époque, la chasse autour de Mourino était assez bonne, et presque chaque jour je sortais avec mon fusil. J'avais pour compagnon un bourgeois de la capitale, nommé Vikoulof, bon garçon, pas sot du tout, mais, comme il le disait lui-même, d'une conduite absolument perdue. Où cet homme n'avait-il pas été, et que n'avait-il pas été ? Rien ne pouvait le surprendre ; cependant il n'aimait que deux choses, la chasse et l'eau-de-vie. Voilà qu'un jour, revenant à Mourino, nous eûmes à passer devant une maison isolée, située près d'un carrefour et entourée d'une palissade haute et serrée. Ce n'était pas la première fois que je voyais cette maison ; elle avait je ne sais quoi de mystérieux, de verrouillé, de muet, qui faisait penser à une prison ou à un hôpital. De la route, on ne pouvait distinguer que le toit à angle aigu, peint d'une couleur sombre. Dans toute la palissade existait une seule porte, et cette porte elle-même semblait barricadée. Jamais aucun bruit ne s'y faisait entendre, et pourtant la maison n'était pas abandonnée ; on reconnaissait qu'elle était habitée par quelqu'un. Au reste, elle aurait pu soutenir un siége, tant elle était solidement bâtie et puissamment protégée.

« Qu'est-ce que cette forteresse ? » demandai-je une fois à mon camarade de chasse.

Vikoulof cligna de l'œil d'un air malin.

« Hein ! quel étrange bâtiment ? Il rapporte gros à l'ispravnik du district.

— Comment cela ?

— Avez-vous jamais entendu parler des Raskolnik (vieux croyants), de ceux nommés Khlisti, qui vivent sans prêtres ?

— Certainement.

— Eh bien ! c'est ici qu'habite leur principal chef, leur mère.

— Une femme ?

— Oui, une mère. Ils appellent cela une Sainte Vierge mère de Dieu. On dit que celle-ci est bien sévère, un vrai général. Elle vous remue des milliers de roubles. Ah ! si c'était en mon pouvoir, je pendrais toutes ces Saintes Vierges. Mais à quoi bon ? »

Les paroles de Vikoulof me restèrent dans l'esprit. Souvent, depuis lors, je me détournais de ma route, tout exprès pour revoir la maison mystérieuse. Un jour que j'arrivais devant son unique porte, j'entendis, ô miracle ! tirer le verrou de bois ; la clef grinça dans la serrure, la porte s'ouvrit lentement, une puissante tête de cheval à la crinière tressée parut sous une douga bariolée, et une légère téléga, comme celles des riches marchands, sortit de la cour et gagna la route. Sur le coussin en cuir, de mon côté, était assis un homme d'une trentaine d'années, d'un visage remarquablement beau et régulier. Il était vêtu d'un caftan noir, très-propre, et portait un bonnet, noir aussi, qui lui couvrait le

front jusqu'aux yeux. Avec un maintien grave, il tenait les rênes du puissant animal qui traînait la téléga. À son côté était assise une femme de haute taille, droite comme une lance. Un riche châle noir lui couvrait la tête. Elle était vêtue d'une courte pelisse en velours olive et d'un jupon en laine bleue. Ses deux mains blanches, gravement croisées sur sa poitrine, se soutenaient l'une l'autre. La téléga tourna brusquement, de sorte que la femme se trouva tout proche de moi. Elle fit un mouvement, et je reconnus Evlampia, la fille de Kharlof. Je la reconnus sur-le-champ, sans la moindre hésitation, car je n'ai jamais vu qu'à elle des yeux comme les siens, et surtout ses lèvres hautaines et sensuelles à la fois. Son visage s'était allongé, et quelques rides se montraient sur sa peau défraîchie ; mais c'est l'expression de ce visage qui avait le plus changé. Il serait difficile de décrire cette assurance sévère, orgueilleuse. Ce n'était plus la calme jouissance, c'était la satiété du pouvoir que respirait chacun de ses traits. Dans le regard nonchalant qu'elle laissa tomber sur moi se lisait l'habitude de ne rencontrer partout qu'une soumission sans réplique. Évidemment cette femme vivait entourée, non de sectaires, mais d'esclaves ; elle avait oublié le temps où la moindre de ses volontés n'était pas un ordre. Je prononçai son nom à haute voix ; elle frissonna légèrement et me regarda pour la seconde fois, non point avec effroi, mais avec une colère dédaigneuse, comme si elle eût dit : « Qui ose me déranger ? » Puis elle entr'ouvrit à peine la bouche et prononça un seul mot. L'homme assis à son côté se redressa, frappa des rênes sur les flancs du cheval, qui partit au grand trot, et la téléga disparut.

Depuis ce temps, je n'ai plus rencontré Evlampia ; Je ne puis pas même me figurer comment la fille de Kharlof était devenue une Sainte Vierge chez les Khlisti. Qui sait ? peut-être a-t-elle

déjà fondé une nouvelle secte qui s'appelle la secte d'Evlampia. De pareilles choses se sont déjà vues en Russie.

Voilà ce que j'avais à vous dire de mon roi Lear de la steppe, de sa vie et de sa famille.

Le conteur se tut et nous nous séparâmes.

Toc… Toc… Toc…

… Nous nous assîmes en cercle, et notre ami Alexandre Vassiliévitch Riedel, — Allemand de nom, mais foncièrement Russe, — commença ainsi :

Je vais vous raconter, messieurs, une histoire qui m'est arrivée vers 1830… Il y a quarante ans, comme vous voyez. Je serai bref, ne m'interrompez pas.

Sorti depuis peu de l'Université, je vivais alors à Pétersbourg. Mon frère était porte-enseigne à l'artillerie à cheval de la garde. Sa batterie était au camp de Krasnoé-Sélo. Cela se passait en été. Mon frère ne logeait pas à Krasnoé-Sélo même, mais dans un petit village des environs, où j'allais souvent le voir. Je fis ainsi connaissance avec tous ses camarades. Il habitait une cabane assez proprette, en commun avec un officier de sa batterie, Élie Stépanitch Téglew, que je voyais plus intimement que les autres.

Marlinsky a vieilli maintenant, on ne le lit plus, et son nom excite même un sourire ; mais à cette époque il faisait du bruit, et Pouchkine lui-même, au point de vue de la jeunesse d'alors, ne pouvait entrer en comparaison avec lui. Non-seulement on le re-

gardait comme le premier des écrivains russes, mais encore — ce qui est beaucoup plus difficile et plus rare, — il avait jusqu'à un certain point imprimé son cachet sur la génération contemporaine. Les héros à la Marlinsky se rencontraient à chaque pas, surtout en province, et en particulier dans l'armée et dans l'artillerie ; ils parlaient et correspondaient dans sa langue ; ils gardaient dans le monde un air sombre, renfermé, « l'orage dans l'âme et le feu dans le sang », comme le lieutenant Bélozor de la frégate Nadèdja. Ils « dévoraient » les cœurs des femmes. C'est à eux que s'adressait la dénomination de « fatal ». Ce type, on le sait, s'est conservé longtemps, jusqu'à l'époque de Petchorine. Que de choses ne trouvait-on pas dans ce type ! Le byronisme, le romantisme, les souvenirs de la révolution française, des décembristes, — et l'adoration de Napoléon ; la foi au destin, à une étoile, à la force du caractère, de la pose et de la phrase, — et l'angoisse du vide, les inquiétantes fluctuations d'un étroit amour-propre — en même temps que l'audace et la force agissante ; des tendances généreuses, — et une piètre et grossière éducation ; des goûts aristocratiques, — et des frivolités de petit-maître… Mais c'est assez philosopher ; j'ai promis un récit.

Le sous-lieutenant Téglew appartenait à ce groupe des personnages « fatals », bien qu'il n'eût pas l'extérieur sous lequel on se représente cette sorte de héros : il ne ressemblait en rien, par exemple, au « fataliste » de Lermontof.

C'était un homme de taille moyenne, assez solide, légèrement voûté, blond et les sourcils presque blancs ; il avait un visage arrondi et frais, des joues roses, un nez relevé, un front bas et élargi aux tempes, des lèvres épaisses, bien dessinées et éternellement immobiles : il ne riait et même ne souriait jamais. Parfois seule-

ment, quand il était fatigué et qu'il reprenait haleine, il laissait voir des dents régulières et blanches comme du sucre. La même immobilité artificielle régnait dans tous ses traits, qui sans cela eussent eu une expression de bienveillance. La seule partie de son visage qui ne fût pas complétement ordinaire, c'étaient ses yeux aux prunelles vertes, aux cils jaunes. L'œil droit paraissait un peu plus élevé que le gauche, dont la paupière à demi fermée donnait au regard un étrange caractère d'inégalité et de somnolence. La physionomie de Téglew, qui ne manquait d'ailleurs pas d'un certain charme, avait une expression constante de mécontentement avec une nuance de perplexité, comme s'il eût poursuivi en lui-même une triste pensée qu'il ne pouvait atteindre. Tout cela ne lui donnait pas une expression de hauteur ; il avait plutôt l'air d'un homme secrètement offensé. Il parlait fort peu, d'une voix enrouée, en bégayant et répétant ses paroles sans nécessité. Il n'employait pas en parlant les expressions bizarres qui sont propres aux fatalistes, — il n'y recourait que dans ses lettres ; son écriture ressemblait à celle d'un enfant. Ses chefs le regardaient comme un officier — « couci-couci », — mais pas trop capable et pas assez zélé. « Il est ponctuel, mais non soigneux », disait de lui un général d'origine allemande. Vis-à-vis des soldats, il était de même, « couci-couci », ni chair ni poisson. Il vivait modestement, selon sa position. À l'âge de neuf ans, il était resté orphelin ; son père et sa mère s'étaient noyés, à l'époque des crues du printemps, en traversant sur un bac la rivière Oka. Élevé dans une pension particulière, il avait compté parmi les élèves les plus lents de compréhension, mais les plus tranquilles ; selon ses goûts et par la recommandation d'un cousin, homme influent, il devint cornette dans l'artillerie à cheval de la garde, et subit, non sans peine, il est vrai, l'examen d'en-

seigne, puis celui de sous-lieutenant. Ses relations avec les autres officiers étaient assez tendues. On ne l'aimait pas ; on allait rarement chez lui, et lui-même ne voyait à peu près personne. La présence d'étrangers le gênait : il devenait aussitôt contraint, gauche… ; il ne tutoyait personne ; — en un mot, il n'avait rien d'un camarade. Mais on le respectait, non à cause de son esprit ou de son éducation, mais parce qu'on croyait trouver en lui le cachet particulier des personnages « fatals ». Personne parmi les camarades de Téglew ne disait : « Il fera son chemin ; il se distinguera » ; mais, qu'il fût destiné à devenir quelque beau jour un Napoléon, personne ne jugeait cela impossible. Car dans ces choses-là, c'est « l'étoile » qui agit, et Téglew était un homme « prédestiné ».

Deux circonstances qui remontaient au premier temps de son service, contribuèrent fortement à établir sa réputation d'homme fatal. Le jour même de sa promotion, — c'était vers le milieu de mars, — il se promenait en grand uniforme sur le quai de la Néva, en compagnie de quelques officiers nouvellement promus comme lui. Cette année-là, le printemps avait été précoce ; la Néva était débâclée ; les grands glaçons avaient filé, mais la rivière était couverte d'une couche mince et continue de glace imbibée d'eau. Ces jeunes gens causaient entre eux, riaient, quand tout à coup l'un d'eux s'arrêta : il avait aperçu à vingt pas du bord, sur la glace qui se mouvait lentement, un petit chien ; la pauvre bête tremblait de tous ses membres et poussait des cris plaintifs. « Il est perdu, » murmura l'officier entre ses dents. Le chien, entraîné peu à peu, passa devant une rampe qui s'abaissait jusqu'au niveau de l'eau. Tout à coup Téglew, sans dire un mot, descendit la rampe, s'élança sur la mince couche de glace, tour à tour enfonçant et se dégageant, arriva jusqu'au chien, le saisit par la peau

du cou, et, revenu sain et sauf, le déposa sur le pavé. Le danger qu'avait couru Téglew était si grand, son action si inattendue, que ses camarades en furent littéralement pétrifiés, et ne retrouvèrent la parole tous à la fois, que lorsqu'il appela un cocher pour rentrer chez lui ; tout son uniforme était mouillé. En réponse à leurs exclamations, Téglew dit d'un air indifférent que personne ne manque sa destinée, et fit signe au cocher de partir.

« Prends donc le chien comme souvenir, » lui cria un des officiers.

Téglew fit un geste insouciant de la main, et ses camarades s'entre-regardèrent avec un muet étonnement.

L'autre circonstance se présenta quelques jours plus tard, à une soirée de jeu chez le commandant de sa batterie. Téglew était assis dans un coin et ne prenait aucune part au jeu. « Ah ! si, comme dans la Dame de pique, de Pouchkine, une vieille femme m'avait dit d'avance quelles sont les cartes qui doivent gagner ! » s'écria un lieutenant, en perdant son troisième millier de points. Téglew s'approcha silencieusement de la table, prit le jeu, le coupa, et en disant : « six de carreau, » retourna le jeu. Le six de carreau se trouvait dessous. « As de trèfle ! » ajouta-t-il. Il coupa encore, et en dessous parut l'as de trèfle. « Roi de carreau » murmura-t-il d'une voix irritée entre ses dents serrées. Pour la troisième fois, il avait deviné : il rougit subitement. Sans doute lui-même ne s'était pas attendu à cela.

« Excellent tour ! Faites-le encore, lui dit le commandant.

— Je ne m'occupe pas de tours de cartes, répondit sèchement Téglew, et il passa dans une autre pièce. »

Je ne m'explique pas de quelle manière il avait deviné les cartes, mais je l'ai vu de mes propres yeux. Après lui, la plupart des joueurs présents essayèrent de faire la même chose. Personne n'y réussit. Quelques-uns d'entre eux purent à la rigueur deviner une carte ; mais deux de suite, impossible. Et Téglew en avait deviné trois ! Cette circonstance confirma encore sa réputation d'homme fatal et mystérieux.

Téglew, on le comprend, s'accrocha tout de suite à cette réputation. Elle lui donnait une importance propre, un coloris particulier. Cela le posait, comme on dit, — et avec son esprit peu développé, ses connaissances insignifiantes et son énorme amour-propre, cette réputation lui venait fort à propos. La mériter eût été difficile ; la soutenir était tout simple : il n'avait qu'à se taire et à s'isoler. Mais ce n'est pas à cause de cette réputation que je sympathisais avec Téglew, et que, je peux le dire, je me mis à l'aimer. Je l'aimai, d'abord parce que j'étais moi-même passablement sauvage et que je trouvais en lui mon semblable ; puis, parce qu'il était bon et, au fond, d'une grande simplicité de cœur. Il m'inspirait un sentiment voisin de la compassion ; en dehors de cette réputation fatale qui s'était faite par hasard, je croyais voir s'appesantir sur lui une destinée tragique qu'il ne soupçonnait pas. Naturellement je ne lui laissai pas voir ce sentiment : inspirer de la compassion, peut-il y avoir pire offense pour un homme fatal ? Téglew, de son côté, se sentait bien disposé à mon égard ; il était à l'aise avec moi, il causait ; en ma présence, il se décidait à quitter cet étrange piédestal où on l'avait placé… plus qu'il ne s'y était placé de lui-même. Tourmenté par un amour-propre maladif, il s'avouait probablement dans le fond de son âme qu'il ne justifiait en rien cet amour-propre, et que les autres le regardaient peut-être de haut… tandis que moi, garçon de dix-

neuf ans, je ne le gênais pas ; la crainte de dire quelque chose de médiocre, de déplacé, n'oppressait pas devant moi son cœur, éternellement sur le qui-vive. Quelquefois même il tombait dans le bavardage ; et alors bien lui prenait que personne, excepté moi, n'entendît ses discours : sa réputation n'y eût pas tenu longtemps. Non-seulement il savait très-peu de chose, mais il ne lisait presque rien, et se bornait à ce qu'il récoltait d'anecdotes et d'histoires courantes. Il croyait aux pressentiments, aux prédictions, aux présages, aux rencontres, aux jours heureux ou malheureux, à la persécution ou à la protection de la destinée, à l'importance de la vie, en un mot. Il croyait même à certaines années « climatériques » dont quelqu'un avait parlé devant lui ; mais sans rien comprendre à ce que ce mot voulait dire. Les gens « fatals » véritables, pur sang, ne croient pas devoir professer de pareilles croyances ; leur affaire est de les inspirer aux autres… Mais de ce côté moi seul connaissais Téglew.

Un jour, je m'en souviens, c'était le jour de la Saint-Élie, le 20 juillet, j'allai voir mon frère, et je ne le trouvai pas. On l'avait envoyé quelque part pour toute la semaine, affaire de service. N'ayant pas envie de retourner à Pétersbourg, je flânai avec mon fusil dans les marécages environnants, je tuai une couple de bécassines, et je passai la soirée avec Téglew sous l'auvent d'une grange où il avait établi, suivant son expression, sa résidence d'été. Nous babillâmes à tort et à travers, prenant du thé, fumant nos pipes, et causant tantôt avec le propriétaire, Finnois russifié, tantôt avec un colporteur qui rôdait autour de la batterie, et qui vendait « des oranges et de beaux citrons » ; cet homme aimable et badin possédait, entre autres talents, celui de jouer de la guitare ; il nous raconta un amour malheureux qu'au temps jadis il avait éprouvé pour la fille d'un sergent de ville. Dans un âge plus

mûr, ce don Juan en chemise rouge n'avait plus connu de passion malheureuse. Devant la porte de notre grange s'étendait une large plaine qui s'abaissait peu à peu. Une petite rivière aux bords encaissés brillait par places. Plus loin, l'horizon était bordé d'une bande étroite de forêts. La nuit approchait ; nous étions seuls. Avec la nuit, la terre s'enveloppa d'une vapeur légère et humide qui, s'étendant de plus en plus, finit par se convertir en un épais brouillard. La lune monta au ciel. Tout le brouillard fut pénétré et comme doré par sa lueur. Tout semblait changé de place, confondu et embrouillé d'une façon étrange : ce qui était loin paraissait près, ce qui était près paraissait loin ; ce qui était grand semblait petit, ce qui était petit devenait grand… Tous les objets étaient à la fois clairs et confus. Nous étions tout bonnement transportés dans un royaume des contes de fées, dans le royaume du brouillard blanc doré, de la tranquillité profonde, du sommeil rêveur et léger… Et comme les étoiles brillaient mystérieusement là-haut, avec leurs étincelles d'argent, à travers ce grand voile blanc ! Nous nous taisions tous deux. L'aspect fantastique de cette nuit agissait sur nous et nous disposait au merveilleux.

Téglew prit le premier la parole, et, avec ses hésitations, ses interruptions et ses répétitions ordinaires, il parla des pressentiments… des fantômes. Par une nuit semblable à celle-ci, me raconta-t-il, un étudiant de ses amis, entré depuis peu comme gouverneur chez deux orphelins, et logeant avec eux dans un pavillon de jardin, avait vu une figure de femme penchée sur leur lit ; et le lendemain il avait reconnu cette figure dans un portrait qu'il n'avait pas remarqué jusque-là, celui de la mère des deux jeunes enfants. Il me raconta ensuite que ses parents, quelques jours avant leur mort, croyaient entendre constamment le bruit de l'eau ; que son oncle, pendant la bataille de Borodino, fut sauvé

de la mort par une circonstance insignifiante : il s'était baissé pour ramasser un simple petit caillou grisâtre, et un biscaïen qui passait en ce moment au-dessus de sa tête lui coupa son long plumet noir. Téglew me promit même de me faire voir ce caillou qui avait sauvé son oncle, et qui était monté en médaillon. Il me parla ensuite de la mission de tout homme, et de la sienne en particulier ; il ajouta qu'il y avait cru jusqu'alors, et que si jamais des doutes lui venaient à ce sujet, il saurait y échapper en se débarrassant de la vie, car alors la vie n'aurait plus pour lui aucun intérêt. « Vous supposez peut-être, dit-il en me regardant du coin de l'œil, que je n'en aurai pas le courage ? Vous ne me connaissez pas… j'ai une volonté de fer !

— Belle expression ! » dis-je en moi-même.

Téglew devint rêveur, respira profondément, et, mettant sa pipe de côté, me déclara que ce jour, la Saint-Élie, jour de sa fête, avait une grande importance pour lui… C'est…, dit-il, c'est toujours pour moi une mauvaise époque.

Je ne répondis rien et je me contentai de le regarder, assis devant moi, courbé, voûté, embarrassé, avec son regard songeur et voilé, qu'il dirigeait vers la terre.

« Aujourd'hui, continua-t-il, une vieille mendiante (Téglew ne laissait jamais passer un pauvre sans lui faire l'aumône) m'a dit qu'elle prierait pour mon âme ; n'est-ce pas étrange ?

— Il y a des gens qui aiment à s'occuper d'eux-mêmes constamment, pensai-je. Je dois cependant ajouter que les dernières paroles de Téglew étaient accompagnées d'une expression inaccoutumée d'inquiétude et de trouble. Ce n'était pas la mélancolie « fatale » ; quelque chose le tourmentait et le rongeait réel-

lement. Et j'étais particulièrement frappé de l'expression d'abattement répandue sur ses traits. Ne sentait-il pas déjà naître en lui ces doutes dont il m'avait dit quelques mots ? Ses camarades m'avaient parlé, peu auparavant, d'un projet présenté par lui à ses chefs sur je ne sais quelle réforme dans l'artillerie, et qu'on lui avait renvoyé avec « réprimande ». Connaissant son caractère, je ne doutais pas qu'il n'eût été profondément blessé par le dédain de ses chefs, mais ce que je croyais voir dans Téglew était quelque chose de plus intime, avait une nuance toute personnelle.

— Il fait humide, dit-il tout à coup en secouant les épaules. Rentrons dans la cabane. Il est temps de dormir ». C'était une habitude chez lui de secouer ainsi les épaules et de tourner la tête à droite et à gauche en portant la main à son cou, comme un homme qui a un col trop étroit. Le caractère tout entier de Téglew s'exprimait, me semblait-il, par ce mouvement inquiet et nerveux. Il était à l'étroit dans ce monde.

Nous rentrâmes dans la cabane et nous nous couchâmes, lui dans le coin aux images, moi dans le coin opposé, sur un banc, où l'on avait mis un peu de foin.

Téglew se retourna longtemps sur son lit ; et moi, je ne pouvais m'endormir. Ses récits m'avaient-ils ébranlé les nerfs, ou bien cette étrange nuit m'avait-elle irrité le sang ? Je n'en sais rien ; mais dormir m'était impossible. Le désir même du sommeil finit par s'en aller, et je restai les yeux ouverts, l'esprit tendu, poursuivant les pensées les plus incohérentes, comme il arrive toujours aux heures d'insomnie. En me tournant d'un côté et d'autre j'étendis le bras… mon doigt rencontra une des poutres dont le mur était formé. Ce choc produisit un son faible, mais vi-

brant, et assez prolongé… j'étais sans doute tombé sur un endroit creux.

Je frappai de nouveau, mais cette fois volontairement. Le même son fut produit. Je recommençai encore… Téglew leva brusquement la tête.

« Riedel, s'écria-t-il, entendez-vous ? On frappe à la fenêtre. »

Je fis semblant de dormir. Je m'étais mis en tête, puisque je ne pouvais dormir, de me moquer un peu de mon « fatal » compagnon.

Il laissa retomber sa tête sur l'oreiller.

J'attendis un instant, puis je frappai trois coups.

Téglew releva de nouveau la tête et tendit l'oreille.

Je frappai encore. J'étais couché de manière à montrer mon visage, mais il ne pouvait pas voir ma main que j'allongeais sous la couverture.

« Riedel ! » s'écria Téglew.

Je ne répondis pas.

« Riedel, répéta-t-il plus haut, Riedel ?

— Quoi ! qu'y a-t-il ? lui répondis-je du ton d'un homme qui s'éveille.

— Vous n'entendez pas ? quelqu'un frappe à la fenêtre. Est-ce ici qu'on veut entrer ?

— C'est un passant, balbutiai-je.

— Il faut le faire entrer, ou savoir ce que c'est. »

Je ne répondis plus, et fis de nouveau semblant de dormir.

Quelques minutes s'écoulèrent. Je recommençai mon jeu :

Toc… toc… toc.

Téglew aussitôt se mit sur son séant et prêta l'oreille.

Toc… toc… toc ! Toc… toc… toc !

Àtravers mes paupières entr'ouvertes, et grâce à la lueur blanchâtre de la nuit, je pouvais parfaitement suivre tous ses mouvements. Il se tournait tantôt vers la fenêtre, tantôt vers la porte. En effet, il était difficile de savoir d'où partait le bruit : on eût dit qu'il volait dans la chambre en rasant les murs. J'étais tombé par hasard sur un foyer acoustique.

Toc… toc… toc… !

« Riedel ! s'écria-t-il enfin, Riedel ! Riedel !

— Mais qu'y a-t-il donc ? lui dis-je en bâillant.

— Est-ce que vraiment vous n'avez rien entendu ? Il y a quelqu'un qui frappe.

— Eh bien, laissez-le frapper ? » Je feignis encore une fois de dormir, et même de ronfler…

Téglew se calma.

Toc… toc… toc !…

Téglew s'élança de son lit, ouvrit la fenêtre, et se penchant au dehors, s'écria d'une voix rauque : « Qui est là ? Qui frappe ? »

Puis il ouvrit la porte et répéta sa question. Un cheval hennit dans l'éloignement, et ce fut tout.

Il revint à son lit.

Toc… toc… toc !…

Téglew se retourna lentement, et s'assit.

Toc… toc… toc !…

Téglew mit rapidement ses bottes, jeta son manteau d'officier sur ses épaules, et, décrochant du mur son sabre, sortit de la cabane. Je l'entendis faire le tour deux fois et demander à chaque instant : « Qui est là ? Qui va là ? Qui frappe ? » Puis tout à coup il se tut, s'arrêta dans la rue, non loin du coin où j'étais couché, et, sans plus dire un seul mot, rentrant dans la cabane, se coucha tout habillé.

Toc… toc… toc !… fis-je de nouveau. Toc… toc… toc !…

Mais Téglew ne bougea pas, ne demanda plus : Qui frappe ? Il appuya sa tête sur sa main.

Voyant que cela n'agissait plus, je laissai quelque temps s'écouler ; puis, je feignis de m'éveiller, et, regardant Téglew, je pris un air étonné.

« Est-ce que vous êtes sorti ?

— Oui, répondit-il d'un air indifférent.

— Avez-vous continué à entendre ce bruit ?

— Oui.

— Et vous n'avez vu personne ?

— Non.

— Le bruit a-t-il cessé ?

— Je ne sais pas. Maintenant tout m'est égal.

— Maintenant ? Pourquoi maintenant ? »

Téglew ne répondit pas.

J'eus un mouvement de honte et de regret. Mais je ne pus me résoudre à lui avouer mon espièglerie.

« Écoutez, lui dis-je, je suis sûr que tout cela n'est que dans votre imagination. »

Téglew fronça le sourcil.

« Ah ! Vous croyez !

— Vous dites que vous avez entendu frapper ?…

— J'ai entendu encore autre chose, interrompit-il.

— Quoi donc ? »

Téglew se pencha en avant, — et se mordit les lèvres. Évidemment il hésitait…

« On m'a appelé ! dit-il enfin à demi-voix en détournant la tête.

— On vous a appelé ! Qui vous a appelé ?

— Une… (Téglew continuait à regarder du côté.) Un être que jusqu'à présent je supposais mort sans en être sûr… mais maintenant j'en ai acquis la certitude.

— Je vous jure, Élie Stépanitch, que tout cela est dans votre imagination !

— Dans mon imagination ? répéta-t-il. Voulez-vous vous en assurer par vous-même ?

— Je veux bien.

— Alors, sortons. »

Je me rhabillai promptement et je suivis Téglew dehors. De l'autre côté de la rue, en face de la cabane, il n'y avait pas de maisons, maïs on voyait une haie basse, rompue çà et là, à partir de laquelle une pente assez rapide descendait jusqu'à la plaine. Le brouillard continuait à envelopper tous les objets ; à vingt pas, on ne distinguait presque plus aucune forme. Nous traversâmes la haie, et nous nous arrêtâmes.

« C'est ici, dit-il en baissant la tête. Restez immobile, ne parlez pas, et écoutez. » Je prêtai l'oreille comme lui, mais, sauf ce murmure incessant, presque imperceptible, qui est comme la respiration de la nuit, je n'entendis rien. Jetant par intervalle un regard l'un sur l'autre, nous restâmes immobiles pendant quelques minutes ; nous nous apprêtions à rentrer…

« Élie ! » murmura une voix faible comme un souffle, qui semblait partir de la haie.

Je regardai Téglew, mais il semblait ne rien entendre, et restait la tête penchée.

« Élie !… Élie !… » redit la voix plus clairement, si bien qu'on pouvait constater que c'était la voix d'une femme. Nous tressaillîmes tous les deux.

« Eh bien ! me dit Téglew à voix basse, vous ne douterez plus, maintenant.

— Attendez, lui répondis-je du même ton, cela ne prouve encore rien. Il faut voir s'il n'y a pas là quelqu'un… quelque mauvais plaisant… »

Je m'élançai à travers la haïe et je m'avançai dans la direction d'où, autant que j'avais pu en juger, était venue la voix.

Je sentais sous mes pieds la terre molle et friable ; de longues bandes parallèles se perdaient dans le brouillard. Je me trouvais dans un potager. Mais rien ne bougeait, ni devant moi, ni autour de moi. Tout semblait plongé dans l'engourdissement du sommeil. Je fis encore quelques pas.

« Qui est là ? » m'écriai-je avec une expression qui rappelait assez bien celle que Téglew avait eue un peu auparavant.

Prr… Une caille effrayée partit de dessous mes pieds, et s'enfuit dans l'air, droit comme une balle. Je tressaillis involontairement… Quel enfantillage !

Je regardai en arrière. Téglew était encore à l'endroit où je l'avais laissé. Je me rapprochai de lui.

« Vous perdez votre temps à chercher me dit-il. Cette voix est arrivée jusqu'à nous… jusqu'à moi… de très-loin. »

Il passa sa main sur son visage, et se dirigea à pas lents vers la cabane. Mais je ne voulais pas me rendre si vite, — et je retournai vers le jardin. Que quelqu'un eût en effet appelé trois fois « Élie », cela ne faisait pas l'ombre d'un doute ; que dans cet appel il y eût eu quelque chose de plaintif et de mystérieux, je de-

vais aussi me l'avouer à moi-même. Mais qui sait ? cela paraissait incompréhensible et cela pouvait peut-être s'expliquer aussi simplement que le bruit qui avait troublé Téglew.

Je marchai le long de la haie, m'arrêtant parfois pour regarder autour de moi. Près de la haie, à peu de distance de notre cabane, s'élevait un vieux saule, au feuillage épais ; on le voyait comme une tache noire au milieu de la blancheur du brouillard, de cette blancheur opaque qui aveugle et qui arrête le regard mieux que l'obscurité de la nuit. Tout à coup il me sembla voir quelque chose d'assez grand et de vivant remuer auprès du saule. Je m'élançai en criant : « Arrêtez ! qui est là ? » J'entendis des pas légers comme ceux d'un lièvre. Une figure bizarre, homme ? femme ? je ne pus le distinguer, fila rapidement près de moi. Je voulus la saisir, mais ayant manqué mon coup, je trébuchai, et je tombai sur une ortie qui me brûla le visage. En m'appuyant sur la terre pour me relever, je sentis sous ma main un objet dur ; c'était un peigne en cuivre sculpté, attaché à un cordon dans le genre de ceux que les paysans russes portent à la ceinture.

Mes recherches ultérieures restèrent vaines, — et Je revins vers la cabane, les joues criblées de piqûres, tenant le peigne à la main.

Je trouvai Téglew assis sur son banc. Une bougie brûlait devant lui sur la table, et il écrivait quelque chose dans un petit album qui ne le quittait jamais. Quand il m'aperçut, il remit précipitamment l'album dans sa poche et se mit à bourrer sa pipe.

« Voici, mon ami, commençai-je, le trophée que j'ai rapporté de ma campagne ! Je lui montrai le peigne, et je lui racontai ce qui m'était arrivé près du saule. C'est, sans doute, ajoutai-je, un

voleur que j'ai effrayé. Vous savez qu'on a volé hier un cheval chez le voisin. »

Téglew sourit froidement et alluma sa pipe. Je m'assis près de lui.

« Vous restez convaincu, Élie Stépanitch, que la voix que nous avons entendue venait de ces régions inconnues… »

Il m'imposa silence d'un geste impératif.

« Riedel, je ne suis pas en train de plaisanter, ne plaisantez donc pas, je vous en prie. »

En effet, Téglew n'était pas d'humeur à plaisanter. Son visage était transformé. Il semblait plus pâle, plus expressif, — et plus allongé. Ses étranges yeux inégaux erraient lentement.

« Je ne croyais pas devoir jamais, continua-t-il, raconter à un autre… à un autre homme ce que vous allez entendre, et qui devait mourir… oui, mourir dans mon sein ; mais évidemment c'est nécessaire, — et je n'ai pas le choix. C'est la destinée. Écoutez. »

Et il me raconta toute son histoire.

Je vous ai déjà dit, messieurs, que Téglew était un piètre conteur, mais ce qui me frappa cette nuit-là, ce ne fut pas seulement la difficulté qu'il éprouvait à peindre les événements qui lui étaient arrivés à lui-même ; le son de sa voix, son regard, les mouvements de ses mains, de ses doigts, — tout, chez lui, semblait gêné, emprunté, faux en un mot. À cette époque, j'étais encore très-jeune et très-inexpérimenté, — et je ne savais pas que l'habitude de s'exprimer avec emphase, la fausseté d'intonation et de gestes peut aller à un tel point que certains hommes sont

incapables de s'en débarrasser : c'est une malédiction d'un genre particulier. Dans la suite, il m'arriva de rencontrer une dame qui employait des expressions si exagérées, des gestes si théâtraux, des mouvements de tête si mélodramatiques, en me parlant de l'impression que lui avait faite la mort de son fils, de son « incommensurable » douleur, de la peur qu'elle avait de perdre la raison, — que je pensai à part moi : « Que de grimaces et de mensonges ! Elle n'a jamais aimé son fils ! » Et huit jours plus tard, j'appris que la pauvre femme était en effet devenue folle. Depuis lors je fus beaucoup plus réservé dans mes jugements, et je me fiai beaucoup moins à mes propres impressions.

Voici en quelques mots le récit que me fit Téglew. Outre son oncle, qui était un homme haut placé, il avait à Pétersbourg une tante moins haut placée, mais assez riche, qui, n'ayant pas d'enfants, avait adopté une petite fille abandonnée, lui avait donné une éducation convenable, et la traitait comme si elle eût été la sienne. Elle s'appelait Marie. Téglew la voyait presque tous les jours. Ils finirent par s'aimer et Marie se donna à lui. Le mystère fut découvert. La tante de Téglew, furieuse, chassa ignominieusement la pauvre enfant et partit pour Moscou, où elle adopta et institua pour son héritière une demoiselle noble. Marie, retournée chez ses parents, gens pauvres et livrés à l'ivrognerie, eut à subir une cruelle destinée. Téglew lui avait promis de l'épouser, et ne tint pas sa promesse. Dans sa dernière entrevue avec elle, il fut forcé de s'expliquer ; elle voulait la vérité, elle l'obtint. « Allons, dit-elle, puisque je ne dois pas être ta femme, je sais ce qu'il me reste à faire. » Il y avait plus de quinze jours que cette dernière entrevue avait eu lieu.

« Je ne me suis pas trompé un seul instant sur le sens de ses dernières paroles, ajouta Téglew ; je suis persuadé qu'elle en a fini avec la vie, et… et que c'est sa voix, que c'est elle qui m'appelait là-haut…, vers elle… J'ai reconnu sa voix… Il n'y a qu'un moyen d'en finir.

— Mais pourquoi ne l'avez-vous pas épousée, Élie Stépanitch ? lui demandai-je. Est-ce que vous ne l'aimiez plus ?

— Si fait, je l'aime encore passionnément. »

Àcette réponse, messieurs, je regardai Téglew avec ébahissement. Je me rappelai un de mes amis, homme très-intelligent, qui avait épousé une femme laide, sotte et pauvre, et qui était malheureux en ménage. « Vous l'aimiez sans doute ? » lui demanda quelqu'un en ma présence. — « Je ne l'aimais pas du tout. — Pourquoi l'avez-vous épousée, alors ? — Parce que !… » Téglew aimait passionnément cette jeune fille et ne l'épousait pas. Pourquoi ? Pour la même raison : Parce que !…

« Pourquoi ne l'épousez-vous pas ? » répétai-je.

Le regard étrangement somnolent de Téglew errait sur la table.

« On ne peut pas… expliquer cela… en quelques mots, commença-t-il en hésitant. Il y a eu des causes. Et puis c'est une roturière. Et mon oncle… je devais aussi penser à lui.

— Votre oncle ? m'écriai-je. Mais que peut faire là votre oncle ! Vous le voyez à peine au jour de l'an, en faisant votre tournée de visites. Comptez-vous sur sa fortune ? Mais il a une douzaine d'enfants ! »

Je parlais avec feu… Téglew se courba, et son visage se couvrit de rougeur…, d'une rougeur inégale, par plaques…

« Pas de sermons, je vous prie, dit-il d'une voix sourde. D'ailleurs, je ne me justifierai pas. Je suis la cause de sa mort, et maintenant, il faudra que je paye ma dette. »

Il baissa la tête, et se tut. Je ne trouvais plus rien à lui dire.

Nous restâmes ainsi un quart d'heure ; il détournait les yeux ; moi je le regardais, et je remarquai que ses cheveux sur son front se bouclaient d'une façon particulière ; au dire d'un médecin militaire par les mains duquel avaient passé beaucoup de blessés, c'était un signe certain de chaleur et de sécheresse au cerveau. L'idée me revint encore à l'esprit que la main du destin s'appesantissait sur cet homme, et que ses camarades avaient eu quelque raison de voir en lui quelque chose de fatal. Et pendant ce temps, je le condamnais intérieurement. « Une roturière ! pensais-je ; et quelle espèce d'aristocrate es-tu donc !

— Vous me condamnez peut-être, Riedel, dit tout à coup Téglew, comme s'il avait deviné ma pensée. Moi-même… cela me pèse. Mais comment faire ? Comment faire ? »

Il appuya son menton sur la paume de la main, et se mit à mordre les ongles larges et plats de ses doigts courts et rouges, forts comme des barres de fer.

« Je suis d'avis, Élie Stépanitch, qu'il faut vous assurer d'abord de la réalité de vos pressentiments… Peut-être votre bien-aimée se porte-t-elle bien. »

Fallait-il lui dire la véritable cause du bruit ? Je pensai rapidement : Non… plus tard.

« Elle ne m'a pas écrit une fois depuis que nous sommes au camp, me fit remarquer Téglew.

— Cela ne prouve rien, Élie Stépanitch. »

Téglew fit de la main un geste de dénégation. « Non ! elle n'est certainement plus de ce monde. Elle m'a appelé !... »

Tout à coup il se tourna vers la fenêtre : « On frappe encore ! »

Je souris involontairement : « Pardon, Élie Stépanitch, cette fois ce sont vos nerfs. Voyez, voici l'aube ; dans dix minutes le soleil va se lever ; il est près de quatre heures, et les apparitions ne se montrent pas le jour. »

Téglew me jeta un regard sombre et, murmurant entre ses dents « adieu », se coucha sur le banc et me tourna le dos.

Je me couchai aussi, et je me souviens qu'avant de m'endormir, je pensai : toutes les réticences de Téglew veulent dire ceci : j'ai l'intention de me tuer ! Quelle absurdité, quelle pose ! Lui-même a refusé de se marier, il y a renoncé, et tout d'un coup, voilà qu'il veut se tuer ! Cela n'a pas le sens commun ! Il ne peut s'empêcher de poser !

Là-dessus, je m'endormis très-profondément ; quand j'ouvris les yeux, le soleil était déjà haut dans le ciel, et Téglew n'était plus dans la cabane.

Son domestique me dit qu'il était parti pour la ville.

Je passai une journée fatigante et ennuyeuse. Téglew ne revint ni pour le dîner ni pour le souper. Je n'attendais pas mon frère. Vers le soir, un brouillard s'éleva encore plus épais que la veille.

Je me couchai d'assez bonne heure. Un bruit sous ma fenêtre me réveilla.

Ce fut à mon tour de frissonner.

Le bruit se répéta, mais si réel, si net, qu'il n'était pas possible d'hésiter sur sa réalité. Je me levai, j'ouvris la fenêtre, et je vis Téglew. Enveloppé dans son manteau, la casquette sur les yeux, il était debout, immobile.

« Élie Stépanitch ! m'écriai-je, c'est vous ! Nous ne vous attendions plus ; entrez. Est-ce que la porte est fermée ? »

Téglew secoua négativement la tête.

« Je ne veux pas entrer, dit-il sourdement ; je voulais seulement vous prier de remettre demain cette lettre au commandant de la batterie. »

Il me tendait une grande enveloppe cachetée de cinq cachets. J'hésitai ; cependant, machinalement je pris la lettre. Téglew mit sur-le-champ la moitié de la rue entre lui et moi.

« Attendez, restez, lui dis-je, où allez-vous ? Venez-vous d'arriver à l'instant ? Qu'est-ce que c'est que cette lettre ?

— Vous promettez de la remettre à son adresse, dit Téglew ; » et il s'éloigna encore de quelques pas.

Le brouillard estompait sa silhouette.

« Vous me le promettez ?

— Je vous le promets, mais d'abord… »

Téglew s'éloigna encore et ne fut plus qu'une longue tache sombre. — Adieu, dit sa voix, adieu, Riedel, ne gardez pas de moi un mauvais souvenir… et n'oubliez pas Siméon…

Et la tache disparut.

C'était trop fort. Oh ! maudit phraseur, pensai-je, faudra-t-il toujours que tu cherches à faire de l'effet !

Cependant, j'éprouvais une impression pénible ; une crainte involontaire resserrait ma poitrine. Je jetai mon manteau sur mes épaules, et je sortis.

Mais où aller ? Le brouillard m'entourait de tous côtés. À cinq ou six pas il était encore assez translucide, mais plus loin il s'épaississait en une sorte de muraille molle et blanche comme de la ouate. Je tournai à droite dans la petite rue du village, qui s'arrêtait là : notre maison était l'avant-dernière. Au delà commençait la plaine déserte, parsemée de rares buissons. Au bout de la plaine, à quatre verstes du village, se trouvait un bouquet de bouleaux traversé par la rivière qui, un peu plus bas, entourait le village. Je savais fort bien tout cela pour l'avoir vu souvent de jour ; maintenant je ne distinguais rien, et c'est seulement par la densité et la blancheur plus sensible du brouillard que je pouvais deviner l'endroit où s'abaissait le sol et où passait la rivière. La lune faisait dans le ciel une tache pâle ; mais sa lueur n'avait pas, comme la nuit précédente, la force de percer l'épaisseur vaporeuse du brouillard ; il restait suspendu au-dessus, comme un large rideau mat. J'entrai dans le champ, j'écoutai : aucun bruit nulle part. Les courlis seuls sifflotaient de temps en temps.

« Téglew ! criai-je, Élie Stépanitch ! Téglew ! »

Ma voix mourut autour de moi sans écho, comme si le brouillard l'avait empêchée de s'étendre.

— « Téglew ! » répétai-je.

Personne ne répondit.

Je m'avançai à tout hasard. Deux fois je me heurtai contre une haie ; une autre fois je manquai de tomber dans un fossé. Je faillis trébucher contre un cheval de paysan étendu sur le sol.

« Téglew ! Téglew ! » criai-je.

Tout à coup derrière moi, à très-peu de distance, j'entendis une voix assez faible.

« Me voilà… que voulez-vous de moi ? »

Je me retournai brusquement… Je vis devant moi Téglew, les bras ballants, la tête nue, pâle, mais les yeux animés et plus grands qu'à l'ordinaire. Il respirait longuement et fortement à travers ses lèvres entr'ouvertes.

« Dieu soit loué ! » m'écriai-je dans l'élan de ma joie ; et je le saisis par les deux mains, Dieu soit loué ! Je désespérais déjà de vous trouver ; n'avez-vous pas honte de me causer de telles frayeurs ? Pensez donc, Élie Stépanitch…

— Que voulez-vous de moi ? répéta Téglew.

— Je veux… je veux d'abord que nous retournions ensemble à la maison ; ensuite, je veux, j'exige de vous comme d'un ami que vous m'expliquiez à l'instant ce que signifie votre… votre conduite, et cette lettre au colonel ! Vous est-il arrivé à Pétersbourg quelque chose d'inattendu ?

— À Pétersbourg, j'ai trouvé justement ce que j'attendais, répondit Téglew, toujours sans bouger.

— C'est… vous voulez dire que… votre amie, Marie…

— Elle s'est tuée, répondit Téglew rapidement et d'un air presque méchant ; on l'a enterrée avant-hier. Elle ne m'a pas même laissé un mot. Elle s'est empoisonnée. »

Téglew prononça ces mots effrayants avec une sorte de hâte et sans faire un mouvement.

Je joignis les mains.

« Est-ce possible ! Quel malheur ! Votre pressentiment s'est accompli… C'est horrible ! »

Tout troublé, je me tus. Téglew croisa les bras tranquillement, avec un certain air de triomphe.

« Mais, repris-je, pourquoi restons-nous ici ? Retournons à la maison.

— Allons, dit Téglew. Mais comment trouver notre chemin dans ce brouillard ?

— Il y a de la lumière aux fenêtres de notre cabane. Nous nous en servirons pour nous diriger. Allons.

— Marchez devant, répondit Téglew, je vous suis. »

Nous partîmes. Pendant cinq minutes nous marchâmes sans apercevoir la lueur conductrice. Enfin, deux points rouges brillèrent au loin. Téglew me suivait à pas mesurés. Il me tardait extrêmement d'arriver à la maison et d'apprendre de lui tous les détails de son malheureux voyage à Pétersbourg. Frappé de ce

qu'il m'avait dit, saisi d'un accès de repentir et de crainte superstitieuse, je lui avouai, avant d'arriver à notre cabane, que c'était moi qui avais produit le bruit mystérieux de la veille… Quel tour tragique avait pris cette plaisanterie !

Téglew se borna à dire que je n'étais là pour rien ; que quelque chose d'innommé avait dirigé ma main, et que cela prouvait seulement combien peu je le connaissais. Sa voix, étrangement tranquille et égale, résonnait tout près de mon oreille. Mais vous me connaîtrez, ajouta-t-il ; je vous ai vu sourire, hier, quand je parlais de la force de la volonté… Vous me connaîtrez, et vous vous souviendrez de mes paroles.

La première cabane du village, comme une sombre apparition, surgit du brouillard devant nous, puis nous vîmes émerger la seconde, la nôtre, et mon lévrier aboya, me reconnaissant probablement au flair.

Je frappai à la fenêtre. « Siméon ! criai-je au domestique de Téglew, eh ! Siméon, ouvre-nous vite la barrière. »

La barrière, poussée brusquement, frappa la palissade et se balança. Siméon enjamba le seuil.

« Élie Stépanitch, venez », dis-je.

Je me retournai…

Mais il n'y avait plus d'Élie Stépanitch derrière moi. Téglew avait disparu comme si la terre l'eût englouti.

Je rentrai dans la maison, tout ahuri.

Un vif mécontentement contre Téglew, contre moi-même, remplaça la consternation qui d'abord s'était emparée de moi.

« Ton maître est fou, dis-je brusquement à Siméon, positivement fou ! Il est allé au galop à Pétersbourg, puis il est revenu, et le voilà qui court à travers champs. Je l'ai rattrapé, je l'ai ramené jusqu'à la porte, et pst ! il s'est esquivé de nouveau. Par une semblable nuit, rester hors de la maison ! Il a bien pris son temps pour se promener ! — Et pourquoi ai-je lâché sa main, » me disais-je avec regret.

Siméon me regarda en silence, comme s'il voulait dire quelque chose. Mais, selon l'habitude des serviteurs de ce temps-là, il se contenta de piétiner un peu sur place.

« À quelle heure est-il parti pour la ville ? demandai-je sévèrement.

— À six heures du matin.

— Eh bien ! paraissait-il préoccupé, triste ? »

Siméon baissa les yeux.

« Notre maître est un homme bizarre. Qui peut le comprendre ? En partant pour la ville, il s'est fait donner son uniforme neuf, et il s'est frisé.

— Comment, frisé ?

— Il a frisé ses cheveux. Je lui ai préparé les fers. »

Je dois convenir que je ne m'attendais pas à cela.

« Connais-tu une demoiselle, demandai-je à Siméon, l'amie d'Élie Stépanitch ? On l'appelle Marie.

— Marie Anempodistovna ? Comment ne pas la connaître ? C'est une jolie demoiselle.

— Ton maître en est amoureux de cette Marie… et ce qui s'ensuit ?… »

Siméon soupira.

« C'est à cause de cette même demoiselle qu'Élie Stépanitch se perdra, parce qu'il l'aime à la folie ; et il ne se décide pas à la prendre en mariage. Renoncer à elle, cela aussi lui coûte. Tout cela vient de sa faiblesse. Il l'aime vraiment beaucoup.

— Et… est-elle jolie ? » fis-je avec curiosité.

Siméon prit un air sérieux.

« Les messieurs les aiment comme ça.

— Et à ton avis ?

— Pour nous, ça ne nous convient pas du tout.

— Pourquoi donc ?

— Elle est très-maigre.

— Si elle était morte, repris-je, crois-tu qu'Élie Stépanitch lui survécût ? »

Siméon soupira encore.

« Nous n'osons pas juger ces choses-là. C'est l'affaire des seigneurs. Mais notre maître est un homme bizarre. »

Je pris sur la table la lettre, large et assez épaisse, que m'avait remise Téglew, et je la retournai. L'adresse portait les titres, le prénom, le nom patronymique et le nom de famille du colonel, soigneusement et minutieusement écrits. À l'angle supérieur de l'enveloppe se trouvait le mot : « pressé », souligné deux fois.

« Écoute, Siméon, repris-je, je crains pour ton maître. Je crois qu'il a une mauvaise idée dans l'esprit. Il faut absolument nous mettre à sa recherche.

— Très-bien, monsieur, répondit Siméon.

— Il est vrai qu'il fait un tel brouillard dehors qu'on ne peut rien voir à deux pas devant soi. Mais n'importe, il faut essayer. Nous prendrons chacun une lanterne, et à tout hasard nous mettrons une bougie à chaque fenêtre.

« Très-bien, monsieur », répéta Siméon.

Il alluma les lanternes et les bougies, et nous partîmes.

Il serait difficile de raconter combien de fois nous nous trompâmes de chemin, combien de fois nous nous séparâmes. Les lanternes ne nous servaient de rien ; elles ne pouvaient pas écarter, même un peu, cette brume blanche, presque claire, qui nous entourait. Siméon et moi nous nous perdîmes plusieurs fois l'un l'autre, malgré nos appels répétés ; moi criant : Téglew ! Élie Stépanitch ! lui : Maître ! monsieur !

Le brouillard nous troublait à tel point que nous errions comme dans un rêve. Nous fûmes bientôt enroués tous les deux : l'humidité pénétrait jusqu'au fond de nos poitrines. Malgré tout, cependant, grâce aux bougies posées sur les fenêtres, nous revînmes à la cabane. Notre recherche en commun n'avait abouti à rien. Nous nous gênions seulement l'un l'autre ; nous résolûmes donc de ne plus penser à ne pas nous perdre, mais d'aller chacun de son côté. Il prit à gauche, moi à droite, et bientôt je cessai d'entendre sa voix. Le brouillard, à ce qu'il me semblait, avait pé-

nétré jusque dans mon cerveau ; et j'errais, comme perdu, me bornant à crier : Téglew ! Téglew !

« Me voici, » répondit soudain une voix.

Dieu ! que je me sentis heureux ! Je me précipitai avidement du côté où j'avais entendu la voix. Une forme humaine se dessina vaguement devant moi comme une tache noire. Je courus au devant… Enfin !

Mais au lieu de Téglew, je trouvai un autre officier de la même batterie, nommé Télepnew.

« C'est vous qui m'avez répondu ? lui demandai-je.

— C'est vous qui m'avez appelé ? demanda-t-il à son tour.

— Non, j'ai appelé Téglew.

— Téglew ? Je viens de le rencontrer à l'instant. Quelle bête de nuit ! Pas moyen de rentrer chez soi !

— Vous avez vu Téglew ? de quel côté allait-il ?

— Par là, je crois, dit l'officier en indiquant vaguement une direction. Mais à présent on ne peut rien reconnaître. Par exemple, vous, savez-vous où est le village ? Il n'y a qu'une chance, c'est qu'un chien aboie. Quelle stupide nuit ? Permettez-moi d'allumer mon cigare. Il me semble qu'un cigare éclaire assez bien la route. »

Autant que Je pouvais le constater, l'officier était un peu gai.

« Téglew ne vous a rien dit ?

— Si fait ! Je lui ai dit : « Bonjour, camarade, » et il m'a répondu : « Adieu, camarade. — Comment, adieu ? Pourquoi adieu ? — Oui, m'a-t-il dit, je vais me tirer un coup de pistolet. — Original, va ! »

La respiration me manqua. « Vous dites qu'il vous a répondu…

— Original, » répéta l'officier, et il s'éloigna de moi.

Je n'étais pas revenu de l'impression que m'avait faite la réponse de l'officier, quand mon nom, crié fortement et à plusieurs reprises, frappa mon oreille. Je reconnus la voix de Siméon.

Je répondis ; il s'approcha de moi.

« Eh bien ! as-tu trouvé Élie Stépanitch ?

— Oui.

— Où ?

— Là, tout près.

— Comment l'as-tu trouvé ?… Vivant ?

— Pardi, je lui ai parlé. — Mon cœur fut soulagé d'un grand poids. — Il est assis sous un arbre, roulé dans son manteau, continua le domestique… et voilà tout. Je lui ai dit : « Élie Stépanitch, s'il vous plaît, rentrez à la maison ; Alexandre Vassilitch est très-inquiet à cause de vous. » Et il m'a répondu : « Qu'est-ce qui le force d'être inquiet ! J'ai envie d'être au grand air. La tête me fait mal. Va-t'en à la maison. Je rentrerai plus tard. »

— Et tu l'as quitté ! m'écriai-je, en joignant les mains.

— Que faire ?… Il me l'a ordonné… comment serais-je resté ? »

Toutes mes craintes revinrent à la fois.

« Conduis-moi vers lui, à l'instant ! Entends-tu ? À l'instant ! ah ! Siméon, Siméon, je ne m'attendais pas à cela de toi ! Tu dis qu'il est tout près d'ici !

— Tout près, là où commence le bois… il est assis à deux sagènes, pas plus, du bord de la rivière. Je l'ai trouvé en suivant le bord.

— Allons, marche, conduis-moi ! »

Siméon prit les devants. « Voilà, voyez-vous ! Il n'y a qu'à suivre la rivière ; et là, tout de suite… »

Mais au lieu de rencontrer la rivière, nous nous trouvâmes au bord d'un fossé, en face d'un hangar vide.

« Eh ! arrêtez ! s'écria tout à coup Siméon. Je dois avoir pris trop à droite. Tournons un peu de ce côté. »

Nous tournâmes à gauche, et nous tombâmes dans un fourré d'herbes si épais, que nous eûmes quelque peine à nous en tirer. Autant que je pouvais m'en souvenir, il n'existait pas de fourré aussi épais dans le voisinage de notre village. Puis, tout à coup, nous sentîmes clapoter sous nos pieds un marécage parsemé de mottes de mousse que je n'avais jamais remarquées non plus. Nous retournâmes sur nos pas… Devant nous s'éleva un monticule à pente roide, surmonté d'une cabane d'où semblait partir un ronflement. Nous hélâmes à plusieurs reprises, Siméon et moi, l'habitant de la cabane ; quelque chose remua au fond, la

paille se souleva, et une voix enrouée poussa le cri des veilleurs de nuit.

Nous retournâmes de nouveau… la plaine, la plaine, rien que la plaine…

J'eus en ce moment une forte envie de pleurer… Je pensai aux paroles du bouffon dans le Roi Lear : « Cette nuit finira par nous rendre tous fous. »

« Où nous diriger, demandai-je avec angoisse à Siméon.

— Voyez-vous, monsieur, je crois que l'esprit malin s'en mêle, répondit le pauvre homme tout désorienté. C'est une affaire qui n'est pas claire… »

J'allais me fâcher contre lui… En ce moment mon oreille fut frappée d'un son faible, mais distinct, qui absorba aussitôt toute mon attention. Cela ressemblait au bruit que produit un bouchon tiré d'une bouteille à goulot étroit. Ce bruit avait été produit non loin de moi. Pourquoi ce bruit me semblait-il avoir quelque chose de particulier et d'étrange ? Je ne saurais le dire ; mais je me dirigeai aussitôt du côté d'où il était parti.

Siméon me suivit. Au bout de peu d'instants, une tache large et haute apparut vaguement à travers le brouillard.

« Le bois ! voilà le bois ! s'écria joyeusement Siméon : tenez ! mon maître est encore assis sous le bouleau… là où je l'avais laissé. C'est bien lui ! »

Je regardai. En effet, un homme était assis par terre, au pied d'un bouleau, replié sur lui-même dans une attitude bizarre. Je m'avançai rapidement vers lui, et je reconnus le manteau de Té-

glew, sa figure, sa tête penchée sur la poitrine. « Téglew ! » m'écriai-je… mais il ne répondit pas.

« Téglew ! » répétai-je, en lui posant la main sur l'épaule.

Il se pencha tout à coup en avant, comme s'il eût obéi au choc, et roula sur l'herbe. Nous le relevâmes aussitôt. Son visage n'était point pâle, mais immobile, inerte ; ses lèvres, serrées, étaient blanches, — et ses yeux ouverts et fixes avaient conservé le regard somnolent et « inégal » qui leur était habituel…

« Seigneur Dieu ! » murmura tout à coup Siméon, et il me montra sa main souillée de sang… Le sang sortait du côté gauche de Téglew, sous son manteau.

Il s'était tué avec un petit pistolet qui gisait à terre, à côté de lui. Ce faible bruit que j'avais entendu, c'était celui du coup fatal.

Les camarades de Téglew ne furent pas très-étonnés de ce suicide. Comme je vous l'ai dit, ils attendaient de lui, en tant que personnage « fatal », quelque chose d'extraordinaire ; il est probable pourtant qu'ils n'auraient jamais pensé à un suicide.

Dans sa lettre, Téglew priait le commandant de la batterie de faire rayer des contrôles le sous-lieutenant Téglew, comme s'étant suicidé ; il déclarait ensuite que l'argent qu'on trouverait dans sa cassette dépassait la somme de ses dettes, et, enfin, il priait le commandant de remettre au commandant en chef du corps de la garde une autre lettre non cachetée qui était contenue dans celle-ci. Téglew avait évidemment écrit cette seconde lettre avec beaucoup de soin :

« Voyez, Altesse (c'est ainsi, je m'en souviens, qu'elle commençait), combien vous êtes sévère et comme vous punissez la

plus légère irrégularité dans la tenue, la plus légère infraction au règlement, quand se présente devant vous un officier pâle et tremblant ; et voilà que je me présente maintenant devant notre juge commun, intègre et incorruptible, devant l'Être suprême, devant un Être infiniment plus important que Votre Altesse elle-même, — et je me présente tout simplement, en manteau, et même sans cravate… »

Ah ! quelle pénible impression produisit sur moi cette phrase, dont chaque mot, dont chaque lettre avait été soigneusement achevée d'une main enfantine ! Comment, me disais-je intérieurement, comment penser à de telles sottises dans un pareil moment ? Et, visiblement, cette phrase avait plu à Téglew : il y avait accumulé, selon la mode d'alors, toutes les épithètes, toutes les amplifications à la Marlinsky. Il parlait ensuite de la destinée, de persécutions, de sa mission qui était restée non remplie, d'un secret qu'il emportait dans la tombe, de gens qui n'avaient pas voulu le comprendre ; il citait même des vers où un certain poëte dit que la foule porte la vie « comme un collier » et s'attache au vice « comme le fruit de la bardane », et tout cela non sans fautes d'orthographe.

Àvrai dire, cette dernière lettre du pauvre Téglew était assez vulgaire, — et j'imagine l'expression dédaigneuse du haut personnage auquel elle était adressée ; j'imagine de quel ton il dut dire : « Mauvais officier ! une mauvaise herbe de moins ! » — À la fin de sa lettre, pourtant, Téglew avait trouvé un mot vrai, parti du cœur : « Ah ! Votre Altesse, disait-il en terminant, — je suis orphelin ; dans mon enfance, je n'ai trouvé personne à aimer, — tout le monde m'évitait, — et le seul cœur qui se fût donné à moi, je l'ai tué moi-même. »

Siméon trouva dans la poche du manteau de Téglew ce petit album dont son maître ne se séparait jamais. Mais presque tous les feuillets en étaient arrachés ; il n'en était resté qu'un, sur lequel se trouvait l'addition suivante :

Pauvre homme ! c'est peut-être pour cela qu'il était entré dans l'artillerie !

On l'enterra, comme un suicidé, — hors du cimetière, — et personne ne pensa plus à lui.

Le lendemain de l'enterrement de Téglew (je me trouvais encore au village, attendant toujours mon frère), Siméon entra dans la cabane et me dit qu'Élie voulait me voir.

« Quel Élie ? demandai-je.

— Le colporteur. »

J'ordonnai de le laisser entrer.

Le colporteur parut. Il dit quelques mots de regret sur M. le sous-lieutenant, en se demandant quelle diable d'idée M. le sous-lieutenant avait eue là.

« Est-il resté ton débiteur, lui demandai-je.

— Non, non. Tout ce qu'il prenait, il le payait tout de suite. Mais voilà ce que c'est… »

Ici le colporteur sourit.

« Vous avez trouvé une petite chose qui est à moi.

— Quelle petite chose ?

— La voilà, justement. »

Il me montra du doigt le peigne sculpté, qui était resté sur ma petite table de toilette.

« C'est une chose qui ne vaut pas gros, continua le loustic, mais comme c'est un cadeau qu'on m'a fait… »

Je me pris la tête dans les deux mains. Un trait de lumière passa dans mon esprit.

« Tu t'appelles Élie ?

— Oui, monsieur.

— Alors c'est toi qui… l'autre nuit… près du saule… »

Le colporteur cligna de l'œil et sourit de plus belle.

« C'est moi.

— Et c'est toi qu'on appelait…

— C'est moi, répéta le colporteur avec un air de modestie enjouée. Une jeune fille, continua-t-il en fausset, qui à cause de la très-grande sévérité de ses parents…

— Bien ! bien ! interrompis-je. » Je lui donnai son peigne et je le renvoyai.

Voilà donc quel était cet Élie, — et je me plongeai dans des réflexions philosophiques, dont je ne veux d'ailleurs pas vous faire part, car je ne suis guère disposé à empêcher qui que ce soit de croire au destin, à la prédestination, à tout ce qu'on voudra de « fatal ».

De retour à Pétersbourg, je pris des informations sur Marie. Je finis même par trouver le docteur qui l'avait soignée. À mon

grand étonnement, j'appris de lui qu'elle ne s'était pas empoisonnée, mais qu'elle était morte du choléra ! Je lui racontai tout ce que Téglew m'avait dit.

« Ah ! ah ! s'écria tout à coup le docteur ; Téglew, un officier d'artillerie, de taille moyenne, qui zézaie un peu ?

— Oui.

— C'est bien lui. Cet officier se présenta chez moi, — je ne le connaissais nullement, — et commença à m'assurer que cette jeune fille s'était empoisonnée. « C'est le choléra, lui dis-je. — C'est le poison, répondit-il. — Mais non, c'est le choléra ! repris-je. — Du tout, c'est le poison, répliqua-t-il. » Je me dis que c'était sans doute une idée fixe ; que cet homme, ayant la nuque large, devait être têtu, et qu'il me relançait d'une façon désagréable… Après tout, pensai-je, qu'importe ? le sujet est mort… Eh bien, soit, lui dis-je, elle s'est empoisonnée, puisque cela vous plaît ainsi. — Il me remercia, me serra même la main et disparut. »

Je racontai au docteur comment ce même officier s'était suicidé le jour même.

Le docteur ne sourcilla pas, — et se borna à me faire remarquer qu'il y a, dans le monde, des originaux de bien des espèces.

« Il y en a, » répétai-je après lui.

Mais quelqu'un a dit une chose très-juste à propos des gens qui se tuent : tant qu'ils n'exécutent pas leur dessein, personne ne les croit ; quand ils l'ont exécuté, — personne ne les plaint.

L'Abandonnée

Oui, oui, commença Pierre Gavrilovitch, ce furent des jours durs à passer, et j'aimerais mieux ne pas m'en souvenir… Mais puisque j'ai promis, il faudra bien tout raconter.

Àcette époque, c'était pendant l'hiver de 1835, je vivais à Moscou chez ma tante, sœur germaine de ma défunte mère. J'avais dix-huit ans, et je venais de commencer ma troisième année à la Faculté littéraire de l'Université. Ma tante, veuve tranquille et douce, menait une existence très-retirée. Elle habitait dans l'Ostochenka une grande maison en bois, une de ces maisons chaudes et confortables comme on n'en voit guère qu'à Moscou, et ne fréquentait presque personne. Depuis le matin jusqu'au soir, elle restait assise dans son salon, avec ses deux dames de compagnie, faisant force patiences ; elle avait aussi la manie de parfumer ses appartements. Lorsqu'on voulait procéder à cette opération, l'une des dames de compagnie courait dans l'antichambre, et quelques minutes après, paraissait un vieux domestique en livrée. D'une main, il tenait une cuvette en cuivre, qui contenait une brique chauffée à blanc, avec un petit bouquet de menthe posé par-dessus ; de l'autre, il brandissait un flacon de vinaigre. Il se promenait rapidement sur l'étroit passage natté et aspergeait de vinaigre la pierre brûlante. Chaque fois que la vapeur blanchâtre, s'élevant en spirales, effleurait sa face ridée, il grimaçait et se détournait, tandis que les serins de la salle à manger, comme pour rivaliser avec le pétillement de la brique, redoublaient leur strident ramage.

Ma tante m'adorait et me gâtait : n'étais-je pas orphelin de père et de mère ? Elle m'avait cédé tout l'étage supérieur de la

maison. Mon mobilier, remarquable par son élégance, ne rappelait en rien le garni d'étudiant : il y avait même des rideaux roses aux fenêtres de ma chambre à coucher ; du baldaquin de mon lit, qu'ornaient des pompons bleus de ciel, la mousseline blanche tombait à flots. Ce luxe, je dois en convenir, m'inquiétait quelque peu : de pareilles dorloteries ne pouvaient, selon moi, que me nuire dans l'esprit de mes camarades. Ils m'avaient déjà donné un sobriquet, « la petite demoiselle », parce qu'il m'était absolument impossible de m'habituer au métier de fumeur. Je n'en ferai pas mystère : je n'étudiais que très-modérément, surtout au début des cours ; il est vrai que j'allais souvent me promener en traîneau. J'en possédais un très-beau et très-large, un cadeau de ma tante, avec couverture en peau d'ours, et deux bidets bien nourris ; naturellement il fallait en profiter. Je fréquentais peu ce qu'on est convenu d'appeler la bonne société ; mais au théâtre j'étais comme chez moi, et quant aux gâteaux, j'avais la ressource d'en engloutir des masses dans les pâtisseries. Toutefois je ne me permettais aucune débauche ; ma conduite était toujours réglée, celle d'un jeune homme de bonne maison. Pour rien au monde je n'eusse voulu chagriner ma brave tante, et, du reste, le sang circulait assez calme dans mes veines.

Depuis mon enfance j'aimais le jeu d'échecs. Je n'avais aucune idée de la théorie, et pourtant je ne jouais pas mal. Un jour, au café, je fus témoin d'une bataille que deux vaillants champions se livraient sur un échiquier. L'un d'eux, un jeune homme blond d'à peu près vingt-cinq ans, me parut le plus fort, et je voulus attendre la fin de la partie, qui dura longtemps. Mon héros gagna en effet. Je lui proposai d'entreprendre aussi une partie avec moi ; il accepta ; nous jouâmes pendant une heure entière, et il me fit mat trois fois sans la moindre peine.

« Vous avez du talent, dit-il enfin avec courtoisie, voyant que je souffrais dans mon amour-propre ; mais vous ne connaissez pas les débuts. Vous devriez étudier un manuel, Algayer ou Petrow, par exemple.

— Croyez-vous ? Mais où me procurer cela ?

— Venez me voir ; je vous en donnerai un. »

Il me remit son nom et son adresse. Dès le jour suivant, je fus le trouver, et une semaine plus tard nous ne nous quittions plus.

Mon nouvel ami s'appelait Alexandre Davidovitch Fustow. Il occupait dans la maison de sa mère, riche veuve d'un conseiller d'État, un pavillon séparé, comme moi chez ma tante, et jouissait de la même indépendance. Il était employé surnuméraire au ministère de la maison impériale. Je me liai intimement avec lui, car jamais je n'avais rencontré un jeune homme qui m'eût inspiré plus de sympathie. Tout en lui était gracieux et avenant : sa taille bien prise, sa démarche, sa voix, sa physionomie un peu fade mais fine, ses yeux d'un bleu rêveur, son nez régulier, avec de jolis petits méplats, le sourire invariablement affable de ses lèvres roses, les boucles légèrement frisées de sa chevelure soyeuse, encadrant un front tant soit peu resserré vers le haut et aussi blanc que la neige. Au moral, Fustow se distinguait par une égalité d'humeur peu commune et par une certaine aménité agréable, quoique réservée ; il ne se perdait jamais dans des méditations ; il était content de tout ; par contre, rien n'avait le don de l'enthousiasmer. Un excès quelconque, même lorsqu'il s'agissait de sentiments généreux, le choquait :

« Mais c'est brutal, ceci, » avait-il coutume de dire alors, et en parlant de la sorte, il fermait à demi ses yeux rêveurs et haussait

imperceptiblement les épaules. Quels yeux admirables possédait ce Fustow ! Ils exprimaient sans cesse l'intérêt, la bienveillance, le dévouement même, et je découvris beaucoup plus tard seulement que cela ne tenait qu'à leur coupe particulière, car cette expression leur restait encore quand Fustow avalait son potage ou allumait un cigare. Ses habitudes de propreté étaient devenues proverbiales parmi ses camarades : je dois dire qu'il avait eu pour grand'mère une Allemande ! La nature l'avait doué de plusieurs talents : il dansait dans la perfection, montait à cheval avec une extrême élégance et nageait supérieurement ; il menuisait, tournait, collait, cartonnait, découpait des silhouettes, peignait à l'aquarelle de petits bouquets de fleurs, ou Napoléon I, vu de profil, en uniforme bleu d'azur ; pinçait la cithare avec sentiment, savait force tours d'escamotage, et disposait de très-jolies connaissances en mécanique, en physique, en chimie ; — mais dans tout cela, il ne dépassait pas une certaine mesure. Il ne manquait d'aptitude que pour apprendre les langues étrangères, et, même en français, s'exprimait mal. Généralement, d'ailleurs, il parlait peu ; dans les cercles d'étudiants, il ne se mêlait à la conversation que par l'aménité de son regard sympathique et par son sourire approbateur. Il trouvait grâce entière aux yeux du sexe faible, mais n'aimait pas à discourir sur ce thème, si intéressant d'ailleurs pour les jeunes gens, et méritait sans réserve le titre de « don Juan discret » que lui avaient décerné ses amis. Je n'admirais pas Fustow ; — aussi bien n'y avait-il rien d'admirable en lui ; — mais j'attachais une grande valeur à son amitié pour moi, quoiqu'en réalité elle se réduisît à ceci : sa porte m'était toujours ouverte. Je le regardais comme le personnage le plus heureux de la terre. Sa vie s'écoulait doucement ; mère, frères, sœurs, tantes,

oncles, tous l'idolâtraient ; il vivait avec eux tous en parfaite harmonie, et passait pour le modèle achevé d'un bon parent.

Un matin, — j'étais arrivé chez lui de très-bonne heure, — je ne le trouvai pas encore dans sa chambre. Il me dit bonjour de la pièce voisine, et en même temps je l'entendis souffler et gargouiller d'une façon singulière. Chaque matin, après s'être administré des douches d'eau froide, il faisait quelques exercices de gymnastique, dans lesquels il était arrivé à une remarquable habileté. Il n'approuvait pas des soins excessifs donnés au corps, mais il ne négligeait pas non plus le nécessaire. — « Ne t'oublie point, ne t'excite point, travaille avec mesure, » tel était son principe. Fustow n'avait pas encore paru, quand la porte extérieure de la chambre où j'étais s'ouvrit avec fracas, et un homme robuste, replet, de cinquante ans environ, aux yeux blanchâtres et injectés de sang, au visage d'un rouge brun, un vrai bourrelet de cheveux gris et crépus sur la tête, pour costume un frac d'uniforme, franchit le seuil. Il s'arrêta, me regarda, ouvrit largement sa grande bouche, poussa un rire métallique, et se frappa par derrière la cuisse avec force du plat de la main, en levant bien haut la jambe.

« Est-ce vous, Ivan Demïanitch ? demanda mon ami de la pièce voisine.

— Toujours à votre service, répondit le nouveau venu. Mais que faites-vous donc ? Votre toilette, par hasard ? C'est fort bien. » — La voix de l'homme avait ce même son métallique dont j'avais été frappé dans son rire. — « Je devais donner une leçon à votre petit frère ; mais il a pris froid, il éternue sans cesse. Il n'est plus bon à rien. C'est pourquoi je suis entré chez vous un moment pour me chauffer. »

Ivan Demïanitch laissa éclater derechef un rire singulier, frappa encore sur sa cuisse, tira de sa poche un mouchoir carré, se moucha très-bruyamment en roulant des yeux farouches, et cracha dans le mouchoir en criant : Tfu-u-u ! à plein gosier.

Fustow entra, nous tendit la main à tous deux, et demanda si nous nous connaissions.

« Non pas, dit aussitôt Ivan Demïanitch de sa voix haute, le vétéran de l'an douze est jusqu'à présent privé de cet honneur ! »

Fustow me présenta le premier, et dit ensuite, indiquant le vétéran de l'an douze : « Ivan Demïanitch Ratsch ; professeur… en plusieurs branches.

— C'est cela, oui, en plusieurs branches ! s'écria Ratsch à la traverse. Qu'on y réfléchisse bien : que n'ai-je déjà point enseigné, et quelles ne sont pas toutes les matières que j'enseigne encore ? Les mathématiques, la géographie, la statistique, la tenue des livres à l'italienne, ha ! ha ! ha ! la musique aussi ! — Vous en doutez, mon très-vénéré monsieur ? me demanda-t-il à brûle-pourpoint. Alexandre Davidovitch vous dira de quelle brillante manière je manie le basson. Quelle espèce de Tchèque serais-je sans cela ? Oui, monsieur, je suis Tchèque, et la vieille ville de Prague est ma patrie. À propos, Alexandre Davidovitch, pourquoi ne vous a-t-on pas vu pendant si longtemps chez nous ? Nous pourrions jouer le duo ensemble… ha ! ha ! oui vraiment !

— Pas plus tard qu'avant-hier, je vous ai fait visite, Ivan Demïanitch, répondit Fustow.

— Eh bien, mais c'est ce que j'appelle longtemps, cela, ha-ha ! »

Quand M. Ratsch riait, ses yeux blanchâtres erraient vaguement et bizarrement.

« Je vois bien, jeune homme, que mes façons vous semblent étranges, me dit-il de nouveau ; mais c'est que vous ne me connaissez pas encore. Interrogez notre excellent Alexandre Davidovitch, à mon sujet ; que vous répondra-t-il ? — Il vous répondra : « Le vieux Ratsch est un brave homme, un Russe, sinon par l'origine, du moins par l'esprit, ah ! ah ! Je reçus à mon baptême les noms de Johann Dietrich ; maintenant on m'appelle Ivan Demïanitch ! Je parle comme je pense, j'ai le cœur sur la main. De cérémonies et de telles autres balivernes, je ne fais aucun cas. Que le diable les emporte ! Venez me voir un soir, vous pourrez vous en convaincre de visu. Ma vieille, c'est-à-dire mon épouse, est tout aussi bon enfant. Elle nous servira du rôti et des gâteaux à bouche que veux-tu ? N'est-ce pas Alexandre Davidovitch, n'ai-je pas raison ? »

Fustow se contenta de sourire, et moi aussi je jugeai bon de me taire.

« Ne me regardez pas comme cela par dessus les épaules, venez toujours voir le vieux, continua M. Ratsch. Mais maintenant… et il tira de sa poche une épaisse montre en argent qu'il appliqua contre son œil droit, — maintenant je pense qu'il faut partir. Un autre élève m'attend. Le diable sait ce que j'enseigne à celui-là… oui, parbleu ! la mythologie ! et le gredin perche à une distance ! à la Porte-Rouge ! Mais au fait, qu'importe ? Je vais sur la haquenée des Cordeliers, car puisque votre petit frère m'a laissé en plan, j'économiserai la pièce que j'aurais donnée au cocher ! Ha ! Ha ! je vous tire ma révérence, mes très-vénérés ; au revoir ! Et vous, jeune homme, venez aussi… Vous n'aurez pas à vous en

plaindre… Il faut pourtant que le duo soit joué ! » s'écria M. Ratsch.

Mais déjà il mettait ses galoches dans l'antichambre avec vacarme, et nous entendîmes encore une fois son rire retentissant.

« Quel original, dis-je à Fustow, qui, dans l'intervalle, s'était mis à son banc de tourneur. Est-il vraiment étranger ? il parle si bien le russe.

— Oui, étranger ; mais il vit depuis tantôt trente ans en Russie. Un jour, cela peut avoir été en 1802, je ne sais quel prince, revenant d'un voyage à l'extérieur, l'amena ici… comme secrétaire ou… valet de chambre, pour être plus exact. En effet, il parle couramment le russe.

— Il est bien baroque, et emploie des locutions bien russes, de vrai moujik, ajoutai-je.

— C'est vrai ; il exagère. Mais ils sont tous ainsi, ces Allemands russifiés.

— Mais il est Tchèque !

— Je ne sais pas ; peut-être. Avec sa femme, il parle allemand.

— Pourquoi donc s'intitule-t-il un vétéran de 1812 ? A-t-il servi dans la levée en masse ?

— En aucune façon. Lors de l'incendie, il resta dans Moscou, et perdit tout son avoir… Voilà comment il a servi.

— Pourquoi était-il resté à Moscou ? »

Fustow continuait à faire bourdonner sa roue.

— « Qui le sait ? Je me suis laissé dire qu'il a fait le métier d'espion pour les nôtres, mais ce pourrait bien être une fable. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la couronne l'a indemnisé de ses pertes.

— Il porte un frac d'uniforme : par conséquent il sert ?

— Oui, il sert. Il est professeur à l'école des cadets, et a rang de conseiller aulique.

— Qu'est sa femme ?

— Une Allemande d'ici, la fille d'un charcutier… ou d'un boucher…

— Et tu le vois souvent ?

— Oui, je le vois.

— S'amuse-t-on chez lui ?

— Assez.

— A-t-il des enfants ?

— Certainement ; il a quatre enfants d'un second lit, avec un fils et une fille du premier.

— Quel âge a la fille aînée ?

— Elle peut avoir vingt-cinq ans. »

Il me sembla que Fustow s'inclinait plus profondément sur son tour, et que, sous les coups cadencés de son pied, la roue tournait plus vite et bourdonnait plus haut.

« Est-elle jolie ?

— Affaire de goût. Sa physionomie frappe, et quant au reste… c'est une personne remarquable.

— Ah ! ah ! » pensai-je.

Fustow poursuivit son travail avec un redoublement de zèle, et ne répondit pas à une autre question que je lui adressai. Je décidai à part moi : il faut faire cette connaissance.

Quelques jours après, j'allai passer la soirée avec Fustow chez M. Ratsch. Il habitait une maison en bois, entourée d'une grande cour et d'un jardin ; cette maison se trouvait dans une rue tortueuse, non loin du boulevard Pretchistinka. Il vint à notre rencontre dans l'antichambre, nous souhaita la bienvenue avec son gros rire, nous conduisit aussitôt au salon, et me présenta une dame dont l'embonpoint était emprisonné dans une étroite robe de camelotte. C'était sa femme, Éléonore Karpowna. Dans sa première jeunesse, Éléonore Karpowna pouvait avoir eu ce genre de beauté que les Français, Dieu sait pourquoi, ont surnommée « beauté du diable », c'est-à-dire une certaine fraîcheur physique ; mais lorsque je fis sa connaissance, elle me rappela involontairement un quartier de bœuf bien savoureux, que le boucher a étalé sur une table en marbre bien propre. C'est à dessein que je dis « propre », car non-seulement la dame du logis paraissait elle-même un modèle de propreté, mais encore tout ce qui l'entourait reluisait ; tout était épousseté, poli, savonné, ; sur le guéridon, la machine à thé brillait comme un soleil ; aux croisées, les rideaux ; sur la table, les serviettes blanches se tenaient raides à force d'amidon ; il en était de même pour les vêtements et les chemises des quatre enfants de M. Ratsch, qui se trouvaient dans le salon, créatures trapues, bien nourries, ressemblant beaucoup à leur mère. Les accroche-cœurs qui leur garnissaient les tempes

ajoutaient encore à l'impression produite par les lignes vulgaires de leurs physionomies. Tous les quatre avaient le nez un peu écrasé, les lèvres grosses et pour ainsi dire gonflées, de très-petits yeux gris clair, des doigts courts, ramassés et rouges.

« C'est ma garde du corps ! s'exclama M. Ratsch, en posant tour à tour sa lourde main sur la tête de chaque enfant. Kolia, Olia, Sachka et Machka ! Celui-ci a huit ans, celle-là sept, celui-ci quatre, et celle-là deux accomplis. Ha-ha-ha ! comme vous voyez, nous n'avons pas été paresseux, ma femme et moi ! Qu'en dites-vous, Éléonore Karpowna ?

— Vous êtes toujours indélicat dans votre langage, répondit-elle en tournant la tête.

— Et elle a donné à ses poussins de vrais noms russes, continua M. Ratsch. Vous verrez qu'elle les fera rebaptiser à l'église grecque. Le diable m'emporte, c'est une vraie Slave, quoique Allemande d'origine ! Éléonore Karpowna, êtes-vous Slave ? »

Éléonore Karpowna se mit en colère.

« Je suis conseillère aulique, voilà ce que je suis ! et je suis dame russe, par conséquent, et tout ce que vous ajouterez encore…

— Comme elle aime la Russie ! D'honneur, c'est touchant ! interrompit Ivan Demïanitch. Ha-ha-ha ! ça fait trembler, cet amour.

— Eh ! bien, quoi ! poursuivit Éléonore Karpowna. Certainement, j'aime la Russie ; où aurais-je obtenu ailleurs des titres de noblesse ? Mes enfants aussi sont nobles à présent ! Kolia, tiens-toi tranquille avec tes pieds ! »

Ratsch lui fit signe de la main.

« Calmez-vous, ma sultane Sumbeka ! Mais où se cache donc le noble Victor ? Il vagabonde quelque part, pour sûr. Il finira par tomber sous la patte de l'inspecteur. Et alors il y aura un scandale d'enfer ! C'est un fainéant fieffé, ce Victor !

— Je n'ai aucune autorité sur Victor, Ivan Demïanitch, vous le savez bien ! grommela madame Ratsch. »

Je jetai un regard sur Fustow, espérant découvrir enfin ce qui pouvait le déterminer à entretenir des rapports avec de pareilles gens… lorsqu'une jeune fille de haute taille, simplement vêtue, pénétra dans l'appartement ; c'était cette fille aînée de M. Ratsch dont Fustow avait fait mention… Les fréquentes visites de mon ami s'expliquaient pour moi.

Shakespeare, si j'ai bonne mémoire, parle quelque part d'une colombe blanche égarée dans un vol « de noirs corbeaux ». L'entrée de cette jeune fille produisit sur moi une impression qui me rappela les paroles du poëte. Elle avait bien peu de chose en commun avec son entourage, et semblait se demander à elle-même, comme surprise, par quel hasard elle se trouvait là. Tous les membres de la famille Ratsch paraissaient des êtres vulgaires, mais pleins de contentement et de santé ; son beau visage, qui pourtant commençait à se flétrir, portait l'empreinte de la douleur, de la fierté, de la souffrance physique. L'attitude de ceux-là, plébéiens à ne pas s'y méprendre, avait de l'insouciance, de la rudesse même, mais aussi de la simplicité. La nature essentiellement aristocratique de celle-ci trahissait par mille symptômes je ne sais quelle mélancolie inquiète. Rien, dans son apparence, de ce qui caractérise la race allemande : on l'eût prise plutôt pour

une méridionale. Des cheveux noirs, sans lustre, mais très-épais ; des yeux noirs, enfoncés, presque ternes et cependant beaux ; un front bas, bombé ; un nez aquilin, une peau fine, un teint olivâtre, je ne sais quelle tristesse tragique autour des lèvres minces et sur les joues un peu creuses, quelque chose d'anguleux et de gauche dans les mouvements ; beauté de la forme, et néanmoins absence de grâce… Tout cela ne m'eût pas frappé en Italie, mais à Moscou, près du boulevard Pretchistinka, je restai ébahi. Quand elle entra, je me levai de mon siége ; elle m'effleura d'un regard rapide et furtif, puis abaissa ses brunes paupières et s'assit contre la croisée, comme Tatiana (L'Onéguine de Pouchkine était alors dans toutes les bouches.) Je jetai un coup d'œil sur Fustow, mais il me tournait le dos, et prenait une tasse de thé des mains potelées d'Éléonore Karpowna. Je crus remarquer qu'à l'apparition de la jeune fille un léger souffle de froid avait traversé la chambre… Une vraie statue de marbre ! Telle au moins fut mon impression.

« Pierre Gavrilovitch ! dit la voix retentissante de M. Ratsch s'adressant à moi, permettez que je vous présente ma… mon… mon numéro un, ha-ha-ha ! Suzanne Ivanowna…

Je m'inclinai en silence, et je pensai aussitôt :

« Ainsi le nom même ne s'accorde pas avec les autres noms. »

Elle se leva un peu, mais sans sourire et sans desserrer ses mains jointes.

« Où en est notre duo ? reprit Ivan Demïanitch. Monsieur Alexandre, mon très-vénéré protecteur, votre cithare est restée ici, et j'ai déjà retiré le basson de sa boîte. Allons-nous charmer les oreilles de notre auditoire ? Eh bien ! est-ce entendu ? cria-t-il

de nouveau en voyant que Fustow n'objectait rien. Kolia, marche ! apporte les pupitres. Toi, Olia, vite la cithare ! et des bougies pour les pupitres, ma toute gracieuse, daigne nous en octroyer ! »

M. Ratsch bourdonnait par le salon comme une toupie.

« Pierre Gavrilovitch, aimez-vous la musique ? Si vous ne l'aimez point, passez votre temps en causant, sous une réserve néanmoins : chut ! chut ! Ha-ha-ha ! Et cet original, notre Victor, où reste-t-il donc ? Il pourrait écouter aussi. Vous l'avez complètement gâté, vous, Éléonore Karpowna ! »

Éléonore Karpowna se fâcha tout rouge.

« Mais qu'y puis-je, moi, Ivan Demïanitch ?

— C'est bon, c'est bon, n'aboie pas ! Tiens-toi tranquille, as-tu compris ? Alexandre Davidovitch, je vous en conjure, commençons. »

Les enfants exécutèrent rapidement les ordres de leur père, les pupitres furent dressés, la musique commença. J'ai déjà dit que Fustow pinçait très-bien de la cithare, mais cet instrument m'a toujours produit un effet pénible. J'ai toujours eu la sensation — et aujourd'hui encore je ne saurais m'en défendre — comme si l'âme d'un usurier juif était captive dans les cordes : le malheureux, chantant sur un ton nasillard, gémit et se plaint du virtuose sans pitié auquel il ne peut cependant pas refuser l'obéissance. La manière dont M. Ratsch traitait son basson ne m'allait pas non plus ; son visage aux yeux blanchâtres, qui roulaient plus que jamais, devenu tout à coup pourpre, avait pris une expression farouche ; on eût juré qu'il voulait terrasser quelqu'un avec son

basson, qu'il le provoquait et le raillait d'avance, tant les sons rauques, étranglés et lourds qu'il lâchait l'un après l'autre étaient grossiers et menaçants. Je m'approchai de Susanne, et, à la première pause, je lui demandai si elle aimait la musique autant que son père.

Elle se pencha en arrière comme si je l'eusse heurtée, et ce fut avec effort qu'elle articula un : quoi ?

« Monsieur votre père, répétai-je, M. Ratsch…

— M. Ratsch n'est pas mon père.

— …N'est pas votre père ? Pardon… Je crois avoir mal compris… Il me semblait pourtant qu'Alexandre… »

Elle me regarda fixement d'un air anxieux.

« Vous avez mal compris M. Fustow ; M. Ratsch est mon beau-père. »

Je me tus un instant.

« Ainsi, vous n'aimez pas la musique ? »

Susanne leva vers moi un regard effaré. Apparemment elle ne s'était pas attendue à ce que je poussasse la conversation et ne se souciait pas de la continuer.

« Je n'ai pas dit cela, » fit-elle en hésitant.

Trou tou tou tou ou ou ! entendit-on soudain, et le basson exécuta le finale avec une sorte de rage. Je me retournai, mon œil rencontra la nuque rouge de M. Ratsch, tuméfiée, comme le cou d'un serpent, jusqu'au bout des oreilles, qui s'écartaient de la tête ; et M. Ratsch me parut laid, fort laid.

« Je suis sûr que vous n'aimez pas cet… instrument, dis-je à mi-voix.

— En effet… je ne l'aime pas, répliqua-t-elle… elle me parut avoir saisi mon allusion.

— Voilà donc où nous en sommes, pensai-je avec une certaine satisfaction.

— Susanne Ivanowna aime beaucoup la musique, » dit tout à coup M Ratsch, se mêlant à notre entretien, et elle ajouta dans son jargon russo-allemand : « Elle joue très bien du piano ; mais plus on la prie, plus elle refuse d'en jouer. »

Susanne ne répondit rien à ces paroles, elle ne se retourna même pas ; mais presque imperceptiblement, elle dirigea les yeux de côté vers M Ratsch, sans relever ses paupières baissées. De ce mouvement des seules prunelles je pus déduire quels sentiments elle nourrissait pour la seconde femme de son beau-père… Et je ressentis encore une certaine satisfaction.

Cependant le duo avait pris fin. Fustow se leva, s'avança d'un pas mal assuré vers la fenêtre où je causais avec Susanne, et lui demanda si elle avait reçu la musique qu'il avait promis de faire venir de Saint-Pétersbourg.

« Un pot-pourri sur Robert le Diable, ajouta-t-il en s'adressant à moi, vous savez, cet opéra si couru dans ces derniers temps ?

— Non je ne l'ai pas encore reçue, repartit Susanne », et elle continua rapidement à voix basse, le visage tourné vers la fenêtre : « Je vous en prie, Alexandre Davidovitch, soyez assez aimable pour ne pas me demander aujourd'hui de jouer ; je ne me sens pas du tout en train.

— De quoi ? de quoi ? Robert le Diable de Meyerbeer ? s'exclama M. Ratsch en venant vers nous. Quelque chose d'excellent, je parierais ! Meyerbeer est juif, et les juifs, comme les Tchèques, sont tous musiciens nés ! Les juifs surtout ! N'ai-je pas raison, Susanne Ivanowna ? Comment ! Ha-ha-ha ! »

Dans les dernières paroles qu'avait prononcées Ratsch, dans son rire même, autre chose avait percé cette fois-ci que son ton de plaisanterie ordinaire : c'était l'intention de blesser. Tel fut du moins mon sentiment, et ce fut aussi celui de Susanne. Elle tressaillit, rougit, se mordit la lèvre inférieure ; un point clair, une larme, reluisit au bord de sa paupière. Elle se leva brusquement et quitta la chambre.

« Où allez-vous donc, Susanne Ivanowna ? cria Ratsch après elle.

— Laissez-la, Ivan Demïanitch, dit à son tour Éléonore Karpowna : quand elle s'est mise comme cela quelque chose en tête…

— Naturel nerveux ! reprit Ratsch en pirouettant sur ses talons et en tapant sur sa cuisse. Son plexus solaire est attaqué. Pourquoi me regardez-vous ainsi, Pierre Gavrilovitch ? Je me suis occupé aussi d'anatomie. Ha-ha-ha ! je m'entends à traiter un malade. Demandez plutôt à Éléonore Karpowna… Je la guéris de tout, et vivement encore. J'ai un secret pour cela.

— Ah ! vous n'en avez jamais fini avec vos plaisanteries, répliqua M Ratsch de mauvaise humeur, tandis que Fustow, les mains dans les poches, se balançait sur ses hanches et souriait aux deux époux.

— Et pourquoi ne ferais-je pas de plaisanteries, ma petite mère ? demanda Ivan Demïanitch. La vie doit nous donner du profit, mais du plaisir plus encore, comme l'a dit un célèbre poëte. Kolia, mouche ton nez, espèce de singe ! »

« Je te dois de m'être trouvé aujourd'hui dans une situation très-désagréable, dis-je à Fustow en rentrant. Tu m'avais parlé de cette… comment s'appelle-t-elle ?… Susanne, comme de la fille de M. Ratsch, et cependant elle n'est que sa belle-fille.

— En vérité, t'avais-je dit qu'elle fût sa fille ? Mais au reste… qu'importe ?

— Ce Ratsch, poursuivis-je, oh ! Alexandre, comme il me déplaît ! As-tu remarqué avec quelle insistance ironique il s'est exprimé devant elle sur le compte des juifs ? Serait-elle juive ? »

Fustow me précédait en balançant les bras ; il faisait froid, la neige craquait sous nos pieds comme du sel sec.

« Oui, je crois avoir entendu raconter quelque chose de pareil, dit-il enfin ; sa mère, à ce qu'il me semble, était juive.

— Ainsi, M. Ratsch s'est marié en premières noces avec une veuve ?

— Probablement.

— Hum ! Et ce Victor qu'on a vainement attendu, est-ce aussi son beau-fils ?

— Non. Celui-là est son fils. Au reste, tu sais bien que je ne me mêle pas des affaires des autres, et que je n'aime guère à interroger. Je ne suis pas curieux. »

Je me mordis les lèvres, tandis que Fustow marchait toujours devant moi. Tout près de sa maison, je le rejoignis et le regardai en face.

« Et Susanne, est-elle vraiment si bonne musicienne ? »

Son visage s'assombrit.

« Elle joue très-bien du piano, murmura-t-il entre ses dents serrées. Mais je dois t'avertir qu'elle est très-farouche, » ajouta-t-il d'un air mécontent.

Il semblait se repentir de m'avoir introduit dans cette maison.

Je me tus, et nous nous séparâmes.

Le lendemain, je me retrouvai chez Fustow. C'était devenu pour moi un besoin de passer la matinée chez lui. Il me reçut avec affabilité, comme toujours, mais ne souffla pas mot de notre visite de la veille : on eût dit qu'il avait un bâillon dans la bouche sur ce sujet. Je pris la dernière livraison du Télescope.

Une personne qui m'était inconnue entra. Bientôt je découvris que j'avais devant moi Victor, ce fils de M. Ratsch dont l'absence avait si fort indisposé son père.

Victor était un jeune homme de dix-huit ans environ. Son visage au teint malsain, au sourire doucereux et impudent, aux yeux enflammés et affaiblis, portait les traces évidentes d'une santé déjà ébranlée. Il ressemblait à son père, avec des traits plus fins, où l'on ne pouvait s'empêcher de reconnaître une certaine grâce ; mais je ne sais quoi d'ignoble perçait à travers cette grâce même. Il était très-négligemment vêtu ; un bouton manquait à

son surtout d'uniforme ; ses bottes avaient souffert, et une pénétrante odeur de tabac s'échappait de sa personne.

« Bonjour ! dit-il d'une voix enrouée, avec ces contractions particulières de la tête et des épaules que j'ai observées tant de fois chez des jeunes gens gâtés et infatués d'eux-mêmes ; je voulais aller au cours, et je me suis égaré chez vous. J'ai comme un poids sur la poitrine. Donnez-moi un cigare. »

Et, les mains dans les poches, traînant les pieds avec indolence, il traversa toute la chambre, pour se laisser choir pesamment sur le sopha.

« Vous avez pris froid sans doute ? demanda Fustow. Puis il nous présenta l'un à l'autre. Nous étions étudiants tous deux, mais nous appartenions à des Facultés différentes.

— Non… nullement ! Hier, je dois vous l'avouer… Et là-dessus M. Ratsch jeune ébaucha un sourire ; par malheur sa bouche en s'ouvrant montra des dents gâtées… ; hier nous avons fait une consommation de vins… considérable. »

Il alluma son cigare et toussota.

« Nous prenions congé d'Obichodow.

— Pour où est-il parti ?

— Pour le Caucase, et sa maîtresse l'accompagne. Vous la connaissez bien, celle qui a des yeux noirs et des taches de rousseur en quantité. Le fou !

— Hier au soir, votre père vous cherchait.

— Oui, on m'a raconté que vous nous aviez fait une visite dans notre camp de bohémiens. Avez-vous musiqué ?

— Comme toujours.

— Et elle… ? En présence d'un étranger (il m'indiqua de la tête), elle aura minaudé, pour sûr ; elle n'aura pas voulu jouer ?

— De qui parlez-vous donc ? répondit Fustow.

— Eh ! de qui donc, si ce n'est de l'honorable Susanne Ivanowna ? »

Victor se mit encore plus à son aise, entoura sa tête de son bras, contempla la paume de sa main — et toussota de nouveau, d'un air entendu.

Je regardai Fustow. Il haussa simplement les épaules, comme pour me faire comprendre que d'un pareil rustre on ne devait pas espérer mieux.

Victor devint loquace. Les yeux au plafond, il se mit à parler tranquillement et sur un ton nasillard du théâtre, de deux acteurs qu'il connaissait, d'une demoiselle Séraphine qui s'était moquée de lui, et du nouveau professeur R…, qu'il appela gros butor.

« Figurez-vous ce que ce cul-de jatte moral vient d'imaginer ? Il commence chaque leçon par un acte de présence ; — et il se donne pour un libéral ! Je les aurais tous fourré au violon, ces libéraux-là ! »

Il retourna toute la partie supérieure de son individu vers Fustow, le regarda en face, et lui dit d'une voix moitié pleurnicheuse, moitié railleuse :

« J'ai une prière à vous adresser, Alexandre Davidovitch… Ne pourriez-vous pas mettre mon vieux à la raison… Vous jouez tant de duos ensemble… Il a l'impudence de ne me donner que vingt-cinq roubles par mois… Pour quoi faire ? Cela ne suffit pas même pour le tabac. Et il exige encore que je me tire de là sans dettes ! Je voudrais bien le voir dans ma peau. Moi, je ne suis pas comme d'autres, je ne touche aucune pension. (Victor prononça le mot autres avec une intonation particulière.) Le vieux a de l'argent, je le sais, en masse. Qu'est-ce qui lui prend donc de jouer avec moi le rôle du pauvre Lazare ? Il ne réussira pas à me tromper. Faux fuyants, prétextes que tout cela ! Il a su se faire graisser la patte, et d'une manière !… »

Fustow regarda de travers son interlocuteur.

« Soit, répondit-il lentement ; je parlerai à M. Ratsch. Du reste, si vous le désirez, je puis… en attendant… s'il s'agit d'une petite somme…

— Non, mieux vaut avoir le vieux dans sa manche… Cependant, ajouta Victor en se grattant le nez avec ses cinq doigts, passez-moi toujours, si c'est possible, quelques roubles, vingt-cinq, par exemple. Quel est mon débet chez vous ?

— Vous m'avez emprunté quatre-vingt-cinq roubles.

— Ainsi… cela ferait une somme ronde… de cent dix roubles. Je vous rendrai tout à la fois. »

Fustow alla dans la pièce voisine, apporta un billet de vingt-cinq roubles, et le remit silencieusement à Victor. Ce dernier prit l'argent, bâilla sans mettre la main sur sa bouche et à plein go-

sier, murmura un « merci bien ! » puis s'étira encore plusieurs fois en divers sens sur le divan ; après quoi il se leva avec lenteur.

« Brrr ! je ne suis pas à mon aise du tout, fit-il à mi-voix : irai-je à la villa Tivoli ? »

En parlant ainsi, Victor s'avança vers la porte.

Fustow le suivit du regard ; il semblait perplexe.

« Qu'est-ce que c'est que cette pension dont vous avez dit quelques mots en passant, Victor Ivanovitch ? » demanda-t-il enfin.

Victor s'arrêta sur le seuil et mit sa casquette.

« Vous ne savez donc pas ? C'est la pension de Susanne Ivanowna… Oui, oui, elle en touche une. Oh ! l'histoire vaut son pesant d'or, je vous jure. Je vous la raconterai, si l'occasion s'en présente ; mais maintenant je suis pressé. Quant à mon vieux, je vous en prie, n'oubliez pas mon vieux. Il a la peau dure, sans doute, une vraie peau allemande tannée en Russie, mais vous l'amollirez… vous l'amènerez à des sentiments raisonnables. Prenez garde seulement que la Léonore, ma belle-mère, n'y soit pas. Le vieux a peur d'elle, et elle veut tout pour ses poussins. Enfin, vous n'êtes pas novice en diplomatie ? Portez-vous bien !

— Quel odieux garçon ! » cria Fustow dès que la porte se fut refermée. Son visage était comme brûlant ; il évita mon regard. Je renonçai à le questionner, et pris bientôt congé de lui.

Pendant tout le jour, mes pensées restèrent avec Fustow, avec Susanne et ses parents : je devinais un drame de famille qui se cachait là derrière. Mon ami, à ce que je pouvais voir, n'était pas

indifférent envers Susanne. Mais elle ? l'aimait-elle ? Pourquoi paraissait-elle si malheureuse ? Quelle créature était-ce d'ailleurs ? Ces questions me revenaient sans cesse à l'esprit. Un pressentiment puissant, quoique vague, me disait que je ne devais attendre aucune réponse de Fustow. Enfin, après avoir bien réfléchi, je résolus d'aller seul chez M. Ratsch le lendemain.

Lorsque je pénétrai dans l'étroit et sombre vestibule de la maison, une inquiétude subite s'empara de moi. « Peut-être ne la verrai-je point, pensai-je. J'aurai affaire à ce désagréable vétéran, ou pis encore, à son ennuyeuse épouse… Et si même je la voyais, qu'en résulterait-il ? Liera-t-elle conversation ? Elle s'est montrée si peu accueillante l'autre soir… Enfin pourquoi donc suis-je venu ici ? »

Tandis que je me livrais à ces réflexions, le petit Cosaque m'avait annoncé. Après deux ou trois questions où perçait la surprise : « Qui ? qui ? » et : « Qui as-tu nommé ? » on entendit dans la pièce voisine les pas lourds d'une personne traînant de grosses pantoufles ; puis la figure rouge et ébouriffée d'Ivan Demïanitch apparut par la porte entre-bâillée. Il me regarda pendant quelques minutes sans qu'il y eût le moindre changement dans l'expression de sa physionomie : il ne me reconnaissait pas, selon toute apparence ; mais tout à coup ses joues s'épanouirent, ses yeux se contractèrent, sa bouche s'entr'ouvrit toute grande, et, avec son rire habituel, il s'exclama bruyamment :

« Ah ! c'est vous, mon très-honoré ! Entrez donc ! »

Je le suivis avec hésitation et à contre-cœur, car je comprenais bien que ce Ratsch si engageant me donnait intérieurement au diable ; mais impossible de battre en retraite. Il me conduisit au

salon ; je vis Susanne installée devant le guéridon, sur lequel se trouvait ouvert le livre des comptes du ménage. Elle dirigea vers moi ses yeux noirs, en mordillant le bout des doigts de sa main gauche, habitude que je lui avais déjà surprise et qui se rencontre souvent chez les natures nerveuses.

Il n'y avait personne autre dans l'appartement.

« Voici, commença M. Ratsch, et il tapa sur sa cuisse, de quoi nous nous occupons, Susanne Ivanowna et moi ; nous révisons les comptes. Ma femme n'entend pas grand chose à l'arithmétique, et, pour ma part, j'économise mes yeux. Je ne puis plus lire sans lunettes. Que le jeune monde nous vienne donc en aide, ha ha ha ! Il faut de l'ordre. Au reste, rien ne presse… Hâte-toi lentement ! ha ha ha ! »

Susanne ferma le livre et voulut se retirer.

« Attends donc, attends un peu, reprit M. Ratsch. » Tu n'as pas fait toilette, mais qu'importe ! (Elle portait une très-vieille robe à manches extrêmement courtes, qu'on eût prise pour une robe d'enfant.) Notre cher visiteur ne verra pas de mal à ce que je mette encore un peu d'ordre dans les comptes de la dernière semaine… Vous permettez ? dit-il en dirigeant vers moi sa large face ; nous n'en sommes pas aux cérémonies entre nous, j'espère.

— De grâce, ne vous laissez pas déranger, répondis-je.

— Oui, oui, mon très-honoré, vous devez le savoir vous-même, que feu le tzar Alexis Romanow avait coutume de dire : « Au travail le temps, — au plaisir l'instant ! » Mais aujourd'hui, ne consacrons qu'un instant au travail… Ha ha ha ! qu'était-ce que

ces treize roubles trente kopeks ? demanda-t-il en se détournant de moi et en baissant le ton.

— Victor les a obtenus d'Éléonore Karpovna ; il prétendait que vous les lui aviez accordés, répondit Susanne en baissant la voix elle aussi.

— Il prétendait… il prétendait que je les avais accordés, grommela Ratsch ; est-ce que je ne suis pas là, moi ? On aurait dû me consulter. Et ces dix-sept roubles, à qui les a-t-on payés ?

— Au marchand de meubles.

— Au marchand de meubles ? Et pourquoi cela ?

— Selon facture.

— Selon facture ! Voyons un peu. » Il arracha le registre des mains de Susanne, planta sur son nez son gros binocle aux lentilles arrondies, encadrées d'argent, et chercha en suivant les lignes du doigt. « Au marchand de meubles… — Tiens !.. au marchand de meubles… Vous jetez comme cela l'argent par les fenêtres à cœur joie… à la mode croate… et selon facture encore ! Mais à quoi bon ? » fit-il soudain, en ôtant ses lunettes de dessus son nez et en se retournant vers moi. « Nous nous occuperons plus tard de cette prose. Susanne Ivanowna, enlevez pour aujourd'hui tous ces comptes, mais ne manquez pas de revenir vous-même, et de ravir par votre talent musical les oreilles de notre cher visiteur, par votre piano, veux-je dire… Hé ? »

Susanne détournait la tête…

— Je m'estimerais heureux, dis-je avec empressement, je m'estimerais très-heureux de vous entendre. Mais je ne voudrais

pour rien au monde vous être importun.

— Que parlez-vous d'être importun ? s'écria Ratsch. Allons, Susanne Ivanowna ! Une, deux, trois !

Elle sortit sans prononcer un mot.

Je ne m'attendais pas à ce qu'elle revînt ; mais elle rentra bientôt sans avoir même changé de toilette. Elle s'assit dans un coin, et me regarda une ou deux fois avec attention. Discerna-t-elle dans mon attitude ce respect involontaire qu'elle m'inspirait, et que je ne m'expliquais pas à moi-même, ce je ne sais quoi qui était plus fort que de la curiosité, plus qu'un intérêt banal ? ou se trouvait-elle ce jour-là dans une disposition d'esprit plus douce ? Je l'ignore ; mais elle se leva, posa d'un mouvement encore irrésolu ses mains sur les touches, et regardant par-dessus son épaule, elle pencha la tête en arrière vers moi, comme pour me demander ce qu'elle devait jouer ? Du reste, avant que j'eusse pu dire quelque chose, elle s'était assise, avait pris son cahier de musique, l'avait rapidement ouvert, et avait commencé.

Dès ma tendre enfance, j'ai toujours aimé la musique, mais alors j'étais assez étranger aux secrets de cet art, et je ne connaissais, parmi les compositions des grands maîtres, que le plus petit nombre. Si M. Ratsch n'avait pas murmuré avec un certain dépit : « Allons, bon ! encore du Beethoven ! » je n'eusse pas deviné le choix de Susanne. Comme je l'appris ensuite, elle joua la sonate appassionata en fa mineur, opus 57. Son jeu me frappa. Je ne m'étais point attendu à tant de force, à tant de feu, à un élan si hardi. Dès les premières mesures de l'allegro si énergique par lequel débute la sonate, je ressentis ce frisson pénétrant qui s'empare de l'âme lorsque la beauté, imprévue et irrésistible, la saisit

et l'enlace. Je ne fis pas un mouvement jusqu'à ce que le morceau fût terminé ; à plusieurs reprises j'aurais voulu soupirer, mais un poids sur la poitrine semblait m'en empêcher. J'étais assis derrière Susanne et ne pouvais voir son visage ; je voyais seulement les boucles de ses longs et noirs cheveux bondir de temps à autre et toucher ses épaules ; sa taille élancée suivait parfois la course de ses coudes nus et de ses mains fines, qui glissaient sur le clavier, rapides, d'une façon un peu anguleuse. La dernière note avait retenti ; je repris haleine enfin. Susanne restait assise devant le piano.

« Oui, oui, observa M. Ratsch, qui d'ailleurs avait écouté attentivement, c'est de la musique romantique ! Elle est à la mode aujourd'hui. Mais votre jeu, pourquoi n'est-il pas pur ? Pourquoi frapper deux touches en même temps ? C'est bien cela : vous voulez que tout se fasse vite, très-vite ; il y a plus de feu. Du pain chaud ! du pain chaud ! » cria-t-il soudain, comme les marchands ambulants.

Susanne se tourna de trois quarts vers M. Ratsch, et je pus contempler son profil. Elle avait relevé ses fins sourcils tout en tenant ses paupières abaissées ; une rougeur changeante colorait son visage, et sa petite oreille se dessinait, vermeille aussi, sous une boucle rejetée en arrière.

« J'ai entendu de mes oreilles les meilleures virtuoses, continua M. Ratsch, tandis que sa figure s'assombrissait tout à coup ; pas un ne saurait soutenir la comparaison avec feu John Field. Fi donc ! Des zéros ! des zéros ! C'était là un gaillard ! Et un jeu si pur ! Et quelles compositions excellentes ! Quant à tous ces nouveaux messieurs, trou-lou-lou ! et tra-la-la ! ils ne composent que pour le vulgaire. Cela n'exige pas de la délicatesse. Avec eux, on

peut tambouriner sur les touches. N'importe ! il en résulte toujours quelque chose : de la musique de janissaire ! (Ratsch s'épongea le front.) Au surplus, ceci ne s'adresse nullement à vous, Susanne Ivanowna ; vous avez joué avec talent, et il ne faut pas que mes remarques vous blessent.

— Chacun son goût, dit Susanne d'une voix basse ; et ses lèvres commencèrent à trembler ; vos remarques, Ivan Demïanich, vous le savez bien, n'ont pas de quoi me blesser.

— Oh ! certainement ! mais ne croyez pas, monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à moi, gardez-vous bien de croire que ce propos ait sa source dans une excessive bienveillance ou dans un sentiment de modestie ; oh ! que non ! Nous sommes plutôt si infatués de nous, que, selon le proverbe russe, la casquette de celui qui nous regarde doit tomber en arrière, tellement nous sommes grands, et qu'aucune critique ne nous peut atteindre. De l'amour-propre, monsieur, rien que de l'amour-propre ! c'est là ce qui nous possède. Oui, oui. »

J'écoutais Ratsch avec stupeur. Le fiel, un fiel venimeux, empoisonnait chacune de ses paroles… C'était un fiel concentré depuis longtemps, et qui menaçait de l'étrangler par la gorge. Il fit un effort pour parapher sa sortie de son rire habituel, mais il ne réussit qu'à expectorer une toux enrouée et convulsive. Susanne ne répliqua pas un mot ; elle se contenta de rejeter la tête en arrière, ses coudes dans ses mains, et de le regarder fixement. Au fond de ses yeux immobiles, tout grands ouverts, une haine farouche et ancienne luisait, sourde et inextinguible, comme un charbon ardent.

« Vous appartenez à deux générations musicales différentes, commençai-je en me retranchant derrière une volubilité affectée et en essayant de laisser croire que je n'avais rien vu. Il n'est donc pas étrange que vous ne puissiez pas vous entendre… Vous ne m'en voudrez pas, Ivan Demïanitch, si je prends parti pour la jeune génération. À vrai dire, je ne suis qu'un profane ; mais je dois reconnaître que jamais aucun morceau ne m'a saisi aussi puissamment que celui-là… que celui que Susanne Ivanowna vient d'exécuter devant nous. »

Ratsch, alors, se retourna contre moi.

« Et pourquoi supposez-vous, cria-t-il encore, tout rouge de son accès de toux, que nous cherchions à vous gagner pour notre cause ? Nous n'y tenons guère… grand merci ! La liberté est le partage de l'homme libre ; le ciel, celui de l'élu, comme dit le proverbe. Quant aux deux générations, vous n'avez pas tort. Il nous devient difficile, à nous autres vieux, il nous devient très-difficile de nous entendre avec vous autres jeunes gens ! Nos vues ne s'accordent en rien avec les vôtres, ni en matière d'art, ni pour le genre d'existence, ni même pour la morale ! N'est-il pas vrai, Susanne Ivanowna ? »

Elle sourit d'un air dédaigneux.

« Il me semble, Ivan Demïanitch, que vous aussi vous avez su parfois vous élever au-dessus des préjugés vulgaires.

— Comment cela ? Que voulez-vous dire ? Je ne vous comprends plus.

— Vous ne me comprenez plus ? Avez-vous donc si mauvaise mémoire ? »

M. Ratsch semblait ahuri.

« Moi ? moi ? répéta-t-il, moi ?…

— Oui, vous-même, monsieur Ratsch. »

Il y eut une petite pause.

« Permettez, permettez, reprit Ratsch ; comment pouvez-vous, avec cette impudence… »

Elle se dressa brusquement de toute sa hauteur, et resta plantée devant lui ; ses mains ne lâchaient pas ses coudes ; elle les serrait, au contraire, elle les meurtrissait de ses doigts frémissants. Elle semblait le défier, le provoquer au combat. Sa physionomie avait entièrement changé. Elle avait revêtu soudain une beauté merveilleuse, et en même temps terrible ; les yeux, voilés à l'ordinaire, brillaient d'un éclat singulièrement joyeux et froid… froid comme s'ils eussent été en acier poli ; les lèvres, qui tremblaient il y a un moment, se contractaient en une ligne droite et serrée d'une sévérité inflexible. Oui, Susanne défiait Ratsch. Lui la regardait d'un œil hagard, ne trouvant pas une parole. Il s'affaissa sur lui-même, fit rentrer sa tête dans ses épaules, et ramena ses pieds sous lui. On ne pouvait s'y méprendre ; le vétéran de l'an douze avait peur.

Susanne promena lentement ses yeux de lui à moi, comme pour me prendre à témoin de sa victoire et de l'humiliation de son ennemi. Elle sourit encore une fois, puis elle quitta la chambre.

Le vétéran resta pendant quelques minutes assis dans son fauteuil, sans bouger. Enfin, comme si un rôle oublié lui fût revenu

en mémoire, il se leva, me tapa sur l'épaule et poussa son rire retentissant.

« Voilà qui est drôle, ha ha ha ! Il y a dix ans et bien davantage que cette jeune dame et moi nous vivons côte à côte, et elle ne sait pas encore distinguer quand je plaisante ou quand je parle sérieusement. Vous-même, mon très-honoré, vous paraissez avoir pris le change, ha ha ha ! Mais cela prouve seulement que vous ne connaissez pas encore le vieux Ratsch !

— Si, je te connais maintenant, pensai-je, et j'eus comme un frisson de dégoût.

— Vous ne connaissez pas le vieux ; assurément non, vous ne le connaissez pas encore, répéta-t-il en m'accompagnant jusque dans le vestibule et en se caressant le ventre. Je suis un homme usé, mais je suis bonhomme ; oui, sans mentir, je le suis ! »

Je me précipitai dans la rue. Le voisinage de ce bonhomme m'était devenu insupportable.

« Ils se détestent, voilà qui est clair, me dis-je en retournant chez moi ; et certainement aussi cet homme est un personnage odieux, tandis qu'elle, au contraire, est une brave fille. Mais qu'y a-t-il donc eu entre eux ? D'où peut venir cette exaspération permanente ? Quel est le mot de ces allusions ? Et que signifie cette tempête soudaine pour une cause si frivole ? »

Le lendemain, nous résolûmes, Fustow et moi, d'aller voir le célèbre acteur Schépkine dans Malheur aux gens d'esprit. C'était la première fois qu'on laissait représenter cette comédie de Gribojedow, rognée au préalable par les ciseaux de la censure. Nous applaudîmes vivement ceux qui tenaient les rôles de Famusow et

de Skalosoub. Je ne me rappelle plus le nom de l'acteur qui faisait Tchatski, mais il était bien grotesque. Il entra en scène affublé d'une tunique hongroise à passementeries, avec de hautes bottes molles ornées de houppes ; plus tard il se présenta portant un frac de la couleur alors en vogue, c'est-à-dire flamme de punch. Ce frac ne l'habillait guère mieux qu'il n'eût habillé notre vieux domestique. Le bal du troisième acte nous plut infiniment. À vrai dire, les pas, tels qu'ils furent exécutés, ne ressemblaient guère à une véritable danse ; mais c'était le style de l'époque, et ce style est resté le même… au théâtre, à ce que je crois. Un des danseurs entama des cabrioles fantastiques, en faisant voltiger les boucles de sa perruque ; le public reconnaissant poussait des éclats de rire interminables.

En quittant la salle, nous rencontrâmes Victor dans le couloir.

« Vous étiez là ! s'écria-t-il avec un geste d'étonnement ; comment se fait-il que je ne vous aie pas vus ? Enchanté de la rencontre ! Il faut à toute force que vous soupiez avec moi ce soir. Venez, je vous invite. »

Le jeune Ratsch paraissait fort excité, exalté même, et, dans son exaltation, il avait un certain air narquois ; des taches rouges se montraient sur ses joues.

« À quel heureux propos ?… demanda Fustow.

— À quel propos ? Tenez, voilà ! »

Victor nous conduisit à l'écart et tira de la poche de son pantalon toute une liasse de billets de banque, bleus et rouges, à cinq et à dix roubles. Il faisait danser le paquet dans sa main.

Fustow témoigna quelque surprise.

« Votre père a donc eu un accès de générosité ? »

Victor se mit à rire.

« Ah ! bien oui ! vous devinez juste !... Ce matin, fort de votre intercession, je lui ai demandé de l'argent. Savez-vous ce que le ladre m'a répondu ? : « Je veux bien payer tes dettes jusqu'à concurrence de vingt-cinq roubles inclusivement ! » Entendez-vous ? Inclusivement ! Non, monsieur, c'est Dieu lui-même qui m'a envoyé cette bonne fortune. Ç'a été une chance magnifique.

— Avez-vous pillé quelqu'un ? demanda Fustow avec négligence. »

Le visage de Victor se rembrunit.

« Vous pensez tout de suite au pillage ! J'ai gagné cet argent, je l'ai gagné à un officier de la garde arrivé hier seulement de Saint-Pétersbourg. Comme les choses se sont arrangées ! L'histoire mérite que je vous la raconte..., mais pas ici. Allons chez Jar, c'est à deux pas. Je vous l'ai dit, c'est moi qui paye. »

Nous aurions dû ne pas accepter l'invitation ; cependant nous le suivîmes sans résistance.

On nous servit chez Jar dans un cabinet particulier. Le champagne, naturellement, devait être de la partie. Avec force détails, Victor nous raconta comment il avait fait la connaissance de ce jeune et très-aimable officier de la garde, comme quoi cet adolescent de bonne famille, mais d'intelligence bornée, lui avait proposé en riant de jouer à la bête avec de vieilles cartes. La mise devait rester une bagatelle. L'officier jouait pour le compte d'une certaine Wilhelmine ; Victor, pour le sien propre. Puis on en était venu à de fortes gageures.

« Et figurez-vous, s'écria Victor, sautant et battant des mains, figurez-vous que je n'avais que six roubles sur moi ! Je commençai par perdre… vous vous représentez ma situation ! Mais alors, grâce à qui, je ne sais, la chance tourne. L'officier s'emporte, il tient ses cartes de manière à ce que je les voie… Bref ! je lui gagne sept cent cinquante roubles ! Il voulait continuer : moi, pas si bête. « Non, pensais-je, il ne faut pas abuser d'une pareille veine. » J'empoche mon bénéfice, et je file ! Et maintenant, je n'ai plus besoin de faire la cour au vieux ; je puis régaler mes camarades… Holà ! garçon ! une autre bouteille ! Trinquons, messieurs ! »

Nous trinquâmes en riant, et nous continuâmes à boire, quoique le récit de Victor ne nous plût pas le moins du monde ; nous ne nous sentions même nullement à notre aise en sa compagnie. Il tâcha de faire l'aimable, causa, s'abandonna et n'y gagna guère. Il devina enfin l'impression qu'il produisait sur nous ; alors il devint morose, son bavardage cessa, ses regards s'assombrirent. Il se mit à bâiller, prétendit qu'il avait sommeil, injuria le garçon, parce que, faute d'air, sa pipe n'allait pas, et tout à coup, avec une expression de défi, les sourcils froncés, il interpella Fustow :

« Écoutez, Alexandre Davidovitch, et répondez-moi, dit-il. Pourquoi me méprisez-vous ?

— Comment ?… fit mon ami, qui ne trouva pas de réponse immédiate.

— Comment ? Je le sais parfaitement bien : je sais que vous me méprisez, et ce monsieur-là (il m'indiqua du doigt), me méprise aussi ! comme si vous vous distinguiez par une vertu extra-

ordinaire ! Mais non, vous êtes des pécheurs comme nous tous. Oui, et même pires que nous ! Il n'est pire eau… Vous connaissez le proverbe ! »

Fustow rougit jusqu'aux oreilles.

« Que voulez-vous dire ? demanda-t-il.

— Je veux dire que je ne suis pas encore devenu aveugle, et que je vois fort bien ce qui se passe autour de moi ; je comprends votre situation vis-à-vis de ma petite sœur… Je n'ai rien là contre ; peu m'importe ; il n'entre pas dans mes principes de m'opposer à la chose ; du reste, ma petite sœur, Susanne Ivanowna, a déjà goûté de tout… Mais de quel droit me méprisez-vous donc ?

— Vous ne savez pas ce que vous dégoisez : vous êtes ivre, » dit Fustow. Et il décrocha son manteau du mur. « Il a commencé par filouter un serin aux cartes, et le voilà maintenant qui débite des sottises infernales, » continua-t-il à haute voix.

Victor resta étendu sur le divan, se bornant à tambouriner avec ses pieds sur l'appui du meuble.

« Filouter ! Pourquoi donc, alors, avez-vous trouvé bon goût au vin que j'ai payé de mes bénéfices ? Et puis, pourquoi n'aurais-je pas dit la vérité ? Ce n'est point ma faute s'il y a dans le passé de Susanne Ivanowna…

— Taisez-vous ! lui cria Fustow ; taisez-vous, ou sinon…

— Ou sinon quoi !

— Vous verrez bien ! Viens, Pierre.

— Ah ! ah ! poursuivit Victor, notre généreux chevalier bat en retraite. Il n'éprouve, par conséquent, aucune envie de connaître le fond des choses. Cela ne m'étonne guère : la vérité le blesse !

— Mais viens donc, Pierre ! cria pour la seconde fois Fustow qui avait fini par perdre tout son calme et qui ne se commandait plus. Comment peux-tu rester près de ce misérable polisson ?

— Ce polisson ne vous craint pas, entendez-vous ? cria Victor à son tour en guise d'adieu ; il vous dédaigne, ce polisson, il vous dédaigne, entendez-vous bien ? »

Dans la rue, Fustow hâta tellement le pas que j'avais peine à le suivre. Soudain il fit halte et se retourna d'un mouvement brusque.

« Où vas-tu ? demandai-je.

— Il faut pourtant s'assurer de ce que ce fou… Dieu sait ce que dans son ivresse… Mais ne m'accompagne pas… Nous causerons demain. Au revoir ! »

Il me serra précipitamment la main et reprit sa course vers l'hôtel Jar.

Le lendemain, je ne pus voir Fustow, et lorsque le surlendemain je me rendis chez lui, j'appris qu'il était parti pour une terre appartenant à son oncle, non loin de Moscou. Je demandai s'il n'avait pas laissé quelques lignes à mon adresse ; non, il n'y avait rien. Le domestique, interrogé par moi, répondit qu'il ignorait combien de temps son maître resterait dans cette terre :

« Quinze jours au moins, peut-être davantage, à ce que je pense, » dit-il.

Àtout hasard, je me fis donner l'adresse exacte de Fustow ; puis je rentrai chez moi, fort intrigué. Ce brusque départ pour la campagne, au cœur de l'hiver, me semblait inexplicable. Pendant le dîner, ma bonne tante remarqua tout haut que j'avais l'air d'attendre quelque chose, et que je regardais le gâteau traditionnel comme si je le voyais pour la première fois.

« Vous n'êtes pas amoureux, Pierre ? » me demanda-t-elle lorsque la table fut levée, et après avoir eu soin d'éloigner ses dames de compagnie.

Je la rassurai : non, en effet, je n'étais pas amoureux.

Trois jours pouvaient s'être écoulés. Je désirais vivement faire une visite chez Ratsch, car là j'espérais trouver l'explication de tout ce qui m'avait si fort préoccupé dans les derniers temps, de tout ce qui restait encore si mystérieux pour moi. Mais il eût fallu se rencontrer de nouveau avec le vétéran… Cette pensée me retint.

Par une soirée sombre, j'étais assis dans ma chambre, tâchant de lire un livre. Dehors, une bourrasque de neige, telle que février en amène, tempêtait et hurlait ; la neige sèche battait par intervalles mes vitres avec une telle violence qu'on eût dit du gros sable vigoureusement jeté contre les fenêtres. Mon domestique entra et, prenant un certain air de solennité confidentielle, m'annonça la visite d'une dame. Cela me surprit ; je n'avais pas l'habitude de recevoir des visites féminines, surtout à une heure aussi avancée. Cependant je donnai ordre qu'on fît entrer. Une femme, enveloppée d'une légère mantille et d'un châle jaune, entra rapidement par la porte ouverte. D'un mouvement brusque elle se débarrassa aussitôt de ces deux vêtements que recouvraient des

plaques de neige, et je vis devant moi Susanne Ivanowna. Étonné au plus haut point, je ne trouvai pas un seul mot. Elle se dirigea vers la croisée, appuya ses épaules contre la muraille et demeura immobile. Sa poitrine s'agitait par soubresauts convulsifs ; sa respiration glissait à travers ses lèvres pâles avec un petit gémissement saccadé, tandis que ses yeux erraient vaguement çà et là. Je sentis que des circonstances graves l'avaient poussée à cette démarche. Malgré ma jeunesse et mon caractère insouciant, je compris très-bien que la destinée d'une vie entière, une dure et amère destinée, allait se décider en ma présence.

« Susanne Ivanowna, commençai-je, à quoi… »

De ses doigts raidis, elle saisit avec vivacité ma main, mais la voix lui expira dans le gosier. Elle ne put que soupirer profondément et baissa la tête. Ses cheveux noirs, noués en lourdes tresses, retombèrent sur son front… Des flocons de neige y adhéraient encore.

« Calmez-vous et asseyez-vous, lui dis-je ; ici, sur le sopha. Que s'est-il passé ? Asseyez-vous, je vous en supplie.

— Non, répondit-elle d'une voix qui s'entendait à peine, et elle prit pour se soutenir l'appui de la fenêtre. Je suis bien à cette place… Laissez-moi… Vous ne deviez pas vous attendre… Mais si vous saviez… si je pouvais… Mais… si… »

Elle fit un effort pour surmonter son émotion… Mais les larmes jaillirent de ses yeux avec une force irrésistible ; des sanglots violents, qui éclataient sans relâche, s'arrachèrent bruyamment de sa poitrine. Cela me brisait le cœur… j'étais bouleversé. Je n'avais vu Susanne que deux fois dans ma vie ; j'avais cru deviner qu'elle souffrait, mais je la tenais pour une personne fière,

pour un caractère ferme. Et maintenant, d'une façon si imprévue, ces larmes intarissables, désespérées… Ah ! mon Dieu ! on ne pleure ainsi qu'à la dernière extrémité… Je restai debout devant elle, comme si le condamné à mort c'eût été moi.

« Veuillez m'excuser, dit-elle enfin après s'être plusieurs fois essuyé les yeux l'un après l'autre ; cela passera bientôt. Je suis venue… vous devez le savoir : Alexandre est-il parti ? »

Dans cette seule demande il y avait toute une confession, et le regard qu'elle m'adressa semblait me dire : « Tu m'as compris ! Tu auras pitié de moi, n'est-ce pas ? » L'infortunée ! venir chez moi ! quel devait être son désespoir !… Je ne savais que lui répondre…

« Parti… parti… reprit-elle en se parlant à elle-même ; il l'a donc cru ; il n'a pas même voulu me questionner ; il a supposé d'avance que je mentirais ; il a pu penser cela de moi ! L'ai-je jamais trompé ? »

Elle se mordit la lèvre inférieure, pencha son corps un peu en avant, et se mit à gratter avec son ongle les fleurs glacées des vitres. J'allai dans l'antichambre pour renvoyer le domestique, et revins aussitôt ; j'allumai une seconde bougie. Pourquoi faisais-je tout cela ? Je l'ignorais moi-même ; j'étais si troublé.

Susanne restait toujours assise sur le rebord de la fenêtre. Je remarquai seulement alors comme elle était légèrement vêtue : une robe grise à boutons blancs et une large ceinture de cuir, voilà tout. Je m'approchai d'elle, mais elle n'y fit pas attention.

« Il l'a cru, il l'a cru, murmurait-elle en se balançant d'un côté à l'autre. Il n'a pas hésité. Il m'a porté ce dernier… oui, ce dernier

coup ! »

Elle se retourna soudain vers moi :

« Savez-vous son adresse ?

— Oui, Susanne Ivanowna, je la sais… Je me suis renseigné auprès de ses domestiques à… dans sa maison. Il ne m'avait rien dit de son départ. Je ne l'avais pas vu depuis deux ou trois jours, et, quand j'allai le voir, j'appris qu'il venait de quitter Moscou.

— Vous savez son adresse ? répéta-t-elle. Eh bien ! écrivez-lui donc qu'il m'a tuée. Je vous connais pour un brave jeune homme. Il ne vous aura point parlé de moi, certainement ; mais il m'a parlé de vous. Écrivez-lui… Oh ! écrivez-lui qu'il revienne au plus vite, s'il veut me trouver encore vivante… Mais non ! il ne me trouvera plus vivante ! »

Àchaque mot la voix de Susanne devenait plus calme, car elle-même se calmait. Néanmoins, ce calme me parut plus terrible que les sanglots de tout à l'heure.

« Il l'a cru, redit-elle, et elle appuya son menton sur ses mains entrelacées. »

Une rafale subite poussa en sifflant la neige contre les fenêtres et les fit tinter et frémir ; un courant d'air froid traversa la chambre… la flamme des bougies vacilla… Susanne tressaillit.

Je la priai encore de s'asseoir sur le divan.

« Non, non, laissez-moi, répondit-elle, je suis bien ici. Je vous en conjure, laissez-moi. »

Elle se serra contre les vitres glacées, comme si elle eût vu une sorte d'abri dans cette embrasure étroite et froide.

« Je vous prie… laissez-moi.

— Mais vous tremblez, vous grelottez ! m'écriai-je. Regardez, vos bottines sont mouillées.

— Laissez, de grâce, » murmura-t-elle, et elle ferma les yeux.

Je fus saisi d'une angoisse sans nom.

« Susanne Ivanowna, lui dis-je d'une voix qui ressemblait plutôt à un cri, remettez-vous, je vous en supplie ! Que se passe-t-il donc dans votre cœur ? Pourquoi ce désespoir ? Tout s'expliquera, vous le verrez ; un malentendu… un accident impossible à prévoir. Vous verrez qu'il reviendra bientôt ! Je l'avertirai, je vais lui écrire aujourd'hui… dès aujourd'hui. Mais je ne lui rapporterai pas vos paroles… non, comment le pourrais-je ?

— Il ne me trouvera plus, reprit Susanne de la même voix basse ; serais-je venue ici, chez vous, chez un étranger, si je ne savais pas que je vais mourir ? Ah ! ma dernière espérance s'est brisée sans retour ! Je ne voudrais pourtant pas mourir ainsi, mourir si délaissée, si muette, mourir sans avoir dit à quelqu'un : « J'ai tout perdu… et voilà que je meurs. »

Et elle se serra de nouveau dans son froid abri… dans ce nid glacé qu'elle semblait s'être fait… Jamais, tant que j'existerai, je n'oublierai cette tête, ces yeux immobiles au regard profond, mais éteint, ces cheveux noirs en désordre qui se détachaient si vivement sur le fond pâle de la croisée, cette pauvre petite robe grise, sous laquelle battait encore une telle abondance de vie, de jeunesse, de chaleur !

Involontairement je frappai mes mains l'une contre l'autre.

« Vous… Susanne Ivanowna… C'est vous qui parlez de mourir ! Vous appartenez à la vie ! Il faut que vous viviez ! »

Elle me regarda ; mes paroles semblèrent la surprendre.

« Ah ! vous ne savez pas ! commença-t-elle, et elle laissa lentement retomber ses deux bras. Cela m'est impossible. J'ai trop souffert, oui, trop ! J'ai souffert, espéré ; mais à présent que cet espoir aussi s'effondre, que… »

Elle leva les yeux au plafond, et s'abîma dans ses rêveries. L'expression tragique que j'avais déjà vue apparaître une fois autour de ses lèvres devint plus visible encore ; elle envahit la figure entière. On eût dit qu'une puissance inexorable marquait de son doigt cet être condamné.

Susanne continuait à garder le silence.

« Susanne Ivanowna ! dis-je enfin pour rompre ce mutisme effrayant ; il reviendra, je vous assure ! »

Elle me regarda de nouveau avec effort.

« Comment ? fit-elle.

— Il reviendra, Susanne Ivanowna. Alexandre reviendra bientôt.

— Il reviendra ? reprit-elle. Mais, alors même qu'il reviendrait, cette humiliation, cette méfiance… Non, je ne puis pardonner ! »

Elle se prit la tête dans ses mains.

« Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! que dis-je là ? Et pourquoi suis-je ici ? de quoi s'agissait-il ? quelle prière avais-je à adresser ? et à qui ? Est-ce que je perds la raison ? »

Ses yeux devinrent hagards.

« Vous vouliez me demander d'écrire à Alexandre, » me hâtai-je d'ajouter.

Susanne tressaillit.

« Oui, écrivez-lui, écrivez-lui ce qui vous plaira. Mais ceci… »

Elle mit rapidement sa main dans sa poche et en retira un petit cahier.

« J'avais écrit cela pour lui avant sa fuite. Mais il a cru… il a cru cet être ! »

Je compris qu'elle parlait de Victor ; elle ne pouvait se résoudre à le nommer, à prononcer ce nom odieux.

« Permettez, Susanne Ivanowna, repris-je ; pourquoi supposez-vous qu'Alexandre ait eu un… entretien avec ce…

— Pourquoi je le suppose ? Eh bien, ce… cet homme est venu et m'a raconté tout ; il s'en est vanté, il a ri du même rire que son père ! Tenez, prenez, continua-t-elle, et elle me tendit le petit cahier ; lisez-le, envoyez-le lui, brûlez-le, jetez-le, faites-en ce que vous voudrez… Mais on ne peut pourtant pas mourir comme cela, sans qu'un seul être au monde le sache. Et maintenant, il est temps, je dois m'éloigner. »

Elle quitta l'appui de la fenêtre. Je lui barrai le chemin.

« Où allez-vous, Susanne Ivanowna ? Est-ce possible ? Écoutez donc comme l'orage hurle ! Et vous êtes si légèrement vêtue… Il y a si loin d'ici jusqu'à chez vous ! Permettez au moins que je fasse avancer un traîneau ou une voiture.

— C'est inutile. Je n'ai besoin de rien, » répondit-elle, et, m'écartant avec résolution, elle prit son manteau et son châle. « Pour l'amour de Dieu, ne me retenez pas ! ou je ne réponds de rien. Je sens que le vertige me monte à la tête. Un abîme, un abîme s'ouvre sous mes pieds… Ne m'approchez pas ! ne me touchez pas ! » Avec une hâte fiévreuse elle saisit sa mantille. « Adieu, adieu ! Oh ! mon pauvre, pauvre peuple ! Peuple de pèlerins sans repos, une malédiction éternelle pèse sur toi ! Marche, marche, jusqu'à l'abîme ! Mais personne ne m'a jamais aimée ; pourquoi devait-il, lui… » Tout d'un coup elle se tut. « Un pourtant, un seul m'a aimée, reprit-elle en se tordant les mains. Mais là aussi la mort, la mort impitoyable !… C'est mon tour à présent ! Ne me suivez pas ! s'écria-t-elle avec énergie, ne me suivez pas ! non ! »

Je restai abasourdi. Elle se précipita hors de la chambre, et un instant après j'entendis la lourde porte de la maison retomber en retentissant. Les vitres frémirent de nouveau sous les coups de la rafale.

Je ne repris possession de moi-même que peu à peu. La vie, alors, commençait seulement pour moi. Je ne connaissais par expérience ni la passion ni la douleur ; j'avais rarement eu occasion d'observer la manière dont ces sentiments profonds se manifestent chez autrui… Ici, la douleur et la passion se présentaient à mes yeux dans toute leur poignante vérité. J'aurais cru avoir fait un rêve si le cahier de Susanne n'était demeuré entre mes mains, car tout cela était venu, avait disparu d'une façon si étrange, avec

la rapidité d'un orage ! Je lus ce cahier jusqu'à minuit. Il consistait en feuilles de papier à lettres, recouvertes sur les deux côtés de caractères grands, mais irréguliers, presque sans aucune rature. Il n'y avait pas une seule ligne absolument droite ; chacune d'elles trahissait l'émotion de la main qui les avait tracées. Voici ce que renfermait le manuscrit que j'ai précieusement conservé.

J'aurai bientôt vingt-huit ans. Mes plus anciens souvenirs me reportent dans le gouvernement de Tambow. Là, sur la terre d'un riche seigneur nommé Ivan Matveitch Koltowskoï, j'occupe une petite chambre au premier étage d'une maison en bois. Je vis avec ma mère ; elle est juive, fille d'un peintre appelé de l'étranger en Russie, et mort bientôt après son mariage. C'était une femme extraordinairement belle que ma mère, mais d'une beauté maladive ; son extrême pâleur faisait songer à la cire. Il y avait tant de tristesse dans son regard, que parfois, lorsqu'elle venait de me contempler longtemps avec ses yeux mélancoliques, oh ! si mélancoliques ! avec ces yeux dont, même sans les voir, je ressentais le regard, j'étais émue jusqu'aux larmes et je me jetais dans ses bras.

On me donne des professeurs ; je prends des leçons de musique, et l'on m'appelle « mademoiselle ». Ma mère et moi nous prenons nos repas à la table seigneuriale. M. Koltowskoï est un vieillard de haute taille et d'un port imposant ; il sent toujours l'ambre. Il m'inspire une crainte mortelle, bien qu'il m'appelle « Suzon », et qu'il me tende souvent pour l'embrasser sa main dure, sèche, marbrée de veines saillantes, et toujours à demi cachée par les dentelles de sa manchette.

Il est d'une politesse exquise envers ma mère, mais ne cause que peu avec elle ; en général, il se contente de lui adresser

quelques paroles bienveillantes, auxquelles elle se hâte de répondre, puis il redevient muet, regarde autour de lui d'un grand air, et prend avec précaution et gravité une prise de tabac espagnol dans une tabatière en or au chiffre de l'impératrice Catherine.

Les souvenirs de ma neuvième année ne s'effaceront jamais.

Ce fut à cette époque que j'appris par les filles de service qu'Ivan Koltowskoï était mon père, et vers le même temps, sur son ordre, ma mère dut épouser M. Ratsch, son intendant. Je ne compris pas du tout comment ces deux choses pouvaient s'accorder ensemble, et je me perdis dans un labyrinthe de suppositions. À force de me creuser la cervelle, je faillis tomber malade… Enfin, je ne savais plus que penser.

« Est-il donc vrai, maman, demandai-je un jour, que ce Croquemitaine qui sent bon (je désignais ainsi Ivan Matveitch) soit mon père ? »

Ma mère, violemment effrayée, me ferma la bouche.

« Pas un mot de cela, jamais, à personne, entends-tu, Susanne ?

« Pas un mot ! » répéta-t-elle d'une voix tremblante, et elle serra ma tête contre son sein palpitant. En effet, je n'en ai jamais rien dit à personne. Je compris l'injonction de ma mère… Je compris que je devais garder le silence, que ma mère implorait mon pardon !

Ce fut l'origine de mon malheur. M. Ratsch n'aimait pas ma mère et n'était pas aimé d'elle. Lui l'avait épousée pour son argent ; elle s'était mariée par obéissance. M. Koltowskoï estimait

sans doute que de cette façon tout s'arrangeait le mieux du monde. « La position était régularisée. » Je me rappelle que la veille des noces, ma mère et moi, étroitement entrelacées, nous versâmes des larmes muettes et amères. Elle se taisait : quoi d'étonnant ? qu'aurait-elle pu me dire ? Moi, de mon côté, je ne la questionnais pas. Les enfants malheureux mûrissent plus vite que les enfants heureux… et ils n'ont pas à s'en féliciter, hélas !

M. Koltowskoï s'occupait de mon éducation ; il cherchait même à me rapprocher de sa personne. Il ne causait jamais avec moi ; mais le matin et le soir il avait coutume de me taper sur la joue avec deux de ses doigts froids comme la glace, après avoir époussеté les grains de tabac épars sur son jabot de ces mêmes deux doigts. Puis il me donnait des bonbons d'une couleur sombre, et qui, eux aussi, répandaient une odeur d'ambre ; je ne pouvais me résoudre à en manger. À douze ans, je devins « sa petite lectrice ». Je lui lisais les œuvres françaises du siècle passé, les Mémoires de Saint-Simon, Mably, Reynal, Helvétius, la correspondance de Voltaire, les encyclopédistes, naturellement sans y jamais comprendre rien, même lorsqu'en souriant et en clignant des yeux il m'ordonnait de relire « ce dernier paragraphe, qui est bien remarquable ! » Ivan Matveitch était foncièrement Français. Il avait vécu à Paris avant la Révolution ; il se souvenait de Marie-Antoinette, qui l'avait invité une fois à Trianon. Il avait aussi vu Mirabeau qui, selon sa description, portait des boutons démesurément grands, exagéré en tout, et qui en résumé était un homme de mauvais ton, en dépit de sa naissance.

Toutefois Ivan Matveitch ne parlait que rarement de cette époque ; mais, deux ou trois fois chaque année, il récitait de sa voix lente et nasillarde l'impromptu qu'il avait dit jadis à une soi-

rée de la duchesse de Polignac. Il s'adressait alors à un vieil émigré contrefait auquel il donnait l'hospitalité, et qu'il nommait « M. le commandeur », Dieu sait pourquoi. Je me rappelle seulement les deux premières strophes (il s'agissait d'un parallèle entre les Russes et les Français) :

L'aigle se plaît aux régions austères
Où le ramier ne saurait habiter…

« Digne de M. de Saint-Aulaire ! » ne manquait jamais de s'écrier M. le commandeur.

Ivan Matveitch conserva quelque chose de juvénile dans son air jusqu'à l'heure de sa mort. Il avait les joues colorées, les dents blanches, les sourcils épais et immobiles, des yeux agréables, expressifs, noirs et luisants comme l'agate. Point capricieux, poli pour tout le monde, même pour les domestiques. Et pourtant, mon Dieu ! comme je me sentais mal à mon aise en sa présence, avec quelle joie je le quittais, quelles mauvaises pensées me venaient à l'esprit quand je me trouvais dans son voisinage ! Ce n'était pas ma faute !… J'étais innocente de ce qu'on avait fait de moi !

Après son mariage, M. Ratsch reçut pour logement un petit pavillon près du manoir seigneurial. Ce fut là que je vécus avec ma mère ; ce fut là mon foyer… triste foyer. Elle accoucha d'un fils, de ce même Victor que j'ai le droit d'appeler mon ennemi, et de traiter comme tel ; la santé de ma mère, qui avait toujours été faible, ne se releva plus. M. Ratsch ne montrait pas encore cette gaieté à laquelle il est adonné maintenant. Il avait toujours l'air bourru et faisait des efforts pour paraître homme d'affaires. Il était dur et rude pour moi. Quand je pouvais quitter Ivan Demïa-

nitch, cela me faisait plaisir ; mais volontiers aussi je m'en allais de la maison du maître. Ah ! ma jeunesse infortunée ! Être poussée continuellement d'une rive à l'autre, sans éprouver même le désir d'aborder jamais ! Je croyais quelquefois me sentir joyeuse lorsque, en hiver, légèrement vêtue, je courais par une neige profonde chez Ivan Matveitch pour y faire la lecture. Mais une fois arrivée, à la vue de ces vastes et tristes appartements, de ces meubles en damas fané, de ce vieillard poli, mais si glacial, en douillette de soie ouverte sur le devant, à la cravate blanche, aux manchettes de dentelles qui dépassaient les doigts, un soupçon de poudre (selon les termes employés par son valet de chambre) sur sa chevelure rejetée en arrière, aux parfums asphyxiants, je me sentais perdre haleine et le cœur me manquait.

Ivan Matveitch se tenait ordinairement assis dans un large fauteuil à la Voltaire près du mur. Au-dessus on voyait le portrait d'une jeune femme à la figure énergique et sereine. Cette femme portait un riche costume israélite entièrement couvert de perles et de pierres précieuses… Je me perdais souvent dans la contemplation de ses traits, mais j'appris plus tard seulement que c'était ma mère, peinte par son père, sur l'ordre d'Ivan Matveitch.

Combien elle avait changé depuis lors ! Avait-il assez réussi à la briser, à l'anéantir ! Et elle l'avait aimé ! Elle avait aimé ce vieillard ! Était-ce un rêve ? Comment cela était-il possible ? L'aimer, lui ! Et pourtant, lorsque je me rappelais certains regards, certaines paroles, et surtout certains gestes involontaires échappés à ma mère, j'étais contrainte de m'avouer à moi-même avec effroi… oui, qu'elle l'avait aimé !… Oh ! que Dieu préserve chacun de sentiments et d'expériences semblables !

Je remplissais tous les jours mes fonctions de lectrice chez Ivan Matveitch, souvent pendant trois ou quatre heures sans interruption, et à haute voix. Ma santé commençait à s'en ressentir. Notre médecin exprima des craintes pour ma poitrine, il en fit même part une fois à Ivan Matveitch. Mais celui-ci se contenta de sourire, c'est-à-dire non, il ne souriait jamais ; il fit une petite moue gracieuse et répondit :

« Vous ne savez pas ce qu'il y a de ressources dans cette jeunesse.

— Autrefois, cependant, hasarda le médecin, c'était monsieur le commandeur qui…

— Vous rêvez, mon cher, interrompit Ivan Matveitch, le commandeur n'a plus de dents, et il crache à chaque mot. J'aime les voix jeunes. »

Je continuai donc à lire, bien que le matin et pendant la nuit je toussasse beaucoup.

Quelquefois Ivan Matveitch m'engageait à jouer du piano. Mais la musique produisait sur lui un effet soporifique. Ses yeux se fermaient, sa tête se penchait lentement, et on l'entendait murmurer de temps en temps : « C'est du Steibelt, n'est-ce pas ? Jouez-moi du Steibelt ! » Ivan Matveitch tenait Steibelt pour un grand génie, qui dans ses compositions avait su rompre avec la « grossière lourdeur des Allemands » ; il ne lui reprochait qu'une chose : « trop de fougue, trop d'imagination ! » Quand Ivan Matveitch voyait que je me fatiguais au piano, il m'offrait du « cachou de Bologne ». C'est ainsi qu'un jour se passait après l'autre.

Une nuit, nuit que je n'oublierai jamais, un terrible malheur me frappa. Ma mère mourut. Je venais d'accomplir ma quinzième année. Comme il m'accabla, ce malheur qui fondait sur moi d'une façon si imprévue ! Et cette première rencontre de la mort, comme elle m'effraya ! Ma pauvre, pauvre mère ! Nos rapports avaient eu un caractère singulier. Nous nous aimions passionnément..., passionnément et sans espérance ! C'était comme si nous eussions soigneusement gardé et caché l'une pour l'autre notre commun secret ; nous nous obstinions toutes deux à nous taire, quoique sachant bien ce qui se passait au plus profond de nos cœurs. De son passé, de sa jeunesse, ma mère ne me dit jamais un mot. Elle ne se plaignit jamais, quoique son être entier fût une plainte muette. Nous avions soin d'éviter tout sujet de conversation un peu trop sérieux. Ah ! j'espérais toujours qu'enfin sonnerait l'heure où elle s'expliquerait avec moi, ce qui me donnerait la possibilité de m'épancher avec elle, et nous procurerait un allégement réciproque. Mais les soucis quotidiens, son caractère irrésolu et timide, ses maladies, la présence de M. Ratsch, surtout l'éternelle question : à quoi bon ? la fuite du temps et de la vie qui glissent sans arrêt, sans que nous en ayons conscience, nous retinrent comme enchaînées par un charme.

Un coup de foudre mit fin à tout cela. Bien loin d'obtenir de ma mère quelques paroles qui auraient pu lever ce mystère si pesant, je ne reçus pas même son dernier adieu. Les seules circonstances qui soient restées présentes à mon souvenir, c'est d'abord l'exclamation de M. Ratsch : « Susanne Ivanowna, venez, votre mère veut vous bénir ! » Puis cette main pâle qui sort de dessous la lourde couverture, cette respiration pénible, ces yeux brisés... Ah ! assez, assez !

Et avec quelle angoisse, avec quel soulèvement intérieur, avec quelle curiosité douloureuse n'étudiai-je pas, le lendemain et le jour de l'enterrement, la physionomie de mon père. Oui, de mon père ! Dans le secrétaire de la morte, j'avais trouvé ses lettres. Il me sembla qu'il pâlissait, que quelque chose se réveillait en lui… mais non. Non ! Rien n'avait vibré dans cette âme de pierre. Huit jours après, il me faisait venir dans son cabinet, tout comme autrefois ; de la même voix il me pria de lire, « si vous le voulez bien, les Observations sur l'Histoire de France de Mably, à la page 74, là où nous avons été… interrompus ». Il n'avait pas donné ordre qu'on enlevât le portrait de ma mère ! Je dois cependant ajouter qu'en me congédiant, il me prit à part et me dit, après m'avoir présenté deux fois sa main pour la baiser : « Susanne, la mort de votre mère vous a privée de votre appui naturel, mais vous pourrez toujours compter sur ma protection » ; puis, me prenant par l'épaule de l'autre main et me poussant un peu, il prononça ces mots avec sa petite moue habituelle : « Allez, mon enfant. » J'aurais voulu crier : « Mais tu es pourtant mon père ! » Je ne dis rien et je m'en allai.

Le lendemain, de bonne heure, je me dirigeai vers le cimetière. Mai déployait alors toute la beauté de ses feuilles, de ses fleurs et de sa verdure. Je restai longtemps assise sur le tertre récent. Je ne versai pas une larme ; je n'étais pas triste. Une seule phrase me bourdonnait dans la tête : « Entends-tu, mère ? Il veut accorder à moi aussi sa protection ! » Et je crus que le sourire involontairement ironique de mes lèvres ne pourrait offenser la morte.

Je me demandais parfois pour quelle raison je souhaitais si obstinément, non un aveu, oh ! non, mais un mot du cœur, un mot paternel venant d'Ivan Matveitch ? Car enfin je savais quel

homme c'était, combien peu il ressemblait à l'idéal de mes rêves… à mon idéal du père… Mais je me trouvais tellement isolée, si abandonnée en ce monde ! Et puis… une pensée me tourmentait sans repos : « Elle l'a pourtant aimé ! Ma mère l'a aimé ! »

Trois années s'écoulèrent encore. Dans notre vie monotone, calculée et mesurée à l'avance, rien n'avait changé. Victor grandissait. Son aînée de huit ans, je me serais volontiers occupée de lui ; mais M. Ratsch s'y opposa. Il lui donna une bonne qui devait sévèrement veiller à ce qu'on ne le gâtât point, ce qui voulait dire à ce que je n'approchasse pas de sa personne. Victor lui-même m'évitait. Un jour M. Ratsch entra dans ma chambre d'un air anxieux et troublé. La veille, des bruits fâcheux concernant mon beau-père étaient parvenus jusqu'à moi : on disait parmi les domestiques qu'il avait détourné une somme importante et qu'il en avait obtenu frauduleusement une autre de deux fournisseurs.

« Vous pourriez me rendre un service, » commença-t-il en battant la table de ses doigts avec impatience ; « allez trouver Ivan Matveitch et priez-le pour moi.

— Le prier… À quel propos ? pourquoi ?

— Parlez en ma faveur. Je ne suis pas un étranger pour vous. On m'accuse… eh bien, pour être bref, je puis perdre mon pain, et vous le vôtre avec moi.

— Comment irais-je le trouver, l'importuner ?

— Chansons que tout cela ! Vous avez le droit de l'importuner.

— Quel droit, Ivan Demïanitch ?

— Allons, allons, ne prenez pas cet air… Il y a différents motifs pour qu'il ne puisse rien vous refuser. Est-il possible que vous ne me compreniez pas ? »

Il me regarda d'un air impudent, et je sentis brûler mes joues. La haine et le mépris se dressèrent tout à coup en moi ; ils montèrent comme une vague et m'inondèrent.

« Oui, je vous comprends, Ivan Demïanitch, » répondis-je enfin, et ma voix me parut étrange à moi-même. « Je ne me rendrai pas chez Ivan Matveitch, et je ne le supplierai pas ! Et, s'il s'agissait même de perdre mon pain et le vôtre, que la destinée s'accomplisse ! »

M. Ratsch bondit sur place ; ses lèvres se serrèrent, ses poings se crispèrent.

« Eh bien ! attends alors, princesse de Golconde, » murmura-t-il d'une voix rauque, « je te revaudrai cela ! »

Ce même jour, Ivan Matveitch le fit appeler. On raconte qu'il le menaça de son jonc espagnol, de ce jonc qu'il avait échangé jadis avec le duc de La Rochefoucauld, et qu'il le reçut en criant : « Vous êtes, monsieur, un coquin ! Vous voulez vous enrichir d'un Mammon injuste. Je vous commettrai à la porte ! » Ivan Matveitch parlait très-imparfaitement le russe, il « méprisait notre jargon vulgaire et rude ». Quelqu'un dit une fois en sa présence : « Cela s'entend de soi-même. » Ivan Matveitch s'en offusqua, et, citant plus tard cette phrase comme preuve de la raideur et de la stupidité de notre langue : « Qu'est-ce, » demanda-t-il en russe, en accentuant chaque syllabe, « que « s'entendre soi-même » ? Pourquoi ne pas dire simplement : Cela s'entend ? Qu'est-ce que le « soi-même » a donc à y voir ? »

Ivan Matveitch s'en tint aux menaces ; il ne chassa pas Ratsch ; il ne lui ôta même pas sa place. Mais mon beau-père m'a tenu parole : il n'a pas oublié.

Un changement se fit dans la personne d'Ivan Matveitch. Il devint soucieux, mélancolique ; sa santé s'ébranla. Son visage frais et rose jaunit, se couvrit de petites rides ; il perdit une dent de devant. Il cessa de sortir en voiture, et les journées de réception qu'il avait instituées pour donner l'hospitalité à ses paysans — sans le concours du clergé — furent définitivement abolies. Ivan Matveitch avait eu jadis l'habitude, à l'occasion de ces journées, de se montrer dans la grande salle ou sur le balcon, une rose passée dans sa boutonnière. Effleurant des lèvres un broc en argent rempli d'eau-de-vie, il haranguait ses paysans à peu près dans ce genre :

« Vous êtes contents de mes mesures comme je crois l'être de vos efforts ; j'en éprouve une joie sincère. Nous sommes tous frères. C'est la naissance qui nous rend égaux ; je bois à votre santé ! »

Puis il les saluait, et ces paysans s'inclinaient profondément, jusqu'à la ceinture, mais pas jusqu'à terre, ce qui leur était sévèrement défendu. Cette hospitalité traditionnelle continua, mais Ivan Matveitch s'abstint de paraître parmi ses sujets. Il interrompait quelquefois ma lecture par cette exclamation : « La machine se détraque ! Cela se gâte ! » Ses yeux mêmes, ses yeux clairs et comme de pierre, devenaient ternes et paraissaient se rétrécir ; il s'endormait plus souvent qu'autrefois, et pendant son sommeil il poussait de profonds soupirs. Sa conduite envers moi serait restée la même s'il n'y eût pas mêlé une nuance de courtoisie chevaleresque.

Quelque difficulté qu'il en éprouvât, chaque fois que j'entrais chez lui il se levait de son fauteuil. Quand je m'en allais, il m'accompagnait jusqu'à la porte en soutenant mon coude du bout de ses doigts. Il commença aussi à m'appeler « ma chère demoiselle » ou « mon Antigone », au lieu de Suzon. Monsieur le commandeur était mort deux ans après ma mère, et cette mort semblait avoir ému Ivan Matveitch beaucoup plus profondément que l'autre. Un de ses contemporains était parti : cela l'avait frappé.

Tout le mérite de Monsieur le commandeur, dans les derniers temps de sa vie, s'était pourtant réduit à pousser régulièrement l'exclamation suivante : « Bien joué, mal réussi ! » chaque fois qu'Ivan Matveitch, jouant au billard avec M. Ratsch, avait manqué. À table, quand Ivan Matveitch lui adressait une question, comme par exemple : « N'est-ce pas, monsieur le commandeur, c'est Montesquieu qui a dit cela dans ses Lettres persanes ? » il répondait avec componction, en laissant couler une cuillerée de soupe sur son devant de chemise : « Ah ! M. de Montesquieu ? Un grand écrivain, monsieur, un grand écrivain ! » Ivan Matveitch lui dit une fois : « Les théophilanthropes ont eu pourtant du bon. » Sur quoi le vieillard cria d'une voix émue : « M. de Kolontouskoi ! » (depuis vingt-cinq ans qu'il vivait là, il n'avait pas appris à prononcer correctement le nom de son amphitryon), M. de Kolontouskoi ! leur fondateur, l'instigateur de cette secte, ce La Reveillère-Lépaux, était un bonnet rouge ! — Non, non, » répartit Ivan Matveitch en souriant et en savourant une prise de tabac, « des fleurs, des vierges, le culte de la nature… ils ont eu du bon, ils ont eu du bon !… » J'étais souvent étonnée de la quantité de connaissances que possédait Ivan Matveitch et de la stérilité de tout ce savoir.

Les forces d'Ivan Matveitch déclinaient visiblement, mais il résistait encore. Un jour, ce pouvait être trois semaines avant sa mort, immédiatement après le dîner, il fut pris d'un accès de vertige. Il devint pensif et dit : « C'est la fin. » Puis, dès qu'il se fut remis et un peu reposé, il écrivit à son frère, son héritier unique, qui habitait Saint-Pétersbourg, et avec lequel il n'avait pas eu de rapports depuis quelque vingt ans. Un Allemand catholique, médecin jadis célèbre, qui vivait retiré dans une petite terre du voisinage, vint trouver Ivan Matveitch lorsqu'il entendit parler de sa maladie. Il ne faisait que de très-rares apparitions chez nous, mais Ivan Matveitch le recevait toujours avec une distinction toute particulière ; il lui témoignait beaucoup d'estime. C'était peut-être le seul homme au monde qu'il estimât. Ce vieillard lui conseilla d'envoyer chercher un membre du clergé, mais Ivan Matveitch lui répondit : « Ces messieurs et moi nous n'avons rien à nous dire », et le pria de parler d'autre chose. Quand le voisin fut parti, le valet de chambre reçut ordre de ne plus admettre personne. Puis Ivan Matveitch me fit appeler. Son aspect m'effraya : des taches bleuâtres s'étaient formées sous ses yeux, sa figure s'était allongée ; il y avait quelque chose d'immobile dans son visage : on l'eût dit en bois ; le bas des joues seul pendait mollement. « Vous voilà grande, Suzon, » dit-il en articulant les consonnes avec effort, mais en essayant encore de faire sa petite moue (j'avais en ce moment dix-huit ans accomplis) ; « bientôt peut-être vous resterez seule. Soyez toujours sage et vertueuse. C'est la dernière recommandation d'un… (il toussa)… d'un vieillard qui vous veut du bien. Je vous ai recommandée à mon frère ; je ne doute pas qu'il ne respecte mes volontés… » Il toussa encore et tâta sa poitrine d'un air soucieux. « Du reste, j'espère

encore pouvoir faire quelque chose pour vous… dans mon testament. »

Ces dernières paroles me traversèrent le cœur comme un coup de poignard. Ah ! c'en était trop ! C'était trop de dédain et d'offenses ! Ce qui se peignit alors sur ma figure, Ivan Matveitch l'attribua sans doute à un autre sentiment, à un sentiment d'affliction ou de reconnaissance, car, me tapant sur l'épaule d'une façon caressante, comme pour me consoler, et me poussant doucement à la fois, selon son habitude, il m'adressa ces mots :

« Voyons, mon enfant, du courage ! Nous sommes tous mortels. Et puis, il n'y a pas encore de danger. C'est une simple précaution que j'ai cru devoir prendre… Allez ! »

Comme autrefois, lorsqu'il m'avait fait appeler après la mort de ma mère, j'aurais voulu crier : « Mais je suis votre fille ! votre fille ! » Je pensai, toutefois, que dans ces paroles, dans ce cri d'angoisse, il n'entendrait que le désir de faire valoir mes droits, mes droits à l'héritage, à son argent… Et pour rien au monde je n'aurais voulu dire quelque chose à cet homme qui n'avait pas prononcé une seule fois devant moi le nom de ma mère, aux yeux duquel je comptais si peu, et qui ne s'était même pas donné la peine de rechercher si je connaissais mon origine. Non ! pas une parole à cet homme. Peut-être s'en doutait-il, peut-être le savait-il ; et il s'était tu pour éviter des explications, des tracasseries, ou pour ne pas se passer d'une lectrice ayant la voix jeune. Non ! non ! qu'il demeure aussi coupable envers la fille qu'envers la mère dont il a causé tous les malheurs ! Qu'il emporte cette double faute dans sa tombe ! Je le jure ! je le jure ! il n'entendra pas ma bouche proférer ce mot qui, aux oreilles de tout homme, doit pourtant avoir un accent de sainte douceur. Je ne l'appellerai

pas « père » ! Je ne lui pardonnerai ni ce qu'il a fait à ma mère, ni ce qu'il m'a fait à moi ! Il n'éprouve pas le besoin de ce pardon ?… Il ne peut pas, il ne peut pas ne pas l'éprouver ! Mais il n'aura pas de pardon, il ne l'aura pas ; non ! mille fois non !

Dieu sait si j'aurais tenu mon serment, si mon cœur ne se serait pas adouci, si je n'aurais pas surmonté ma timidité et mon orgueil… Mais les choses se passèrent avec Ivan Matveitch comme avec ma mère. La mort le surprit d'une façon tout aussi soudaine, également pendant la nuit. Ce fut encore M. Ratsch qui m'éveilla, et nous courûmes au manoir, dans la chambre à coucher d'Ivan Matveitch… Mais j'arrivai trop tard ; je ne vis même pas ces dernières vibrations de la vie agonisante qui, au lit de mort de ma mère, s'étaient gravées en traits ineffaçables dans mon souvenir. Sur des coussins garnis de dentelles se trouvait étendu un mannequin desséché, noirâtre, le nez pointu et les sourcils hérissés… Émue d'horreur et d'effroi, je poussai un cri, je me précipitai dehors. Sur le seuil, je rencontrai des hommes barbus, endimanchés, à ceintures rouges, et je ne sais plus comment je suis arrivée en plein air.

Il fut raconté plus tard que le valet de chambre, se hâtant au bruit violent de la sonnette, ne trouva pas Ivan Matveitch couché dans son lit, mais à deux pas de là, accroupi sur le parquet ; qu'Ivan s'écria deux fois de suite : « Eh bien, petite mère, c'est là la journée de Saint-George ! », et que ce furent ses dernières paroles. Mais je me refuse à le croire. Pourquoi aurait-il parlé russe dans un tel instant et surtout en de tels termes ?

Pendant deux semaines entières nous attendîmes l'arrivée du nouveau seigneur, Siméon Matveitch Koltowskoï. Ordre vint de ne rien changer, de ne toucher à rien, jusqu'à ce qu'il eût inspecté

tout en personne. Meubles, armoires, tables, portes, furent soigneusement fermés et scellés. Chacun avait peur et vivait dans une attente anxieuse. Je devins tout à coup un personnage important, le plus important presque de la maison. On m'avait déjà donné du « mademoiselle » ; mais à présent ce mot semblait avoir gagné une nouvelle signification ; on le prononçait avec un accent particulier. On se disait en chuchotant : le vieux seigneur est mort si subitement qu'il n'a pas même eu le temps de faire appeler un prêtre, et depuis longtemps, bien longtemps, il n'avait pas été à confesse ; mais on ne peut pas savoir ; un testament est bien vite écrit. M. Ratsch aussi jugea utile de modifier sa conduite envers moi. Il n'affecta ni bonhomie ni bienveillance : il savait bien qu'il ne pouvait pas me donner le change ; seulement sa physionomie exprimait une humilité sombre, comme s'il m'eût dit : « Vois-tu, je me soumets ! » Tous cherchèrent un appui en moi, tous me firent la cour et s'efforcèrent de m'obliger… Moi seule je ne savais pas quelle contenance tenir ; cela m'étonnait de voir ces gens ne pas comprendre à quel point ils m'offensaient. Enfin Siméon Matveitch arriva.

Siméon Matveitch, ayant dix ans de moins que son frère, avait toujours suivi des voies différentes. Il occupait une haute position à Saint-Pétersbourg dans le service de l'État. Il avait été marié, était devenu veuf de bonne heure et n'avait qu'un fils. Ses traits rappelaient ceux de son aîné ; mais il était plus petit, plus robuste, avec une tête ronde et chauve, des yeux aussi clairs et aussi noirs, mais très-mobiles, des lèvres rouges et épaisses. Contrairement à son frère, qu'il exaltait jusqu'à la dignité de philosophe français, mais qu'il qualifiait quelquefois aussi d'original, Siméon Matveitch parlait toujours russe ; il s'exprimait à haute voix et causait volontiers ; il riait en fermant les yeux, et en im-

primant à son corps des saccades désagréables, comme s'il eût été secoué par la méchanceté. Il s'occupa sans délai et activement des affaires, examina tout par lui-même, et exigea d'un chacun des comptes détaillés. Dès le premier jour de son arrivée, il invita le prêtre avec son clergé, ordonna un office à domicile et fit asperger d'eau bénite la maison entière de la cave au grenier pour en bannir « l'esprit jacobin et voltairien », selon son expression. Dès la première semaine, certains favoris d'Ivan Matveitch tombèrent en disgrâce ; l'un d'eux fut exilé en Sibérie ; d'autres eurent à subir des punitions corporelles ; le vieux valet de chambre lui-même, Turc d'origine, qui parlait français et qu'Ivan Matveitch avait reçu en cadeau de feu le feld-maréchal Kamenski, oui, même ce vieux valet de chambre fut congédié : il obtint à vrai dire sa liberté, mais il lui fut enjoint en même temps de vider la place dans les vingt-quatre heures, « pour ne pas être d'un mauvais exemple aux autres ». Siméon Matveitch se révéla maître sévère, et alors seulement beaucoup de ses sujets regrettèrent le défunt.

« Aux temps de notre petit père Ivan Matveitch, dit en ma présence un vieil et caduc serviteur de la maison avec un air préoccupé, nous n'avions aucun souci, sauf celui de lui blanchir bien proprement son linge fin, de lui parfumer ses appartements et d'empêcher que les domestiques de l'antichambre ne fissent du bruit, car voilà ce qui ne devait arriver pour rien au monde ! Quant au reste, il n'y regardait pas de si près. Le défunt n'a jamais fait de mal à une mouche ! Quelle misère à présent ! Autant mourir tout de suite ! »

Ma situation, je veux dire celle qu'on m'avait assignée depuis quelques jours, changea, elle aussi, rapidement… On ne trouva

aucun testament dans les papiers laissés par Ivan Matveitch, pas une seule ligne en ma faveur… Je m'abstiens de décrire la conduite de M. Ratsch ; mais les autres furent également irrités contre moi et s'étudièrent à me témoigner leur désappointement, comme si je les eusse trompés. Tous se détournèrent de ma personne… Un dimanche, Siméon Matveitch, qui à l'église occupait toujours la place réservée près de l'autel, me fit appeler après la messe. J'allais régulièrement à l'église, ayant été baptisée chrétienne en même temps que ma mère. Jusqu'ici je n'avais vu Siméon Matveitch qu'en passant, et il s'était toujours donné l'air de ne pas m'apercevoir. Il me reçut dans son cabinet, debout près de la fenêtre, en frac d'uniforme à deux crachats. Je m'arrêtai sur le seuil ; mon cœur battit violemment, à la fois sous l'impression de la crainte et sous celle d'un autre sentiment qui m'oppressait, quoique je ne m'en rendisse pas compte.

« J'ai désiré vous voir, ma jeune demoiselle, » fit Siméon Matveitch en regardant d'abord mes pieds, puis mon visage. Ce regard me fit l'effet d'un coup qu'on m'aurait porté.

« J'ai désiré vous voir pour vous apprendre mes décisions et pour vous assurer que je suis entièrement disposé à vous être utile. »

Puis, d'une voix plus haute : « Naturellement, vous n'avez pas de droits à faire valoir ; mais… comme… lectrice de mon frère… vous pouvez toujours… compter sur ma bienveillance. Moi… je suis parfaitement convaincu de votre sagesse et de vos bons principes. D'ailleurs, M. Ratsch, votre beau-père, est déjà muni des instructions nécessaires. Enfin, je dois vous dire que votre physique avantageux me garantit la noblesse de vos sentiments. » Là-dessus Siméon Matveitch fit entendre un petit rire qui voulait

être fin, et moi… je ne me sentis pas blessée… mais j'eus pitié de moi-même. Je compris seulement alors que je restais complétement abandonnée en ce monde. Après s'être dirigé d'un pas assuré et raide vers son bureau, Siméon Matveitch prit dans un tiroir un paquet de bank-notes, et me le pressa dans la main en ajoutant : « Voici une petite somme que je vous remets pour vos épingles. Je ne vous oublierai pas non plus à l'avenir, ma chère, et maintenant adieu ; soyez sage ! » Je pris le paquet d'un mouvement mécanique ; tout ce qu'il m'aurait donné, je l'aurais pris ; je retournai dans ma chambre, et, assise sur mon lit, je pleurai longuement, longuement. Je ne m'aperçus pas que j'avais laissé tomber le paquet. M. Ratsch le trouva, le prit, me demanda ce que j'en voulais faire, et garda l'argent.

Vers cette époque, il se fit un grand changement dans sa position. Ses conférences avec Siméon Matveitch le mirent en haute faveur auprès de lui, et il reçut bientôt la charge d'administrateur en chef. Ce fut alors que sa gaieté apparut pour la première fois et que ses éclats de rire perpétuels se déclarèrent. Il affecta d'abord cette gaieté pour copier son patron ; plus tard, cela devint une habitude. En même temps il tourna au patriote russe. Simon Matveitch était fortement attaché aux coutumes nationales… en paroles ; il vantait les vêtements flottants des anciens boyards, et se moquait des habits modernes ; mais il n'en portait pas d'autres. Il relégua dans la plus éloignée de ses terres un cuisinier dont l'éducation avait coûté beaucoup d'argent à Ivan Matveitch, parce que ce cuisinier n'avait pas réussi dans la confection d'un certain plat russe, d'une soupe froide aux concombres et aux cous d'oie. À l'église, il accompagnait le chantre de la voix, et, quand on réunissait les filles du village pour les faire chanter et danser, il entonnait la ronde, marquait la mesure du pied et pinçait les

joues aux jeunes villageoises. Au surplus, il partit bientôt pour Saint-Pétersbourg, laissant à mon beau-père la direction suprême de son bien.

Alors commencèrent pour moi des jours pleins d'amertume. La musique me restait comme unique consolation, et je me donnai à elle de toute mon âme. Pour mon bonheur, M. Ratsch était fort occupé ; mais, chaque fois que l'occasion s'en présentait, il me témoignait son hostilité. Fidèle à sa promesse, il « n'oubliait pas » mon refus. Il m'imposait des courses, me faisait sentir son pouvoir ; je dus mettre au net ses longs et menteurs rapports, et y corriger les fautes d'orthographe. Il fallait se soumettre sans condition : je me soumis. Il m'annonça qu'il saurait bien m'apprivoiser, me rendre molle comme de la soie. « Quelle est cette révolte dans vos yeux ? » me cria-t-il une fois après avoir bu de la bière, en frappant la table du plat de sa main. « Vous semblez vous dire à part vous : « Je suis muette comme un agneau, je suis donc dans mon droit… » Mais non ! Je veux que vous vous conduisiez aussi envers moi en agneau soumis ! »

Ma situation devenait de plus en plus révoltante, insupportable ; mon cœur commençait à s'endurcir dans cette résignation amère qui précède la révolte. Des pensées de plus en plus dangereuses traversaient mon esprit ; je passais les nuits sans lumière, sans sommeil, et je songeais, songeais toujours ; ténèbres au dehors, ténèbres au dedans : je sentais surgir en moi une résolution terrible. Le retour de Siméon Matveitch donna une autre direction à mes idées.

Personne ne l'attendait, nous étions en automne depuis longtemps. On apprit qu'il avait eu des désagréments dans son service et qu'il avait pris son congé ; il avait espéré obtenir le cordon

d'Alexandre, et on s'était contenté de lui offrir une tabatière. Aigri contre le gouvernement qui n'avait pas su apprécier ses qualités, contre la société de Saint-Pétersbourg qui lui avait montré peu d'intérêt en ne partageant pas son indignation, il avait résolu de s'établir à la campagne et de s'occuper d'agriculture. Il arriva seul… Son fils, Michaël Simeonitch, ne vint que plus tard, vers le nouvel an.

Mon beau-père passait presque tout son temps dans le cabinet de Siméon Matveitch ; sa faveur croissait toujours. Il me laissait tranquille, il n'avait pas le loisir de songer à moi. Siméon Matveitch s'était mis en tête de monter une filature de coton. Mon beau-père ne comprenait rien aux choses industrielles, mais peu lui importait. Siméon Matveitch savait que Ratsch ne s'y entendait pas, mais Ratsch était un véritable Araktchejeff (c'était le grand mot de l'époque). Siméon Matveitch aimait à l'appeler : « mon Araktchejeff ! Du zèle, insistait-il, voilà tout ce qu'il me faut, c'est moi qui donnerai la direction. »

Malgré les soins si variés que réclamaient la fabrique, les terres, l'introduction de nouveaux règlements dans la chancellerie seigneuriale, la création de nouveaux emplois et offices, Siméon Matveitch trouvait cependant du temps pour penser à moi. Un soir on m'appela au salon, et là on me pria de jouer du piano. Siméon Matveitch aimait la musique moins encore que feu son frère ; cependant il me remercia, m'encouragea, et le lendemain je reçus une invitation pour le dîner. Après le repas, Siméon Matveitch eut une assez longue conversation avec moi, m'examina sur beaucoup de choses, rit à quelques-unes de mes reparties, bien qu'elles n'eussent rien de comique, et me regarda d'une façon si étrange… Ces regards m'embarrassèrent. Je n'aimais pas

ses yeux, leur expression ouverte et claire me déplaisait. Il me semblait toujours que cette franchise même cachait quelque chose de dangereux, que sous le miroir clair de ces prunelles couvait une âme ténébreuse. « Je ne ferai pas de vous ma lectrice, dit-il pour terminer, en rajustant son frac et en se donnant des airs aimables. Dieu merci, je ne suis pas encore aveugle et je puis lire moi-même ; mais le café offert par votre petite main me semblera meilleur, et je vous écouterai toujours avec plaisir au piano. » Dès lors, j'allais quotidiennement dîner au manoir. Je restais quelquefois dans le salon jusqu'à la nuit. Comme mon beau-père, j'avais trouvé faveur, mais la gaieté ne m'était pas venue.

Siméon Matveitch, je dois en convenir, me témoignait un certain respect, et pourtant il y avait quelque chose dans cet homme qui me répugnait et m'effrayait. Et ce quelque chose, je le lisais non dans ses paroles, mais dans ses yeux… dans ses yeux et dans son rire. Il ne me parlait jamais de mon père, son frère. Je crus m'apercevoir que s'il évitait ce thème, ce n'était pas seulement par crainte d'éveiller chez moi des idées et des prétentions ambitieuses, mais aussi pour un autre motif. Ce motif, je ne pouvais encore me l'expliquer clairement ; je ne pouvais pas davantage me rendre compte de l'embarras qui me faisait monter la rougeur au front… La fête des Rois fut le jour où le fils de Siméon Matveitch, Michaël Simeonitch, arriva.

Ah ! je le sens bien, il me serait impossible de poursuivre comme j'ai commencé ; ces souvenirs ont trop d'amertume ! Et en ce moment surtout, comment raconter avec calme… Pourquoi le cacherais-je ?… J'aimai Michel et je fus aimée de lui.

De quelle manière cela se fit, je ne puis le dire non plus. Je me rappelle que le soir de son arrivée il entra dans le salon (j'étais au piano, jouant une sonate de Weber) ; qu'il entra, élancé, beau, en pelisse de velours fourrée, avec des bottes de feutre, bref, en tenue de voyage et en costume d'hiver ; qu'avant de saluer son père il agita sa casquette de zibeline pour en secouer la neige, et qu'il me jeta un regard rapide et étonné. Je sais que je n'oubliai plus à partir de ce soir, que jamais je n'oublierai cette bonne et jeune figure. Il se mit à parler, et il me sembla que sa voix pénétrait dans mon cœur… une voix mâle et sonore… et dans chaque inflexion une âme si honnête, si loyale ! Siméon Matveitch se montra joyeux de revoir son fils, l'embrassa et demanda aussitôt : « Quinze jours ? Eh ? Congé ? Eh ? » puis il me renvoya. Je restai longtemps assise à la fenêtre de ma chambre, regardant les lumières qui couraient dans le manoir. Je les suivis des yeux, et, comme ces points lumineux qui s'agitaient dans l'obscurité, je sentais mes ténèbres à moi traversées par des clartés inconnues et subites.

Le lendemain, avant le dîner, j'eus ma première conversation avec lui. Il vint porteur d'une commission de Siméon Matveitch pour mon beau-père et me trouva dans notre petit salon. Je voulus m'éloigner, mais il me retint. Il était très-vif et franc dans ses discours, dans ses gestes ; aucune trace chez lui de l'assurance orgueilleuse et du ton dédaigneux de la capitale ; rien aussi de l'affectation propre aux militaires de la garde… Il y avait pourtant dans le sans-gêne de sa conversation avec moi une certaine hésitation, comme s'il eût craint de me blesser. Il y a des personnes dont les yeux ne sourient jamais, même quand le rire est sur leur bouche ; les lèvres de Michel, au contraire, fines et charmantes, restaient d'habitude sérieuses, et ses yeux souriaient constam-

ment. Nous causâmes bien une heure… de quoi, je ne m'en souviens plus ; je me rappelle seulement que pendant tout ce temps je regardais dans ses yeux et que je me sentais si bien, si bien avec lui !… Le soir je jouai du piano. Il aimait beaucoup la musique ; il se mit dans le fauteuil, appuya sa tête bouclée sur sa main et écouta avec attention. Il ne m'adressa pas un seul compliment, mais je compris que mon jeu lui plaisait ; je jouai avec enthousiasme. Siméon Matveitch, assis près de son fils, examinait des plans de constructions ; tout à coup son front se rida : « Allons, mademoiselle, dit-il en se rajustant et se boutonnant comme d'habitude, c'est assez. Vous faites du bruit comme un serin ! C'est à en avoir mal à la tête. Pour un vieillard tel que moi, vous ne vous donneriez pas tant de peine… » ajouta-t-il à demi-voix, et il me renvoya. Michel m'accompagna des yeux jusqu'à la porte et se leva. « Où vas-tu ? où vas-tu ? » cria Siméon Matveitch en poussant un éclat de rire, et il ajouta quelques mots… Je n'entendis pas ses paroles, mais M. Ratsch, qui se tenait dans un coin du salon (il était toujours présent, et cette fois il avait apporté les plans), se mit à rire d'une façon obséquieuse. Ce rire me resta dans les oreilles… Même scène ou presque même scène le lendemain au soir. La conduite de Siméon Matveitch envers moi changea subitement ; il me battit froid et je tombai en disgrâce.

Quatre jours après, je rencontrai Michel dans le corridor qui traversait la maison. Il me prit par la main et me conduisit dans une chambre contiguë à la salle à manger ; on appelait cette pièce la chambre aux portraits.

Je le suivis, non sans agitation, mais avec une pleine confiance. Je crois que dès cet instant, bien que je ne me rendisse pas encore compte de ce qu'il était pour moi, je l'aurais suivi jus-

qu'au bout du monde. Je m'étais attachée à lui avec toute la passion, avec tout le désespoir d'une créature jeune, qui non-seulement n'a personne au monde pour l'aimer, mais qui se sent égarée, hôte inutile et importun, dans un monde ennemi !

Michel me dit… et, chose étrange ! je le regardai droit et courageusement en face, mais lui ne me regarda pas ; il rougit légèrement, il me dit qu'il comprenait ma position, qu'il sympathisait avec moi ; enfin il me pria de pardonner à son père… « En ce qui me touche, ajouta-t-il, je vous prie, ayez toujours confiance en moi, et n'oubliez pas que vous êtes à mes yeux une sœur, oui, une sœur. »

Il me serra la main. Je devins confuse et mon regard s'abaissa ; il me sembla que j'avais attendu autre chose, une autre parole. Cependant je le remerciai. « Non, je vous prie, m'interrompit-il, ne me parlez pas ainsi… souvenez-vous seulement qu'un frère a le devoir de défendre sa sœur, et si jamais vous avez besoin d'une protection contre qui que ce soit, comptez sur moi. Je ne suis ici que depuis peu, mais j'ai déjà deviné bien des choses… et j'ai deviné aussi votre beau-père. »

Il me serra la main de nouveau et sortit.

J'appris plus tard que, dès sa première entrevue avec M. Ratsch, Michel avait éprouvé pour ce dernier un sentiment de répugnance. M. Ratsch s'évertua d'abord à gagner les bonnes grâces du jeune héritier ; mais dès qu'il eut compris l'inutilité de ses efforts, il prit une attitude hostile. Il n'essaya même pas de cacher la chose devant Siméon Matveitch ; il en fit plutôt parade, en exprimant son regret de n'avoir pas mieux réussi auprès de Michel. M. Ratsch avait étudié à fond le caractère de Siméon

Matveitch : il ne s'était pas trompé dans ses calculs. « Le dévouement de cet homme est au-dessus de tous les doutes, par la seule raison qu'après moi cet homme est perdu : mon héritier ne peut pas le souffrir. » Voilà l'idée qui se fixa, se pétrifia dans la cervelle du vieillard. On dit que les puissants de la terre se laissent prendre en vieillissant par les démonstrations d'un dévouement exclusif à leur personne.

Ce n'était pas pour rien que Siméon Matveitch appelait M. Ratsch son Araktchejeff… Il aurait pu lui donner un autre titre. « Tu es mon fidèle muet, » avait-il l'habitude de lui dire. Dès son arrivée il avait commencé à le tutoyer, et mon beau-père le regardait comme en extase, penchait la tête de côté d'un air attendri et comme s'il eût voulu dire : « Me voilà ! faites de moi ce que vous voudrez !… »

Ah ! je sens que ma main tremble, que mon cœur se heurte contre le bord de la table sur laquelle j'écris. Les souvenirs de ces jours me font horreur et mon sang bout… Mais je raconterai tout jusqu'à la fin, oui, jusqu'à la fin !

Mes rapports avec M. Ratsch avaient pris une autre nuance pendant la courte période de ma faveur. Il était devenu obligeant, familier, respectueux même ; il me faisait de petites politesses, comme si, grâce aux progrès qu'aurait faits, selon lui, mon jugement, je m'étais rapprochée de lui ! « Nous avons donc renoncé à la pruderie !… » dit-il une fois en revenant du manoir au pavillon. « Louable, cela ! Toutes ces vertus et ces sentiments, bref, toute cette philosophie, ce n'est pas bon pour nous, pour nous autres gens de rien ! » Mais lorsque je tombai en disgrâce, lorsque Michel ne crut plus devoir cacher son mépris pour M. Ratsch et l'intérêt qu'il prenait à moi, mon beau-père redou-

bla de sévérité. Il me poursuivait partout, comme si j'eusse été capable des crimes les plus atroces et comme s'il eût fallu qu'une main de fer pesât sur moi. « Prenez garde ! cria-t-il un jour en pénétrant dans ma chambre les bottes sales et le chapeau sur la tête, je ne souffrirai rien de pareil. Ne levez pas la tête. Vous ne pouvez me donner le change, je saurai bien briser votre orgueil ! » Et un matin, après un accès de ce genre, il me déclara que Siméon Matveitch avait donné l'ordre de ne plus m'admettre à sa table sans invitation expresse… Je ne sais quelle aurait été la fin de tout cela si un nouvel événement n'avait décidé de mon sort.

Michel aimait beaucoup les chevaux. Il eut l'idée de dresser lui-même un jeune trotteur d'attelage. La bête s'emporta, rompit ses traits et le précipita du traîneau. Il eut une main démise et la poitrine meurtrie ; on le rapporta au manoir dans un état d'insensibilité complète. Le vieux Siméon en ressentit un violent effroi et fit venir les meilleurs médecins de la ville voisine. Michel fut guéri, mais pendant un mois il resta cloué dans son lit. Il ne jouait pas aux cartes ; le médecin lui avait défendu de parler et il ne pouvait pas lire longtemps, parce qu'il se sentait fatigué de tenir le livre toujours de la main bien portante. Enfin Siméon Matveitch, se souvenant de mon passé, m'envoya de lui-même à son fils en qualité de lectrice… et alors suivirent des heures impossibles à oublier ! Ordinairement je me rendais près de Michel aussitôt après dîner et je m'asseyais devant une petite table ronde en face de la fenêtre, dont les rideaux étaient à demi-baissés. C'était dans une petite pièce contiguë au salon ; Michel était étendu sur un large sopha en cuir, style empire, placé contre le mur du fond ; le dossier, haut et raide, portait un bas-relief doré figurant une noce antique. Lorsque j'arrivais, sa tête pâle, un peu amai-

grie, se retournait sur le coussin ; ses yeux se dirigeaient vers moi, toute sa physionomie s'éclairait, et, rejetant en arrière sa chevelure, Michel me disait doucement : « Bonjour, chère bonne ! » Je prenais le livre. Les romans de Walter Scott venaient de paraître ; Ivanhoë surtout s'est gravé dans ma mémoire. Ah ! quels tressaillements, quelle émotion involontaire dans ma voix quand je lisais les paroles de Rebecca !... Ne coulait-il pas aussi dans mes veines, le sang israélite, et mon sort ne ressemblait-il pas au sien ? Ne soignais-je pas comme elle un jeune et cher malade ? Chaque fois que je détournais mes yeux du livre et que je les levais sur Michel, je rencontrais ses yeux ; l'expression de sa figure était toujours également calme, sereine. Nous parlions très-peu, car la porte communiquant avec le salon, où il y avait toujours quelqu'un, restait continuellement ouverte. Mais dès qu'on n'entendait plus aucun bruit dans le salon, je cessais de lire ; je laissais glisser le livre sur mes genoux et je regardais Michel sans me lasser. Lui aussi me regardait, et nous nous sentions si contents et si émus à la fois ! et nous exprimions tout alors, tout, sans paroles, sans gestes. Ah ! nos cœurs se précipitaient l'un vers l'autre, pareils aux sources souterraines qui se cherchent, se trouvent, invisibles, inaperçues et impossibles à retenir !

« Savez-vous jouer aux échecs ou aux dames ? me demanda-t-il un jour.

— Je connais un peu les échecs, répondis-je.

— C'est bien ! Faites apporter un échiquier et approchez la petite table. »

Je m'assis près du petit sopha : le cœur me défaillait. Je n'osai pas regarder Michel… Et pourtant comme je le regardais sans embarras, assise à la fenêtre, lorsque la longueur de la chambre me séparait de lui !

Je me mis à ranger les pièces… Mes doigts tremblaient.

« J'ai voulu… ce n'est pas pour jouer avec vous… C'est seulement pour que vous soyez plus près de moi, » dit Michel à mi-voix et en prenant lui aussi les pièces.

Je ne répondis rien, et, sans demander à qui le premier coup, j'avançai un pion… Michel ne riposta pas… Je levai les yeux sur lui. Tout pâle, la tête un peu penchée en avant, d'un air suppliant il indiqua ma main… Le compris-je ? je ne sais, mais quelque chose comme un vertige me saisit. Troublée, respirant à peine, je pris la reine et la poussai quelque part à travers tout l'échiquier. Michel se baissa vite, pressa ma main contre ses lèvres et la couvrit sans rien dire de baisers brûlants… Je ne pus, je ne voulus pas la retirer, je cachai ma figure de l'autre main et des larmes, je les sens encore, des larmes froides mais heureuses… ah ! quelles douces larmes !… jaillirent une à une de mes yeux. Je savais, je sentais dans le pouvoir de qui ma main se trouvait. Ce n'était pas un don Juan, un Lovelace, mais le plus noble, le meilleur des hommes… et il m'aimait !

« Ah ! ma Susanne, entendis-je chuchoter Michel, jamais tu ne verseras d'autres larmes à cause de moi… »

Il s'est trompé… j'en ai versé d'autres à cause de lui !

Mais pourquoi s'arrêter à de tels souvenirs… maintenant ? maintenant surtout !

Michel et moi nous fîmes le vœu de nous appartenir l'un à l'autre. Il savait que son père ne lui permettrait jamais de m'épouser, et je me réjouissais de ce qu'il ne cherchât même pas à me bercer d'illusions. Moi-même je ne demandais rien ; je l'aurais suivi comme et où il aurait voulu. « Tu deviendras ma femme, me répétait-il, je ne suis pas Ivanhoë ; je sais que le bonheur ne se trouve pas chez lady Rovena. »

La santé de Michel se rétablit bientôt. Je ne pouvais plus aller chez lui, mais nos conventions étaient faites. Je vivais déjà tout entière dans l'avenir ; je ne voyais plus rien de ce qui se passait autour de moi : il me semblait glisser sur un beau fleuve uni et rapide au milieu d'un brouillard qui me voilait le rivage. Mais nous étions observés et surveillés. Je remarquais parfois les yeux méchants de mon beau-père ; j'entendais son rire odieux. Toutefois ces éclairs hostiles ne perçaient la brume que par intervalles… Je tressaillais alors ; puis aussitôt j'oubliais et je me laissais entraîner par le beau, le rapide courant.

Le jour fixé pour le départ de Michel arriva. La veille au soir (il devait revenir en cachette pour m'emmener avec lui), je reçus par le valet de chambre, dans lequel il avait pleine confiance, une lettre de lui. Il me donnait rendez-vous pour neuf heures et demie dans la salle de billard. C'était une grande pièce basse, ajoutée en appentis au manoir, et donnant sur le jardin. Michel voulait causer avec moi pour arrêter nos résolutions définitives. Deux fois déjà je l'avais vu dans cette salle de billard… j'avais la clef de la porte extérieure. Dès que neuf heures et demie sonnèrent, je jetai ma pelisse sur mes épaules, je quittai le pavillon sans bruit, et, à travers la neige qui criait sous mes pieds, j'atteignis sans encombre le lieu du rendez-vous. La lune, baignée de

vapeurs, semblait posée à la crête du toit comme un disque terne ; le vent sifflait d'une manière plaintive en contournant l'angle de la muraille. J'eus un frisson ; cependant je passai la clef dans la serrure.

J'entrai, laissant la porte entre-bâillée derrière moi, et je me retournai…

Une forme sombre se détacha du mur, fit quelques pas en avant et s'arrêta…

« Michel ! chuchotai-je.

— Michel est enfermé par mon ordre, et me voici, » fit une voix qui glaça le sang dans mes veines.

Je me trouvais en présence de Siméon Matveitch.

Je voulus m'enfuir, mais il me saisit par la main.

« Où donc veux-tu te sauver, misérable fille ? » dit-il en balbutiant de rage. « Si tu sais venir au rendez-vous que te donne un jeune écervelé, tu dois savoir aussi me répondre maintenant. »

Frappée de terreur, je cherchai à me rapprocher de la porte. Ce fut en vain ! Les doigts de Siméon Matveitch m'entrèrent dans les bras comme des crocs de fer.

« Laissez-moi ! laissez-moi ! lui dis-je d'une voix suppliante.

— On vous l'a dit, pas un mouvement ! »

Puis Siméon Matveitch me fit asseoir. Je ne pouvais pas distinguer ses traits dans le clair-obscur ; d'ailleurs, je me tenais détournée de lui ; mais j'entendis qu'il respirait avec peine et qu'il grinçait des dents. Je ne ressentis ni crainte ni désespoir, mais

quelque chose comme une stupeur immobile. C'est ainsi qu'un oiseau captif doit se glacer sous la serre du vautour… et la main de Siméon Matveitch me maintenait toujours fermement prisonnière.

« Aha ! » répéta-t-il, « aha !… C'est ainsi ! C'est à cela que nous voulions arriver… Eh bien, attends ! »

Je voulus me lever ; mais il me secoua si fort que je faillis crier de douleur ; puis il vomit un torrent de gros mots, d'injures et de menaces.

« Michel ! Michel ! Où es-tu ? Sauve-moi ! » sanglotai-je.

Siméon Matveitch me secoua encore… et cette fois je ne pus surmonter la douleur… Je criai à haute voix.

Ceci parut faire quelque impression sur lui. Il se calma un peu, lâcha ma main, mais s'arrêta entre moi et la porte, à deux pas de moi.

Quelques minutes passèrent ainsi. Je ne bougeais pas ; sa respiration était toujours embarrassée.

« Restez assise », commença-t-il enfin, « et répondez-moi. Prouvez-moi que votre moralité n'est pas tout à fait perdue, que vous savez encore entendre la voix de la raison. Si vous vous êtes laissé entraîner, je puis pardonner ; mais une obstination persistante, jamais ! Mon fils… » Ici il s'interrompit. « Michel Simeonitch vous a promis de se marier avec vous, n'est-ce pas ? Mais répondez donc ! Vous l'a-t-il promis ? Eh bien ? »

Je ne répondis pas. Siméon Matveitch fut près de s'emporter encore.

« J'accepte votre silence comme un aveu », continua-t-il après une petite pause. « Ainsi, l'idée vous est venue de devenir ma belle-fille ? Parfaitement. Mais, sans m'arrêter au fait que vous n'êtes plus une enfant de quatorze ans, et que vous devez savoir comment tous ces jeunes blancs-becs prodiguent les promesses les plus insensées pour atteindre leur but… je veux me taire là-dessus, je l'ai dit et je le répète… réellement, avez-vous pu espérer que moi, moi Siméon Matveitch Koltowskoï, gentilhomme de vieille noblesse, je consentirais à un tel mariage ? Ou pensiez-vous vous tirer d'affaire sans la bénédiction paternelle ? Votre plan était-il de vous sauver, de vous fiancer secrètement, pour revenir ensuite jouer la comédie, vous jeter à mes genoux, comptant que le vieux se laisserait bien attendrir ? Mais répondez donc, que diable ! »

Je baissai la tête ; il pouvait me tuer ; mais me faire parler… il ne le pouvait pas.

Il arpenta l'appartement quelques minutes.

« Eh bien, écoutez, » commença-t-il d'une voix plus tranquille. « Ne croyez pas… ne vous figurez pas… Je vois qu'il faut vous parler d'une autre manière. Écoutez. Je comprends parfaitement votre situation : vous êtes effrayée, confuse… recueillez-vous. En ce moment je dois être un monstre, un tyran à vos yeux… Mais mettez-vous à ma place. Comment ne serais-je pas indigné ? Comment pourrais-je même m'empêcher d'aller un peu trop loin dans mon langage ? Pourtant je vous ai déjà prouvé que je n'étais pas un monstre, que j'ai du cœur. Rappelez-vous comment je vous ai traitée dès mon arrivée ici et jusque… jusqu'à ces derniers temps, jusqu'à la maladie de mon fils. Je ne veux pas me vanter de mes générosités, mais il me semble que la seule re-

connaissance aurait dû vous détourner du sentier scabreux où vous vous êtes décidée à entrer ! »

Siméon Matveitch se promena de nouveau de long en large, puis il s'arrêta et me secoua légèrement la main, cette main qui me faisait encore mal à la suite de ses brutalités, et qui en conserva longtemps la trace…

« C'est précisément cela… » recommença-t-il. « Notre tête, notre tête est trop chaude. Nous ne voulons pas nous donner la peine de réfléchir, nous ne voulons pas nous rendre compte de notre véritable avantage et de l'endroit où il faut le chercher. Vous me demandez : « Où se trouve-t-il, cet avantage ? » Eh bien ! vraiment, vous n'avez pas à le chercher bien loin. Il est sous votre main peut-être… Me voilà, par exemple, moi. — En ma qualité de père, de chef de famille, je devais vous demander des comptes… Il fallait être sévère. C'était mon devoir, vous le savez. Je considère les choses au point de vue pratique, et naturellement je ne puis pas consentir à une semblable ineptie : il faut que des espérances irréalisables sortent de votre tête, car quel sens auraient-elles ? Je n'insiste pas même sur l'immoralité de votre démarche en elle-même… Tout cela, vous le comprendrez après y avoir réfléchi. Et, sans ostentation, je dois dire que je ne me bornerai pas à ce que j'ai déjà fait pour vous. J'ai toujours voulu, et maintenant encore je suis prêt à fonder votre bien-être, à vous procurer une aisance honorable, car je connais votre valeur, je rends justice à vos talents, à votre esprit, et enfin… (Ici Siméon Matveitch se pencha un peu vers moi) vous avez de petits yeux qui… je l'avoue… Je suis un homme âgé… vous me regardez avec une certaine hostilité… et puis… c'est difficile… c'est vraiment difficile à expliquer… surtout maintenant ! »

Je l'entendis, et un frisson parcourut mes veines. J'avais peine à en croire mes oreilles. Il m'avait semblé tout d'abord que Siméon Matveitch venait acheter ma renonciation à Michel, qu'il voulait m'offrir une compensation… Mais ces paroles !…. Mes yeux s'étaient habitués à l'obscurité, et je pus distinguer la physionomie de Matveitch. Il souriait, ce vieux visage. Après avoir trottiné de côté et d'autre, Siméon s'arrêta devant moi.

« Eh bien ! » demanda-t-il, « ma proposition vous plaît-elle ?

— Votre proposition ?… » répétai-je involontairement… je ne le comprenais pas.

Siméon Matveitch poussa un éclat de rire… de son rire rusé et méchant.

« Certainement ! » s'écria-t-il, « Vous autres filles… (Il se corrigea) vous autres demoiselles… demoiselles… vous n'avez toutes qu'une chose en tête : de la jeunesse, toujours de la jeunesse ! Vous ne savez pas vivre sans amour ! C'est naturel. Il n'y a rien à dire. La jeunesse est une belle chose. Mais est-ce que les jeunes gens seuls savent aimer ?… Tel homme âgé a encore un cœur beaucoup plus chaud que tel autre plus jeune, et si un vieillard s'attache à quelqu'un, eh bien, alors c'est comme un roc ! C'est pour l'éternité ! Ce n'est plus une chose passagère, comme chez ces jeunes papillons qui se laissent emporter par le vent. Oui, oui, il ne faut pas traiter les vieillards par-dessus l'épaule ; ils ne sont pas à dédaigner ! Ils peuvent faire beaucoup ! beaucoup ! Il ne faut que savoir les prendre ! Oui… oui ! Et les vieux savent être aimables aussi ! Hi hi hi… ! » Siméon Matveitch se remit à rire. « Voyons, donnez-moi votre petite main… pour un essai seulement, comme un échantillon. »

Je bondis de mon siége, et, rassemblant toutes mes forces, je lui portai un coup en pleine poitrine. Il chancela, fit entendre un cri de frayeur caduque, et faillit tomber à la renverse. La langue humaine n'a pas de mots pour dire à quel degré il me sembla odieux, laid et méprisable. Toute espèce de crainte s'était évanouie en moi.

« Allez-vous-en ! vieillard affreux, » m'écriai-je. Allez-vous-en, monsieur Koltowskoï, gentilhomme de vieille noblesse ! Dans mes veines aussi il y a de votre sang, du sang des Koltowskoï, et je maudis le jour et l'heure où il commença d'y couler !

— Comment ?... Qu'est-ce que tu dis ? Quoi ? » bégaya Siméon Matveitch d'une voix étouffée. « Tu oses, à l'instant même où je te prends sur le fait... où tu allais avec Michka... Comment ? comment ? comment ? »

Je ne pus plus me contenir... Un désespoir qui ne connaît plus de ménagements m'avait saisie.

« Et vous, vous le frère... le frère de votre frère, vous avez osé... vous avez eu le front... Mais pour qui m'avez-vous donc prise ? Êtes-vous si aveugle que vous ne vous soyez pas aperçu depuis longtemps du dégoût que vous m'inspirez ? Vous avez eu l'impudence d'employer le mot « proposition ! » Laissez-moi sortir ! tout de suite ! »

Je me dirigeai vers la porte.

« Ah ! c'est comme ça ! Voilà comme tu retrouves l'usage de ta langue ! » balbutia dans sa colère Siméon Matveitch ; mais il n'osait plus m'approcher, à ce qu'il me sembla. « Attends donc, toi ! M. Ratsch ! Ivan Demïanitch ! venez ! »

Une porte opposée à celle vers laquelle je me dirigeais, et communiquant avec la salle de billard, s'ouvrit. Mon beau-père apparut, un candélabre allumé dans chaque main. Son visage rond, rouge, éclairé des deux côtés par les bougies, rayonnait la satisfaction de se voir si bien vengé ; le laquais avait bien rempli sa besogne… Ah ! ces yeux affreux ! ces yeux blanchâtres ! quand donc enfin ne serai-je plus forcée de les voir !

« Veuillez saisir immédiatement cette fille, lui dit Siméon Matveitch, en m'indiquant impérieusement de ses mains tremblantes. Emmenez-la dans votre maison et mettez-la sous clef… qu'elle… ne puisse pas remuer même le petit doigt, que pas une mouche n'arrive jusqu'à elle… en attendant de nouveaux ordres ! Clouez les fenêtres, s'il le faut. Tu me réponds d'elle sur ta tête ! »

M. Ratsch déposa les candélabres sur le billard, s'inclina profondément devant Siméon Matveitch, puis, se dandinant et souriant d'une joie maligne, il se dirigea vers moi. Tel doit s'approcher le chat de la souris qui ne peut se sauver nulle part. Tout mon courage m'avait abandonnée. Je savais que cet homme était capable… de me battre. Je tremblai, oui ; oh ! honte ! oh ! honte ! je tremblai !

« Eh bien, mademoiselle, dit M. Ratsch, daignez me suivre. »

Il me prit lentement le bras au-dessus du coude… Il savait que je n'opposerais aucune résistance. Je m'avançai de moi-même vers la porte ; dans ce moment-là une idée unique me possédait, celle de fuir le plus vite possible le voisinage de Siméon Matveitch.

Mais l'horrible vieillard nous rejoignit. M. Ratsch m'arrêta et me retourna vite vers son patron.

« Ah ! ah ! cria celui-ci, et il me montra son poing fermé. Ah ! ah ! ainsi je suis le frère… de mon frère ! Des liens du sang, n'est-ce pas ? Mais on peut se marier avec le cousin ? C'est possible cela, Hé ? Emmène-la, toi, dit-il à mon beau-père. Mais tiens-toi pour averti : prends garde ! Le moindre rapport que quelqu'un aurait avec elle, aucune punition ne serait assez grande… Emmène-la ! »

M. Ratsch me conduisit dans ma chambre. Quand nous traversâmes la cour, il ne dit mot et se contenta de sourire en silence. Il ferma les volets, les portes, puis s'inclinant profondément comme il avait l'habitude de le faire devant Siméon Matveitch, il poussa un éclat de rire triomphant.

« Bonne nuit, princesse de Golconde, dit-il en ricanant. Tu n'as pas su prendre le prince Serin. C'est dommage ! L'idée n'était pas bête du tout ! La leçon qu'il faut tirer de ceci pour l'avenir, la voici : on ne doit jamais écrire. Ha ha ha ! Comme du reste tout a bien marché ! » Il sortit, mais en passant encore une fois sa tête par la porte : « Eh bien ? je n'ai pas oublié, hein ? Ai-je tenu ma parole ? Ho ho ho ! » La clef tourna dans la serrure. Je respirai plus librement. J'avais eu peur qu'il ne me liât les mains… mais elles étaient libres, elles m'appartenaient ! J'arrachai aussitôt la cordelière de soie à ma robe de chambre, je l'approchai de mon cou, mais je la rejetai bien vite « Non, je ne vous causerai pas cette joie, » dis-je à voix haute. Et en effet, quelle folie ! Pouvais-je disposer de ma vie sans que Michel en sût rien, de ma vie que je lui avais donnée et qui lui appartenait ? Non ! scélérats ! non ! Votre cause n'est pas encore gagnée ! Il me sauvera, il me tirera de cet enfer, lui… mon Michel !

Mais alors je me souvins qu'il était prisonnier comme moi, et je cachai ma tête dans mon lit, et je sanglotai, sanglotai… La pensée que mon bourreau se trouvait peut-être là, derrière la porte, qu'il triomphait, cette pensée seule me donna le courage de rentrer mes larmes…

Je suis à bout de forces. J'écris depuis ce matin, et il fait nuit à présent ; une fois que j'aurai quitté ce papier, il ne me sera plus possible de reprendre la plume… Finissons donc vite, vite ! M'arrêter à toutes les choses pénibles qui se succédèrent après cette terrible journée, ce serait trop pour moi !

Vingt-quatre heures après, je fus conduite en traîneau couvert dans une maison rustique qui appartenait à Siméon Matveitch, et autour de laquelle furent placés des paysans chargés de me surveiller. Pas un instant je ne fus seule… J'ai appris plus tard que dès l'arrivée de Michel, mon beau-père nous avait entourés d'espions, lui et moi. Il avait acheté aussi le domestique qui m'avait remis la lettre de Michel. J'ai appris en outre qu'une scène terrible avait eu lieu entre le père et le fils… Le père avait maudit le fils ! Michel avait juré de ne plus franchir le seuil de la maison paternelle ; il était parti pour Saint-Pétersbourg. Mais mon beau-père tomba lui-même dans le piége qu'il m'avait tendu. Il s'entendit déclarer par Siméon Matveitch qu'il n'exercerait plus les fonctions d'administrateur, et qu'il n'habiterait plus la campagne. Il fallait que le scandale fût vengé sur quelqu'un. Le zèle maladroit ne se pardonne pas si facilement. Au reste, M. Ratsch fut généreusement récompensé par Siméon Matveitch. Il reçut l'argent nécessaire pour venir à Moscou et pour s'y établir. Avant notre départ, on me ramena dans notre pavillon, mais sous bonne garde, comme auparavant. La perte d'un emploi aussi lu-

cratif augmenta encore la haine que me portait mon beau-père, car, selon lui, j'étais la cause de son malheur. — Et à quoi bon ce coup de théâtre ? me dit-il plus d'une fois. Le vieux a eu le tort de trop se hâter, c'est vrai, de devenir violent ; voilà pourquoi il n'a pas réussi. Maintenant son amour-propre a souffert ; le mal est irréparable. S'il avait seulement attendu quelques jours, tout se serait arrangé à merveille. Vous ne seriez pas à présent une mademoiselle va-nu-pieds, et moi je serais encore ce que j'étais ! Mais les cheveux des femmes sont longs et leur esprit court. Enfin vous me rapporterez toujours ce qui est de droit, et ce tourtereau (il faisait allusion à Michel) se souviendra aussi de Ratsch !

Naturellement, je dus supporter toutes ses injures en silence. Je n'ai jamais revu Siméon Matveitch. Sa brouille avec son fils l'avait profondément ébranlé. Se repentait-il, ou — chose plus probable — désirait-il m'enchaîner pour toujours à cette maison, à ma famille ?... ma famille !... quoi qu'il en soit, il m'assigna une pension payable entre les mains de mon beau-père, et que je devais toucher jusqu'au jour de mon mariage... Cette aumône blessante, je la reçois jusqu'à présent, c'est-à-dire il la touche pour moi.

Nous nous établîmes à Moscou. Je jure par la mémoire de ma pauvre mère qu'après mon arrivée dans cette ville, je ne serais pas restée un jour ni même deux heures chez mon beau-père... je me serais sauvée, je ne sais pas où... chez la police... je me serais jetée aux pieds du gouverneur, d'un sénateur, je ne sais pas ce que j'aurais fait si, au moment de notre départ de la campagne, une ancienne chambrière n'avait pas réussi à me remettre une lettre de Michel. Ah ! cette lettre ! Combien de fois ne l'ai-je pas lue d'un bout à l'autre, combien de fois ne l'ai-je pas couverte de

mes baisers ! Michel m'adjurait de ne pas perdre courage, d'espérer, et de croire à son amour fidèle. Il jurait de ne jamais appartenir qu'à moi, il m'appelait sa femme, et promettait d'écarter tous les obstacles. Il me faisait le tableau de notre avenir, en me demandant une seule chose : attendre, attendre patiemment… Et j'étais résolue à souffrir et à attendre. À quoi n'aurais-je pas consenti pour lui obéir ? Cette lettre devint mon trésor, mon étoile polaire, mon ancre de salut. Souvent, lorsque mon beau-père m'accablait de reproches, quand il m'insultait, j'ai porté silencieusement mes mains à ma poitrine (j'y avais toujours la lettre dans un sachet), et je me suis contentée de sourire ; et plus il était furieux, plus je me sentais allégée et à mon aise… Enfin je lus dans ses yeux qu'il me croyait en train de devenir folle. Une seconde lettre suivit la première, elle me donna plus de bonheur, plus d'espérance encore… Michel parlait de me revoir sous peu.

Ah ! au lieu de se revoir… une matinée… je vois encore ce triomphe, cette joie maligne sur la figure de mon ennemi… Une feuille de l'Invalide à la main, il lut : « Le capitaine de la garde à cheval Michaël Koltowskoï, rayé du rôle de service pour cause de décès. »

Que pourrais-je ajouter encore ? Je restai vivante et je continuai à demeurer chez M. Ratsch. Il me détestait plus que jamais ; il m'avait trop bien montré la noirceur de son âme pour pouvoir me pardonner. Moi je restais indifférente à tout. Une insensibilité complète me gagna ; mon propre sort ne m'inspirait plus aucun intérêt. Me rappeler, penser à lui, c'était là ma seule occupation, ma joie unique.

Mon pauvre Michel était mort mon nom sur les lèvres. Je l'appris par un domestique dévoué, qui l'avait accompagné à la cam-

pagne. La même année, mon beau-père se maria à Éléonore Karpowna. Bientôt après, Siméon Matveitch mourut aussi, après avoir confirmé et augmenté par testament la pension qu'il m'avait accordée. En cas de mort, elle passe à Ivan Demïanitch.

Il s'écoula deux, trois ans… six, sept ans passèrent, le temps s'enfuyait. Indifférente, je le regardais s'enfuir, et la vie avec lui. Ainsi, enfant, j'avais eu l'habitude de construire une digue en sable sur le bord d'un ruisseau ; je tâchais d'empêcher par tous les moyens que l'eau ne s'y infiltrât et ne la rompît ; mais enfin le courant la brisait malgré mes peines. Alors je renonçais à tout mon inutile travail ; et je voyais avec un plaisir amer l'eau entraîner jusqu'au dernier vestige de l'ouvrage qui m'avait coûté tant de soins.

Ce fut ainsi que je vécus, que je végétai, jusqu'à ce qu'enfin un rayon de chaleur et de lumière, un rayon nouveau, inespéré…

. . . . . .

. . . . . .

Le manuscrit cessait ici. Les feuillets suivants avaient été arrachés, et quelques lignes qui devaient avoir formé la conclusion de la phrase interrompue avaient été biffées et rendues illisibles.

La lecture de ce manuscrit m'avait plongé dans une telle agitation, j'avais été si fortement impressionné par la visite de Susanne, que je cherchai vainement le sommeil pendant toute la nuit. Le lendemain, de bonne heure, je dépêchai par exprès une lettre à Fustow, le conjurant de revenir aussi vite que possible, car son absence pouvait avoir les suites les plus funestes ; je mentionnais mon entrevue avec Susanne et le cahier qu'elle m'avait

laissé en dépôt. Cette lettre partie, je restai la journée entière enfermé dans ma chambre, me demandant toujours ce qui se passait là-bas, chez Ratsch. Je n'avais pas le courage d'y aller moi-même.

En attendant, il ne m'échappait point que ma tante se trouvait en proie à une surexcitation extraordinaire : elle faisait parfumer son salon presque sans répit, et en était arrivée aux patiences de cartes les plus difficiles, au « pèlerin », qui ne réussit pour ainsi dire jamais ! Elle avait appris la visite, chez moi, d'une dame inconnue, à une heure avancée ; aussitôt un abîme béant s'était présenté à son imagination, et elle m'avait vu sur le bord de cet abîme ; on l'entendait soupirer, gémir même, et murmurer dès qu'elle me voyait, des maximes françaises empruntées à une collection manuscrite qui portait pour titre : « Extraits de lectures. » Le soir, je trouvai sur ma table de nuit un ouvrage par de Gérando ; on l'avait ouvert intentionnellement au chapitre : « De l'influence désastreuse des passions. » Ce livre avait été apporté dans ma chambre, à l'instigation de ma tante, par la plus ancienne des dames de compagnie, personne sentimentale, voire romanesque, mais très-mûre, que nous appelions entre nous « Amichka », parce qu'elle offrait quelque ressemblance avec un petit caniche. Le lendemain s'écoula pour moi dans une attente pénible ; je me demandais : « Fustow reviendra-t-il ? m'écrira-t-il ? aurai-je des nouvelles de la famille Ratsch ?... À vrai dire, de ce côté-ci, je ne devais rien espérer ; c'eût été plutôt à Susanne de compter sur ma visite. Mais décidément je n'osais pas lui parler avant d'avoir vu Fustow. Je récapitulai tous les termes dont je m'étais servi en écrivant à ce dernier... Ils étaient, certes, assez pressants... Enfin, tard dans la soirée, mon ami parut.

Il entra chez moi comme à l'ordinaire, d'un pas rapide, mais sans se hâter. Il était pâle ; sa figure, où on lisait la fatigue du voyage, exprimait en outre la curiosité, l'anxiété, le dépit, sentiments qui ne lui étaient pas habituels. Je me précipitai au-devant de lui, je l'embrassai, je le remerciai cordialement d'être venu ; puis, après avoir exposé en peu de mots mon entretien avec Susanne, je lui donnai le manuscrit.

Il s'avança vers la fenêtre, vers cette fenêtre que Susanne, deux jours auparavant, avait prise pour soutien, et se mit à lire, sans avoir proféré une seule parole. Je me retirai dans l'angle opposé de la chambre. Par contenance, je tenais un livre à la main, mais je ne cessais, je l'avoue, d'observer Fustow, en regardant par-dessus les pages.

D'abord, il resta passablement calme, et ne fit que se tirailler de la main gauche les poils courts de sa petite barbe ; mais bientôt il laissa retomber cette main, se pencha en avant et ne bougea plus. Ses yeux volèrent sur les lignes ; sa bouche s'entr'ouvrit peu à peu. Quand il eut achevé sa lecture, il retourna le cahier, le contempla de tous les côtés, réfléchit un instant, se remit à lire, et parcourut encore le manuscrit d'un bout à l'autre. Puis il se leva, fourra le cahier dans sa poche et se dirigea vers la porte ; mais il revint et s'arrêta au milieu de la chambre.

« Qu'as-tu décidé ? demandai-je, sans attendre qu'il parlât.

— Je lui ai fait tort, grandement tort, dit-il d'une voix sourde. Je me suis conduit d'une manière… irréfléchie, ingrate, tout à fait inconvenante. J'ai ajouté foi… à ce Victor.

— Comment ? m'écriai-je, tu as cru ce Victor, que tu méprisais tant ? Et qu'a-t-il pu te dire ? »

Fustow croisa ses bras sur sa poitrine et resta détourné de moi. Je voyais bien qu'il avait honte.

« Tu dois te rappeler, reprit-il, non sans effort, que ce Victor avait parlé d'une pension. Ce malheureux mot s'était accroché à moi. C'est ce mot qui a tout fait. J'ai questionné Victor, et il…

— Et il… ?

— Il m'a raconté que le vieux… comment donc se nomme-t-il ?… Koltowskoï, avait assuré une pension à Susanne pour lui témoigner… parce que… enfin, à titre de récompense. »

Je joignis les mains.

« Et tu as pu croire cela !

— Oui, je l'ai cru !… Puis, il racontait encore que le jeune aussi… Mais assez, ma conduite est inexcusable.

— Ainsi tu t'es éloigné pour rompre avec elle ?

— Oui ; dans ces cas-là… c'est le meilleur moyen. J'ai agi comme un insensé, comme un insensé ! » cria-t-il d'un ton véhément.

Nous nous tûmes tous deux. Chacun avait conscience de la gêne qu'éprouvait l'autre : j'avais pourtant le cœur plus léger que Fustow : rien ne m'obligeait à rougir de moi !

« À l'heure qu'il est, je casserais bien bras et jambes à ce Victor, continua Fustow en serrant les dents, si je n'étais pas obligé de m'avouer à moi-même que je suis coupable. Je vois maintenant le but de toute cette intrigue… Susanne mariée, ils perdraient la pension ! »

Je lui pris la main.

« Alexandre, demandai-je, as-tu été chez elle ?

— Non ; à peine arrivé, je suis venu directement ici. J'irai demain, demain de très-bonne heure. Les choses ne doivent pas se passer comme cela, non.

— Alexandre… l'aimes-tu réellement ?

— Certainement, je l'aime, je lui suis fort attaché.

— C'est une noble et vaillante fille ! m'écriai-je »

Fustow, impatienté, frappa du pied le parquet.

« Que pense-tu donc ? J'étais prêt à l'épouser, j'y suis prêt encore. Elle est de race juive, il est vrai, mais on l'a baptisée… J'ai mûrement réfléchi à la chose, et quoi qu'elle soit plus âgée que moi… »

Àce moment, il me sembla voir près de la fenêtre une pâle figure de femme, la tête appuyée dans ses mains. Les bougies allaient s'éteindre, il faisait sombre dans l'appartement. Je tressaillis ; en regardant mieux, je pus me convaincre qu'il n'y avait personne, mais un sentiment étrange, une terreur mystérieuse m'envahit.

« Alexandre ! criai-je entraîné par une émotion soudaine, je t'en prie, je t'en supplie, va chez Ratsch immédiatement ! Ne remets pas ta visite à demain ! Une voix intérieure me dit que tu dois voir Susanne aujourd'hui même ! »

Fustow haussa les épaules,

« Quelle idée ! Il est plus de dix heures, et tout le monde dort déjà chez Ratsch.

— N'importe ! Vas-y, pour l'amour de Dieu ! J'ai un pressentiment. De grâce, suis mon conseil ! Va tout de suite, prends une voiture.

— C'est une folie, répartit Fustow avec le plus parfait sang-froid. Pourquoi irais-je juste en ce moment ? J'y serai demain, et tout s'expliquera.

— Mais pense donc, Alexandre, elle parlait de mourir… elle affirmait que tu ne la trouverais plus. Si tu avais vu sa figure quand elle disait cela ! Songe combien il a dû lui en coûter pour se résoudre à venir chez moi !

— C'est une nature exaltée, répliqua Fustow, qui semblait complétement rentré en possession de lui-même. Toutes les jeunes filles sont ainsi à leur premier stage. Je l'ai dit et je le répète, les choses s'arrangeront demain ; en attendant, adieu. Je suis très-fatigué ; toi aussi tu dois avoir besoin de sommeil, »

Il prit sa casquette et sortit.

« Promets-moi au moins que tu viendras ici, sans perdre une minute, me raconter tout, » criai-je après lui.

— Oui, je te le promets… adieu ! »

Je me couchai, mais mon cœur ne retrouva pas son calme ; j'étais irrité contre Fustow. Je m'endormis tard. Je me vis en rêve errant avec Susanne dans d'humides souterrains ; nous descendions des escaliers rapides et nous nous enfoncions de plus en plus vers les profondeurs, quoique notre désir ardent fût d'arri-

ver là-haut, à l'air, à la lumière ; et pendant tout ce temps nous entendions au-dessus de nos têtes une voix nous appeler, monotone et plaintive.

Une main me saisit par l'épaule et me secoua légèrement… J'ouvris les yeux à la clarté vacillante d'une bougie, je vis Fustow debout devant moi. Son aspect me fit peur : il chancelait ; son teint était devenu jaune, presque de la même couleur que ses cheveux ; ses lèvres pendaient inertes, son regard terne errait dans le vague… Où donc était cette expression amicale, bienveillante, qui charmait toujours en lui ? J'avais un cousin qui avait perdu ses facultés mentales à la suite d'un accès d'épilepsie. En ce moment Fustow ressemblait à ce malheureux.

« Qu'est-ce ? Mon Dieu ! qu'as-tu ? »

Il ne répondit pas.

« Qu'y a-t-il donc, Fustow, parle ! Susanne ?… »

Il fit un léger soubresaut.

« Elle…, commença-t-il d'une voix enrouée, et il redevint muet.

— Eh bien ! elle… l'as-tu vue ? »

Il me regarda fixement :

« Elle n'est plus !

— Comment ?

— Elle n'est plus ! elle est morte ! »

Je sautai hors de mon lit.

« Comment ? morte ? Susanne ? réellement morte ? »

Il détourna les yeux de nouveau.

« Oui, morte vers minuit. »

Il est fou, telle fut la pensée qui me traversa la tête. « Vers minuit, repris-je ; et quelle heure est-il maintenant ?

— Huit heures du matin. On m'a fait savoir qu'elle serait enterrée demain. »

Je le saisis par les deux bras.

« Alexandre, tu déraisonnes ! tu as perdu le sens !

— J'ai toute ma raison, répondit-il. Aussitôt après avoir reçu la nouvelle, je me suis rendu chez toi. »

Je ressentis alors ce serrement de cœur particulier que cause un malheur irréparable.

« Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! morte ! répétai-je ; est-ce possible ? Et si subitement ! Aurait-elle mis fin elle-même à sa vie ?

— Je ne sais pas, murmura Fustow, je ne sais rien. On m'a dit seulement : « Elle est morte vers minuit ; demain elle sera enterrée. »

Vers minuit, pensais-je. Ainsi, elle vivait encore hier au soir, quand j'ai cru la voir assise près de la fenêtre, quand j'ai adjuré Fustow d'aller immédiatement chez elle.

« Hier, à l'heure où tu me conseillais d'aller chez Ivan Demïanitch, elle vivait, » murmura mon ami, comme s'il eût deviné ce qui se passait en moi.

« Il l'a bien peu comprise, pensai-je encore. Nous l'avons mal comprise l'un et l'autre ! Nature exaltée, disait-il en parlant d'elle ; toutes les jeunes filles sont ainsi ; et, dans ce moment même, elle portait peut-être le poison à ses lèvres !... Se peut-il qu'on aime une personne et qu'on se trompe sur elle aussi grossièrement ? »

Fustow restait immobile à côté de mon lit, les bras pendants, comme un condamné.

Je m'habillai en un clin d'œil.

« Quelle est ton idée ? Que comptes-tu faire, Alexandre ? » demandai-je.

Il me regarda d'un air surpris. Ma question semblait l'étonner. Et en effet, que pouvait-on faire ?

« Tu ne vas pourtant pas te dispenser d'y aller ? repris-Je. Ton devoir est de t'enquérir, d'apprendre comment la chose est arrivée. Il s'agit d'un crime, peut-être ! Ces gens sont capables de tout !... Il faut tirer cela au clair ! Songe donc à ce passage du manuscrit : la pension s'éteint le jour du mariage, mais en cas de mort, elle fait retour à Ratsch. D'ailleurs, tu dois rendre à la morte les derniers témoignages de respect, lui dire adieu ! »

Je parlais à Fustow avec l'accent d'un mentor, d'un frère aîné. Dans mon effroi, dans ma douleur, malgré ma stupéfaction, un involontaire sentiment de supériorité s'était tout à coup éveillé en moi... Était-ce parce que je le voyais là, moralement anéanti, parce que sa faute l'écrasait ? était-ce parce que le malheur qui frappe un homme par sa faute l'abaisse jusqu'à un certain point aux yeux d'autrui, parce que cela fait qu'on se dit : « Il n'est pas

fort celui-là, il n'a pas su y échapper ? » Quoi qu'il en fût, Fustow me fit l'effet d'un enfant. J'eus pitié de lui, et, en même temps, je jugeai utile de me montrer sévère. Je lui tendis la main, mais de haut en bas. La pitié sans orgueil n'appartient qu'à la femme.

Fustow me considérait toujours d'un air apathique et stupide. Évidemment je n'exerçais pas une grande influence sur lui, et comme je répétais ma question : « Tu iras pourtant bien chez eux ? » il répondit : « Non ; je n'irai pas.

— Est-ce possible ? Tu ne veux donc pas apprendre par toi-même comment cela s'est passé ? Elle a peut-être laissé une lettre… un document important… et tu resterais à l'écart ? »

Il secoua la tête.

« Je ne peux pas y aller, dit-il sourdement. Aussi suis-je venu chez toi pour te prier de me remplacer… moi, c'est impossible… impossible… »

Il s'assit rapidement devant le guéridon, couvrit son visage avec ses mains, et se mit à verser des larmes amères.

« Ah ! l'infortunée ! répétait-il sans cesse au milieu des sanglots… l'infortunée… comme je l'aimais…. comme je l'adorais… ah ! ah ! »

J'étais près de lui, mais je dois avouer que ces pleurs, sincères à coup sûr, ne m'inspiraient pas la moindre sympathie. Je restai seulement étonné de voir que Fustow pût pleurer ainsi, et je crus comprendre alors quel pauvre sire c'était là. — Je m'imaginais que j'eusse agi tout autrement à sa place. Explique la chose qui pourra : si Fustow avait gardé son calme, il m'aurait peut-être paru odieux, il m'aurait peut-être fait horreur ; mais il ne serait

pas descendu dans mon opinion, son prestige lui serait resté ! — Don Juan aurait toujours été don Juan ! — Ce n'est que très-tard dans la vie, — et après mainte expérience profonde, que nous apprenons à entourer de notre sympathie un frère tombé ou surpris en flagrant délit de faiblesse, sans nous réjouir intérieurement de notre propre vertu et de notre propre force, mais avec humilité, sachant bien ce que toute faute humaine a d'involontaire et pour ainsi dire de fatal.

J'avais mis beaucoup d'insistance à tâcher de décider Fustow à se rendre chez Ratsch ; mais lorsque vers midi je me mis moi-même en route… (mon ami ne voulut absolument pas m'accompagner ; il me pria seulement de lui rapporter un récit fidèle de tout ce que j'aurais vu) — lorsque, doublant un coin de rue, j'aperçus la maison mortuaire, lorsque la tâche jaunâtre d'un cierge à l'un des carreaux frappa mes yeux, je fus saisi d'une angoisse indicible… J'aurais mieux aimé alors revenir en arrière, Mais je surmontai ce sentiment et pénétrai dans le vestibule. Les parfums de l'encens et de la cire y imprégnaient l'air ; le couvercle du cercueil rose, avec une bordure argentée, gisait appuyé contre un coin. On entendait sortir de la pièce voisine, c'est-à-dire de la salle à manger, les prières murmurées par le bedeau, monotones comme le bourdonnement d'un taon captif. Par la porte entr'ouverte, le visage endormi d'une servante apparut.

« Vous venez pour la défunte ? demanda-t-elle à voix basse, en me priant d'entrer. »

J'entrai. La tête du cercueil était tournée vers la porte. Les cheveux noirs de Susanne me frappèrent d'abord ; ceints d'un bandeau en soie blanche, ils dépassaient les franges du coussin, dont les coins se relevaient des deux côtés. Je fis le tour de la

bière, je me signai, je pliai le genou, m'inclinai profondément, puis je levai les yeux… Hélas ! quel triste spectacle ! L'infortunée ! La mort elle-même n'avait pas eu pitié d'elle ; elle lui avait refusé non-seulement ce dernier charme qu'elle jette parfois sur un visage, mais encore cet air de paix touchante que l'on observe si fréquemment chez les morts.

La figure étroite, sombre, presque brune de Susanne rappelait les très-vieilles images de saintes ; et quelle expression sur cette physionomie ! Une expression d'angoisse terrible, comme si la pauvre fille eût voulu pousser un cri perçant, désespéré, comme si elle fût morte tout à coup, sans avoir pu proférer ce cri !… Les plis des sourcils ne s'étaient pas effacés ; les doigts se contractaient encore convulsivement.

Je me détournai malgré moi, mais quelques instants après je me contraignis à regarder de nouveau, et alors je contemplai Susanne longtemps, avec attention. Mon âme débordait de pitié, et d'un autre sentiment aussi. « Elle est morte violemment, décidai-je à part moi ; il n'y a pas de doute possible. » Comme je restais là considérant cette figure, le bedeau, qui avait d'abord élevé la voix et distinctement articulé quelques mots, retomba dans sa manière somnolente, et bâilla deux ou trois fois. Je m'inclinai encore jusqu'à terre, puis je regagnai le vestibule. Sur le seuil du salon, M. Ratsch m'attendait déjà, enveloppé dans une robe de chambre en étoffe brillante de Boukharie. Il me fit signe avec la main de le suivre dans son cabinet, — j'allais presque dire dans sa tanière. Cette pièce, obscure et resserrée, toute remplie d'une aigre odeur de tabac, rappelait, en effet, le taudis d'un renard ou d'un loup.

« Une rupture au cœur !... Une rupture de ces pellicules... de ces membranes... vous savez... de ces pellicules !... » Ainsi débuta M. Ratsch, après avoir fermé la porte. « Quel malheur ! Hier au soir, nous ne pouvions pressentir rien de pareil, mais tout à coup, crac ! Et voilà tout fini. C'est bien le cas de dire : Heute roth, morgen todt !. Certainement on aurait dû s'y attendre ; moi je m'y attendais toujours... Tenez, à Tambow encore, le médecin du régiment Galimbowski, Vikenti Kasimirowitch... vous avez sans doute entendu parler de lui ? un médecin distingué, une célébrité ?

— C'est la première fois que j'entends ce nom, objectai-je.

— Peu importe. Eh bien ! voyez, continua M. Ratsch, d'abord bas, puis de plus en plus haut, et, ce qui m'étonna beaucoup, avec un fort accent germanique... il m'avertissait sans cesse : « Ivan Demïanitch, me disait-il, mon cher ami, prenez-y garde ! Votre belle-fille a un vice organique au cœur, une hypertrophia cardialis. C'est peu de chose, mais cela pourra facilement devenir dangereux. Avant tout, il faut écarter les émotions fortes, agir sur le jugement. » Mais vous savez vous-même si cela est possible avec les jeunes filles. Agir sur leur jugement, hum ! hum ! hum ! »

M. Ratsch avait été sur le point de pousser son gros rire ordinaire ; toutefois il s'était ravisé à temps, et la note gaie qu'il avait attaquée s'était terminée en toux.

Et c'était M. Ratsch qui s'exprimait ainsi ! Lui, après tout ce que j'avais appris sur son compte !... Je jugeai à propos cependant de lui demander si l'on avait appelé un médecin.

Il bondit sur place.

« Je crois bien !… On en a même appelé deux, mais tout était fini déjà. Et figurez-vous une chose : l'un et l'autre, comme s'ils s'étaient donné le mot : « rupture au cœur ! » ils ont employé le même terme. Ces messieurs ont proposé l'autopsie du cadavre ; mais à cela, comme vous pensez, je n'ai point voulu consentir.

— Et l'enterrement est pour demain ?

— Oui, oui, c'est demain que nous ensevelissons notre chère colombe ! On enlèvera le cercueil à onze heures précises ; le service aura lieu dans l'église Saint-Nicolas-aux-pieds-de-Poule. Vous la connaissez. Quels noms bizarres que ceux de vos églises russes ! Et de là nous accompagnerons le corps jusqu'à sa dernière demeure, dans l'humide terre, notre mère commune ! Vous viendrez ? Nous nous connaissons depuis peu, mais je puis affirmer que votre amabilité pleine de distinction, vos sentiments élevés… »

Je me hâtai d'accepter l'invitation par un signe de tête.

« Oui, oui, continua M. Ratsch en poussant un gros soupir, ç'a été vraiment, comme on dit, un coup de foudre dans un ciel sans nuage.

— Et Susanne Ivanowna n'a-t-elle prononcé aucune parole avant sa mort ? n'a-t-elle rien laissé ?

— Rien du tout ! pas la moindre chose ! pas un bout de papier ! Songez donc que lorsque je fus appelé auprès d'elle, lorsqu'on m'éveilla, elle était déjà froide ! Cela m'a touché de très-près. Cette mort nous a tous profondément affligés. Alexandre Davidowitch la regrettera comme nous… quand il en sera informé. On le dit loin de Moscou pour l'instant.

— Il n'était parti, allais-je commencer, que pour quelques jours, quand…

— Victor Ivanowitch se plaint de ce que le traîneau ne soit pas attelé, » dit en m'interrompant la servante qui entrait. C'était celle que j'avais rencontrée dans le vestibule. Son visage, toujours endormi, me frappa par cette expression d'insolente rudesse que les domestiques adoptent quand ils savent que leurs maîtres leur ont donné prise sur eux, et qu'ils n'oseront ni les bouder ni les punir.

« À l'instant ! à l'instant ! » s'empressa de répondre Ivan Demïanitch. — « Éléonore Karpowna ! chère Lenchen, venez ici, je vous en prie, venez ! »

Les mouvements d'un corps lourd se firent entendre derrière la porte, et presque au même moment retentit la voix impérieuse de Victor : « Pourquoi n'attelle-t-on point ? On ne veut pourtant pas que j'aille à pied à la police ?

— De suite ! de suite ! répéta Ivan Demïanitch du même air empressé. Éléonore Karpowna, venez donc !

— Mais, Ivan Demïanitch, répliqua la dame, ma toilette n'est pas présentable !

— N'importe ! entrez ! »

Elle entra, son peignoir ouvert sur le devant, serrant, avec deux de ses doigts, un petit fichu destiné à couvrir sa gorge. Elle n'avait pas eu le temps de se peigner.

Ivan Demïanitch vint avec vivacité à sa rencontre :

« Vous entendez, Victor demande le traîneau, » dit-il. Et il indiqua impatiemment tantôt la porte, tantôt la fenêtre. Donnez les ordres nécessaires et vite ! Der kerl schreit so !

— Ce Fictor crie toujours, Ivan Demïanitch, répondit-elle, J'ai déjà ordonné au cocher d'atteler, mais c'est qu'il fait justement manger le cheval. Quel malheur imprévu nous a frappés ! ajouta-t-elle en s'adressant à moi ; qui aurait pu s'attendre à cela de la part de Susanne ?

— Je m'y suis toujours attendu, toujours ! cria Ratsch en levant les bras, de sorte que sa robe de chambre s'entr'ouvrit et laissa voir de vilains caleçons en cuir de chamois et à boucles de fer. Une rupture au cœur ! Une brisure des membranes ! De l'hypertrophia cardialis !

— Oui, de l'hypo… comme il vous dit. » Éléonore ne put répéter le terme employé par son mari. « Moi, je regrette beaucoup, beaucoup, je dois le dire… »

Ici les traits mous de son visage se contractèrent peu à peu, ses sourcils se relevèrent piteusement et une chétive larme roula sur sa joue pleine, vernie comme celle d'une poupée.

« Oui, je regrette beaucoup qu'une créature si jeune, qui aurait pu vivre longtemps encore et jouir de tout… de tout… Mais voilà soudain ce désespoir…

— C'est bon, c'est bon ; va, ma vieille, dit M. Ratsch en l'interrompant.

— Je m'en vais, je m'en vais, murmura Éléonore, » et elle sortit en serrant toujours son petit fichu avec ses deux doigts et en continuant à verser de toutes petites larmes.

Je partis aussitôt après. Dans le vestibule je vis Victor en manteau d'étudiant avec col de castor, la casquette crânement plantée sur la tête. Il me dévisagea par-dessus l'épaule, affecta d'arranger son col et ne me salua point, ce dont je lui sus gré.

Je me rendis chez Fustow.

Je le trouvai assis dans un coin de sa chambre, la tête basse, les bras croisés sur la poitrine. Une sorte de torpeur l'avait saisi. Il regardait autour de lui avec cette expression hébétée propre aux personnes qu'on vient d'arracher à un profond sommeil, et qui fixent leur entourage sans le reconnaître parfaitement. Je lui racontai ma visite chez M. Ratsch, je lui rapportai les paroles du vétéran de l'an douze et de sa femme ; je lui décrivis l'impression que tous deux m'avaient laissée, et enfin je lui fis part de ma croyance à un suicide. L'expression de sa physionomie ne changea pas en m'écoutant : il continuait à promener partout ses yeux avec le même air ahuri.

« L'as-tu vue ? finit-il par me demander.

— Oui, je l'ai vue.

— Dans son cercueil ? »

Il se refusait encore à croire qu'elle fût morte, bien morte.

« Oui, dans son cercueil. »

Fustow regarda de droite et de gauche, baissa les yeux, puis tourna lentement ses mains l'une dans l'autre.

« Tu as froid ? lui dis-je.

— Oui, mon ami, il fait froid, » répondit-il en traînant les syllabes et en secouant la tête d'un air hébété.

Je me mis à lui expliquer que Susanne s'était empoisonnée ou avait été empoisonnée par d'autres, et qu'on ne pouvait laisser les choses en cet état. Fustow me regarda.

« Que faire ? demanda-t-il en élevant avec lenteur ses fins sourcils. Ce serait bien pis encore si l'on découvrait un enchaînement quelconque… reprit-il aussitôt. Peut-être ne permettrait-on même pas l'inhumation. Laissons plutôt !… »

Cette pensée, si simple, ne m'avait pas encore traversé l'esprit. Le caractère essentiellement pratique de Fustow ne se démentait pas.

« C'est demain qu'on l'enterre ? dit-il.

— Demain.

— Tu iras ?

— Certainement.

— À la maison mortuaire, ou tout droit à l'église ?

— À la maison et à l'église, puis au cimetière.

— Moi, je n'irai pas ! C'est impossible, impo…o…ossible ! » dit Fustow d'une voix étouffée.

Le matin aussi, ce même mot l'avait fait pleurer. J'ai observé bien des fois ce phénomène : certaines paroles, souvent tout à fait insignifiantes, mais enfin certaines paroles particulières, — qui seront précisément celles-ci et non celles-là, — ont la puissance de nous émouvoir, d'ouvrir en nous la source des larmes, de nous

communiquer une sensibilité douloureuse pour les souffrances d'autrui comme pour les nôtres…

Je me rappelle encore la manière dont une paysanne que j'ai connue racontait la mort de sa fille ; cette mort avait eu lieu pendant le dîner.

Jamais la mère n'allait plus loin que la phrase suivante, où elle éclatait en pleurs : « Je lui demandai : « Que veux-tu, Thékla ? » et elle me répondit : « Mère, où as-tu mis le sel… le sel… le se… el ? » Le mot « sel » jetait la pauvre femme hors d'elle-même. — Les larmes que Fustow versait à présent ne me touchèrent pas plus que celles de la matinée. J'avais peine à comprendre qu'il ne cherchât point à savoir si Susanne ne lui avait rien laissé. Leur amour me parut une énigme : énigme il est resté pour moi.

Après avoir pleuré un petit quart d'heure, Fustow se coucha sur le divan, le visage tourné vers la muraille ; il se tint immobile ainsi. J'attendis quelques minutes ; mais, voyant qu'il ne bougeait plus et ne répondait pas à mes questions, je résolus de m'en aller. Peut-être lui fais-je tort, mais j'incline à croire qu'il s'était endormi. Cela ne prouverait pas, du reste, qu'il fût insensible ; cela montrerait seulement que son naturel ne comportait pas une douleur prolongée. Décidément il y avait trop de modération dans ce caractère.

Le lendemain, à onze heures sonnantes, j'étais chez Ratsch. La neige, semée par des nuages bas, tombait en flocons serrés sur le sol humide. Le froid n'avait rien d'intense, mais on sentait parfois des courants d'air vifs et désagréables…, un vrai temps de carême, excellent pour s'enrhumer ! Je rencontrai M. Ratsch sur la porte. Vêtu d'un habit noir, crêpe au bras, sans chapeau, il sem-

blait fort affairé, gesticulait, se tapait la cuisse, et donnait des ordres en criant tantôt vers l'intérieur de la maison, tantôt vers le corbillard à catafalque blanc et les deux voitures de louage qui stationnaient dans la rue.

Il y avait là quatre soldats de garnison en noirs manteaux de deuil par-dessus leurs capotes usées, avec des tricornes enfoncés jusque sur les yeux et décorés de mousselines noires qui flottaient au vent ; de leurs longues torches, qui n'étaient pas encore allumées, ils remuaient d'un air méditatif la neige friable. L'épaisse chevelure grise de M. Ratsch, qui ordinairement encadrait sa tête comme un béret, se dressait en l'air ; sa voix haute et métallique lui refusait le service par intervalles, à force d'agitation.

« Où donc a-t-on laissé les branches de pin ? vociférait-il. On va enlever le cercueil ! De la verdure ! Vite, ici ! » D'un bond, il rentra dans la maison. En dépit de ma ponctualité, j'étais arrivé trop tard, à ce qu'il paraît. M. Ratsch avait jugé utile de précipiter tout. On avait déjà dit l'office des morts ; les deux prêtres, dont l'un portait une kamilawka, tandis que l'autre marchait nu-tête, les cheveux soigneusement peignés et huilés, franchirent le seuil avec leurs bedeaux. La bière, soulevée par le cocher, deux hommes de peine et un porteur d'eau, passa ensuite. M. Ratsch venait derrière, touchant le couvercle du bout des doigts et répétant toujours : « Doucement ! doucement. Très-bien ! ça va très-bien ! » Puis s'avançait à petits pas pressés Éléonore Karpowna, en robe noire garnie de « pleureuses » ; ses enfants l'entouraient. Victor, en uniforme tout battant neuf, un crêpe sur la garde de son épée, arrivait le dernier. Les porteurs hissèrent en trébuchant le cercueil sur le corbillard ; les quatre soldats allumèrent leurs torches, qui se mirent aussitôt à pétiller et à lancer une fumée

épaisse et noire ; une mendiante, venue là par hasard, commença des lamentations ; les bedeaux entonnèrent un cantique ; la neige se mit tout à coup à tomber plus serrée et à tourbillonner en l'air comme un essaim de mouches blanches, M. Ratsch s'écria : « En avant, avec l'aide de Dieu ! » et le funèbre cortége s'ébranla.

Outre la famille Ratsch, il y avait cinq personnes : un officier démissionnaire des ponts et chaussées, misérablement vêtu, avec le ruban fané de l'ordre de Stanislas au cou — (c'était peut-être un personnage loué ad hoc) ; — un suppléant du préposé à la police du district, petit homme à l'air extrêmement humble, mais aux yeux remplis de convoitise ; un vieux monsieur qui portait une vieille redingote en bouracan ; un vigoureux marchand de poissons, dans l'habit bleu de sa profession, sentant sa marchandise ; et moi. L'absence du beau sexe (puisqu'on ne pouvait rapporter à cette catégorie les deux tantes d'Éléonore Karpowna, sœurs du charcutier, et une dame contrefaite, dont les lunettes bleues étaient posées sur un nez bleuâtre), l'absence d'amies, de jeunes personnes, dont l'âge rappelât celui de la défunte, m'étonna au premier moment ; mais un peu de réflexion me fit comprendre qu'avec son caractère, son éducation, son passé, Susanne ne devait pas avoir trouvé d'amies dans un pareil milieu. Il y avait foule à l'église, plus d'étrangers néanmoins que de connaissances, ainsi qu'on le voyait à l'expression des physionomies. Le service funèbre dura peu. Je constatai avec surprise que M. Ratsch, bien qu'il n'appartînt pas à l'Église orthodoxe, se signait très-dévotement, et mêlait même sa voix au chant des cantiques, dont il bourdonnait la mélodie sans réciter les paroles.

Lorsqu'enfin arriva l'heure de dire à la morte un suprême adieu, je m'inclinai devant elle ; toutefois, je ne l'embrassai point,

malgré l'usage. M. Ratsch, lui, se soumit à cette coutume terrible avec la plus grande désinvolture ; il engagea l'officier qui portait la décoration de Stanislas à suivre son exemple, et cela d'un air poli, en inclinant toute la partie supérieure de son corps, comme s'il l'eût invité à prendre un rafraîchissement ; puis il souleva tour à tour chacun de ses enfants, en les enlevant lestement par dessous les bras, et les approcha du cadavre.

Éléonore Karpowna, quand elle se fut acquittée, elle aussi, de cette cérémonie, fit retentir l'église entière de ses gémissements ; mais bientôt après elle se calma, et murmura à plusieurs reprises : « Où est donc mon ridicule ? » Victor se tenait à l'écart ; toute son attitude semblait exprimer combien il se sentait au-dessus de ces simagrées-là, et comme quoi il voulait simplement observer les convenances. Ce fut le vieux monsieur en redingote de bouracan qui montra encore le plus de sensibilité. Il avait servi comme arpenteur, quinze ans auparavant, dans le gouvernement de Tambow ; depuis lors, il n'avait jamais revu M. Ratsch ; il n'avait pas même connu Susanne, mais il avait profité d'un moment favorable pour avaler au buffet de la maison mortuaire deux verres de rhum. Ma tante aussi était venue. Elle avait appris fortuitement que la morte était cette même jeune fille dont j'avais reçu la visite, et elle en avait éprouvé une émotion indescriptible ! Elle n'allait pas jusqu'à me soupçonner, me croyant incapable d'une mauvaise action, mais comment expliquer cet étrange concours de circonstances ? Elle supposait peut-être que Susanne s'était ôté la vie par amour pour moi.

Ma tante avait mis une robe très-sombre ; à genoux, l'air profondément contristé, et répandant des larmes nombreuses, elle pria en faveur de l'âme envolée, et plaça devant l'image de la

mère de Dieu « consolatrice » un cierge d'un rouble. Amichka l'accompagnait ; elle pria aussi, mais tout en priant, elle m'observait d'un air effaré… Hélas ! le sentiment que j'inspirais à cette vieille fille n'était pas de l'indifférence ! En sortant, ma tante distribua aux pauvres réunis sur le seuil de l'église toute la monnaie qu'elle avait dans sa bourse, — plus de dix roubles.

Enfin, la cérémonie était achevée. On allait fermer le cercueil. Pendant l'office, je n'avais pas eu le courage de regarder en face le visage livide de la malheureuse Susanne ; chaque fois que j'effleurais des yeux sa physionomie, j'y croyais lire ce reproche : « Il n'est pas venu ! il n'est pas venu ! » Mais à la dernière minute, je n'y tins plus ; je jetai sur la morte un rapide regard. « Pourquoi, demandai-je mentalement en m'adressant à elle, as-tu fait cela ? » Et il me sembla entendre encore cette plainte : « Il n'est pas venu ! »

Quelques coups de marteau, et ce fut tout.

Nous escortâmes le corps jusqu'au cimetière. Une quarantaine de personnes, foule mêlée et oisive, suivit le corbillard. Cette marche fatigante dura plus d'une heure. Le temps devint de plus en plus désagréable. À mi-chemin, Victor monta dans une des voitures qui nous accompagnaient ; mais M. Ratsch continua gaillardement à patauger dans la neige fondante : telle avait dû être son allure lorsque, après la scène fatale avec Siméon Matveitch, il avait ramené chez lui en triomphateur la pauvre jeune fille, rendue malheureuse par lui à tout jamais.

Les cheveux et les sourcils du vétéran étaient poudrés de neige. Parfois il semblait respirer avec peine ; mais bientôt il faisait un effort, se redressait vigoureusement, et ses joues pleines,

d'un rouge brun, se tendaient de plus belle… Parfois même on aurait pu croire qu'il souriait…

« En cas de mort, la pension passe à Ivan Demïanitch, » répétai-je involontairement à part moi.

Enfin nous arrivâmes, et nous fîmes halte devant la fosse récemment creusée. La cérémonie ne fut pas longue : tout le monde souffrait du froid, tout le monde avait hâte de rentrer. On descendit le cercueil avec des cordes dans le trou béant, et on le recouvrit de terre. Là encore M. Ratsch déploya son activité. Avec quelle rapidité, quelle énergie, quel élan il jeta ses trois poignées de sable sur le couvercle ! Comme il avait l'air satisfait de lui-même quand, avançant vigoureusement le pied, il cambra sa taille en se rejetant en arrière !

Il n'aurait pas déployé plus de résolution pour lapider son pire ennemi. Ainsi qu'à l'église, Victor se tint sur la réserve, enveloppé dans son manteau, dont il caressait le col neuf ; les autres enfants de M. Ratsch imitèrent leur papa avec zèle. Ils trouvaient fort amusant de lancer du sable et de la terre ; au reste, on ne pouvait guère leur en vouloir.

Bientôt, à la place de la fosse, il y eut un tertre, et nous allions quitter le cimetière lorsque tout à coup M. Ratsch fit militairement demi-tour, frappa sur sa cuisse et avertit messieurs les respectables assistants qu'il nous invitait, nous et le très-vénérable clergé, à une fête commémorative en l'honneur de la défunte, fête préparée non loin de là, dans la grande salle d'une très-décente auberge, recommandée à son choix par notre très-estimable Sigismond Sigismondowitch…

En prononçant ces paroles, il désigna le suppléant du préposé à la police, et ajouta que lui, Ivan Demïanitch, malgré son grand chagrin et sa confession luthérienne, tenait en honneur, comme un véritable Russe, les vieilles coutumes nationales.

« Mon épouse, s'écria-t-il, et les dames qui ont daigné venir ici avec nous peuvent se faire reconduire chez elles ; nous autres hommes, nous voulons célébrer devant un modeste repas l'ombre de celle qui n'est plus. » Cette invitation fut acceptée avec un empressement général. Les membres du « très-vénérable clergé » échangèrent des regards significatifs ; l'ancien officier des ponts et chaussées tapa sur l'épaule de M. Ratsch, l'appelant « bon patriote » et « l'âme de la compagnie ».

Nous nous acheminâmes tous ensemble. Arrivés à l'auberge, nous trouvâmes dans une pièce spacieuse, mais assez vide, deux tables entourées de chaises et couvertes de bouteilles, de plats et d'assiettes. L'enduit encore humide de la muraille, mêlant ses exhalaisons à celles de l'eau-de-vie et de l'huile de carême, agissait désagréablement sur les nerfs olfactifs et gênait la respiration.

Le suppléant du préposé à la police, comme ordonnateur, pria le clergé de prendre place au haut bout d'une des tables, où l'on avait accumulé des plats maigres ; puis les autres convives s'assirent, et la fête commença. J'emploierais volontiers un terme plus sérieux que « fête » ; mais nul autre ne répondrait aussi bien au caractère de la chose. Tout se passa d'abord assez tranquillement, et même avec une nuance de mélancolie ; les mâchoires travaillaient ferme, on buvait sec ; néanmoins des soupirs se faisaient encore entendre, soit qu'ils fussent causés par le plaisir de la bonne chère, soit qu'ils prissent leur source dans la tristesse.

Il s'engagea des conversations sur la brièveté de l'existence humaine, sur la fragilité des espoirs terrestres ; l'officier des ponts et chaussées conta une anecdote sur un sujet instructif, quoique militaire ; le prêtre qui portait une kamilawka lui adressa des compliments, et nous soumit à son tour un trait mémorable de la vie de saint Jean le Guerrier ; l'autre prêtre, celui dont les cheveux étaient si bien peignés, quoiqu'accordant aux plats une attention particulière, trouva moyen de placer quelques remarques édifiantes sur les mérites de la chasteté. Mais peu à peu tout changea de tournure.

Les visages s'enluminèrent, les voix devinrent hautes, la gaieté réclama ses droits, de courtes exclamations retentirent ; on échangea des mots caressants, comme : « Mon cher petit frère, mon petit cœur, ma petite bûche, » voire même : « Mon petit cochon ! » bref, de ces gentillesses que le Russe prodigue quand son cœur s'abandonne. Enfin, lorsque les bouchons de champagne du Don commencèrent à sauter, ce fut un tapage complet : tel imitait le chant du coq, tel autre se faisait fort d'écraser et d'avaler le verre qu'il venait de vider. M. Ratsch, non plus rouge, mais violet, se leva soudain ; jusqu'alors il avait parlé très-haut, maintenant il demandait la permission de prononcer un speech. « Parlez ! En avant le speech ! » cria-t-on de toutes parts. Le vieux à la redingote de bouracan alla jusqu'à pousser des « bravo ! » et à applaudir ; du reste, il gisait déjà sous la table. M. Ratsch éleva son verre au-dessus de sa tête et se déclara prêt à retracer, par quelques paroles « éloquentes », les mérites de la belle âme qui, « laissant à la terre son écorce mortelle, séjournait à présent dans le royaume des élus. Elle plongea, cette âme… » Ici M. Ratsch se corrigea : « Elle s'immergea… » Il se reprit encore : « Elle immergea… »

« Père diacre ! mon très-vénéré ! ami de mon cœur ! » entendit-on chuchoter quelqu'un à voix basse, mais avec insistance, « on t'attribue un organe infernal ; fais-moi donc le plaisir d'entonner carrément : « Nous vivons dans des plaines libres ! »

— Chut ! chut !... Mais non ! Quelle idée ! fit-on de partout.

— Elle immergea toute sa famille, qui lui était si attachée, continua M. Ratsch en punissant l'ami de la chanson par un regard sévère ; elle nous immergea dans une douleur irréparable ! Oui, assurément, s'écria-t-il, le proverbe russe dit vrai : « Le sort nous brise comme du bois qu'on voudrait façonner sans l'avoir préalablement amolli, » comme dit notre brave paysan russe dans son langage pittoresque ; et quand il nous brise...

— Halte-là, messieurs ! cria subitement une voix enrouée à l'autre bout de la table ; on vient de me voler ma bourse !

— Ah ! coquins ! » piaula une seconde voix, et, paf ! on entendit le bruit d'un soufflet.

Grand Dieu ! que se passa-t-il à dater de cet instant ? On eût dit un ours qui, après avoir pendant quelque temps sourdement grogné, aurait brisé sa chaîne et se serait dressé tout à coup, la nuque hérissée, dans toute la férocité de sa force brutale. Il semblait que chaque convive se fût attendu en secret à un scandale, comme à l'accessoire naturel et à la conclusion légitime d'une telle fête, car chacun s'empressa d'y prendre part. Verres et assiettes cliquetèrent, les chaises furent renversées, des cris retentirent ; on vit des bras se lever, des pans d'habit volèrent ; une mêlée générale s'ensuivit !

« Tapez dessus ! tapez dessus ! » cria mon voisin d'une voix furieuse.

C'était le marchand de poissons, qui jusqu'alors avait paru l'homme le plus paisible du monde ; mais il avait absorbé en silence dix verres de vin.

« Tapez dessus ! »

Sur qui fallait-il taper, et pour quel motif, il n'en savait rien, mais il hurlait horriblement.

Le suppléant du préposé à la police, l'officier des ponts et chaussées, M. Ratsch lui-même, désappointé de voir mettre si promptement un terme à son éloquence, essayèrent de rétablir la tranquillité… Peine inutile ! Mon voisin, le marchand de poissons, se fâcha tout rouge contre M. Ratsch.

« Tu as torturé cette pauvre fille jusqu'à la mort, chien allemand trois fois maudit, » cria-t-il en lui montrant le poing. « Tu as graissé la patte à la police, et tu viens encore nous faire des discours ! »

Les garçons de l'auberge accoururent…

Ce qui arriva ensuite, je ne puis rien en dire… Je saisis bien vite ma casquette et me précipitai vers la porte. J'entendis seulement un craquement terrible ; je remarquai aussi, dans ma retraite accélérée, qu'un squelette de hareng était accroché aux cheveux de l'homme à la redingote de bouracan ; qu'un chapeau de prêtre, un chapeau à larges bords, volait à travers la salle ; que Victor, étrangement pâle, restait accroupi contre un angle… Je vis un poing nerveux qui tirait une barbe roussâtre. Ce furent là les dernières impressions que j'emportai de la « fête » organisée

par « l'honorable Sigismond Sigismondowitch » en l'honneur de la pauvre Susanne.

Après m'être un peu remis, j'allai chez Fustow pour lui raconter ce que j'avais vu pendant cette journée. Il m'écouta sans relever la tête, assis et les deux coudes sur les genoux. Puis il poussa cette exclamation : « Ah ! pauvre, pauvre âme ! » se recoucha sur le divan et me tourna le dos.

Huit jours plus tard, il était complètement revenu de ce coup et menait la même vie qu'autrefois. Je lui demandai le manuscrit de Susanne comme souvenir : il me le donna sans se faire prier.

Quelques années s'écoulèrent. Ma tante mourut, et je transportai mon domicile de Moscou à Saint-Pétersbourg. Fustow y vint aussi ; il entra au ministère des finances. Mais je le voyais peu ; il ne m'intéressait plus : c'était un employé comme un autre, et voilà tout ! S'il vit encore aujourd'hui, et s'il est resté garçon, très-certainement c'est toujours le même homme : il doit tourner, coller, faire de la gymnastique, tendre des filets aux cœurs féminins, et peindre Napoléon I en uniforme bleu d'azur pour les albums de ses amies.

Mes affaires m'appelèrent un jour à Moscou. J'y appris avec une surprise qui, je l'avoue, ne fut pas médiocre, que la position de mon ancienne connaissance M. Ratsch avait changé dans un sens défavorable. À vrai dire, sa femme l'avait encore enrichi de deux jumeaux, de deux garçons, qu'en véritable Russe il avait baptisés Briatchéslaw et Wiatchéslaw ; mais sa maison avait brûlé, il avait quitté le service, et, pour comble de disgrâce, son cher fils Victor avait élu domicile permanent dans la prison pour dettes.

Me trouvant une fois en société, j'entendis citer Susanne de la façon la plus fâcheuse et la moins honorable. Je fis tout ce qui était en mon pouvoir pour défendre contre l'insulte cette pauvre fille à qui la destinée refusait même l'aumône de l'oubli ; mes explications ne produisirent aucun effet sur l'auditoire. Je ne parvins à ébranler cette mauvaise opinion que chez un jeune étudiant doué de tendances poétiques. Il m'envoya un poëme le lendemain ; je ne me souviens plus des vers, sauf pourtant de la dernière strophe, qui était à peu près comme ceci :

Quoi ! jusque dans la tombe où tu dors enfermée
La vipère se glisse… Acharnement affreux !
Quoi ! la fleur qu'un hasard sur ton tertre a semée,
La symbolique fleur des mânes malheureux
Penche, morte déjà, sa tête inanimée !

Ce poëme me rendit rêveur. L'image de la défunte vint flotter devant mon âme ; je revis la fenêtre aux fleurs glacées ; je me rappelai le soir de la bourrasque, notre entretien, ses sanglots… Je me demandai de quelle manière on devait expliquer l'amour de Susanne pour Fustow, et pour qui, en se voyant abandonnée, elle s'était laissée aller au désespoir si facilement, si impétueusement !

Pourquoi n'avait-elle pas voulu attendre son retour, apprendre de sa bouche l'amère vérité, ou du moins lui écrire une lettre ? Pourquoi se précipiter ainsi tout de suite dans l'abîme, la tête la première ? — Parce qu'elle adorait Fustow, me répondra-t-on, parce que le plus léger doute lui était insupportable, dès qu'il s'agissait de son affection et de son estime. — C'est possible ; mais ceci est possible aussi : que, n'éprouvant aucune passion pour Fustow, ne nourrissant aucune illusion à son égard, ap-

puyée seulement sur lui comme sur une dernière espérance, elle n'ait pu le voir, lui aussi, se détourner d'elle avec mépris dès les premiers mots du calomniateur.

Qui devinera ce qui l'a poussée dans la tombe ? Est-ce de l'amour-propre froissé, ou le chagrin d'une existence manquée, ou le souvenir de cette noble et loyale créature à laquelle, au matin de sa vie, elle s'était si joyeusement donnée, qui croyait si bien en elle et qui la respectait si sincèrement ? Qui sait ? Peut-être que son âme, à l'heure où je croyais lire sur des traits glacés par la mort ce reproche : « Il n'est pas venu ! » — se réjouissait déjà d'avoir pris son vol vers lui, vers son premier, son véritable amour.

Et pourtant, même aujourd'hui, quand le souvenir de Susanne se présente à ma pensée, je ne puis étouffer au fond de mon cœur une immense pitié ; malgré moi j'accuse le destin, et je ne puis m'empêcher de m'écrier : « Ah ! la pauvre abandonnée ! »

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/%C3%89tranges_Histoires. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.